



~~B. 1509~~

1724

B.509

24

6^t

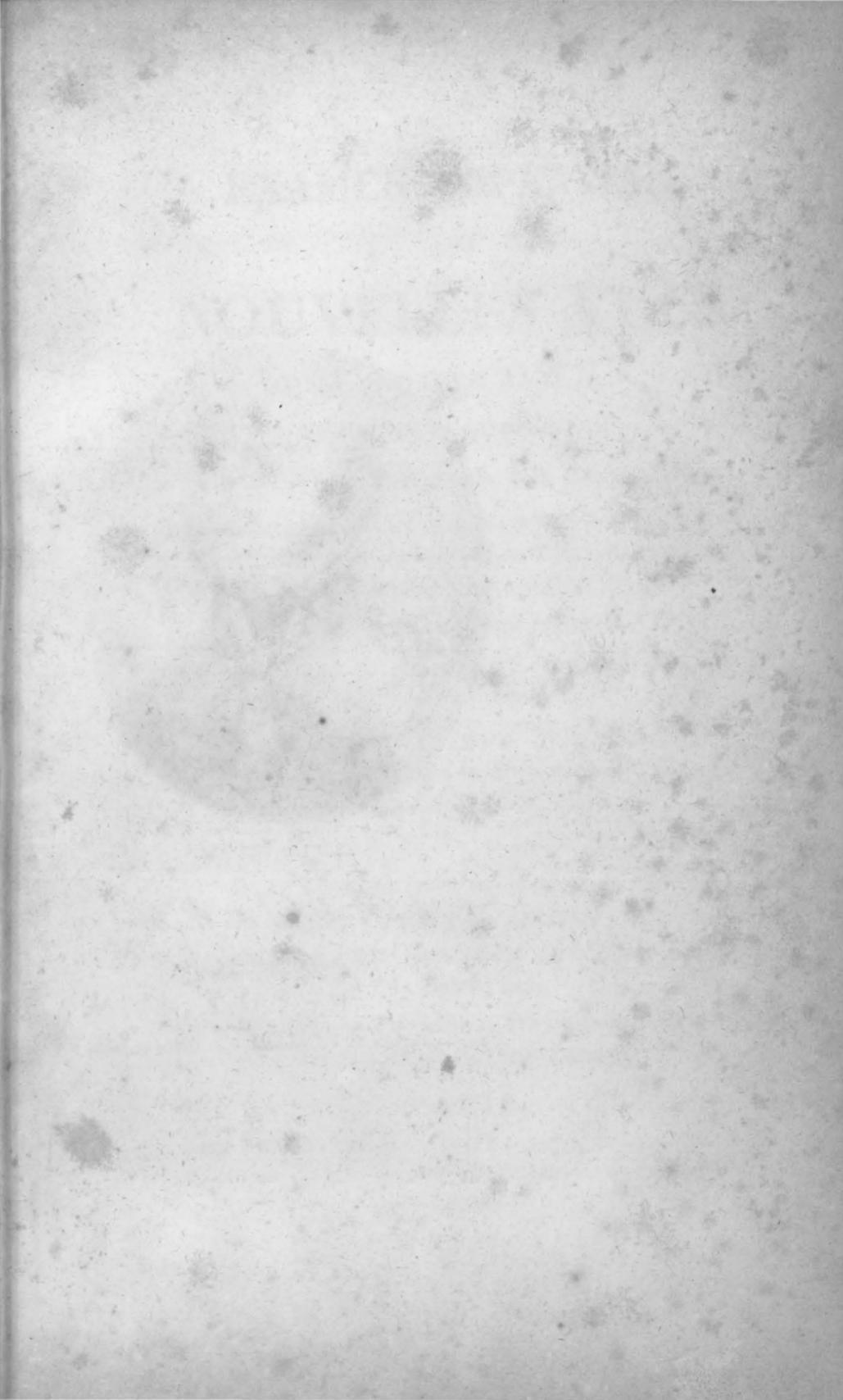
EXAMEN IMPARTIAL
DES
NOUVELLES VUES

DE M. ROBERT OWEN,

ET

DE SES ÉTABLISSEMENS A NEW-LANARK, EN ÉCOSSE.

L.-É. HERHAN, IMPRIMEUR - STÉRÉOTYPE,
Rue SERVANDONI, près Saint-Sulpice, n°. 13.





*S. A. R. le Duc de Kent
et Strathearn &c.*

d'après un dessin de M^{lle} C. Macnab.

Lith. de Langlumé.

B.U.P

EXAMEN IMPARTIAL

DES

NOUVELLES VUES

DE M. ROBERT OWEN,

ET DE SES ÉTABLISSEMENS

A NEW-LANARK EN ÉCOSSE,

*Pour le Soulagement et l'Emploi le plus utile des classes
ouvrières et des Pauvres, et pour l'Éducation de leurs
Enfans, etc., etc.,*

AVEC DES OBSERVATIONS

sur l'Application de ce système à l'Économie politique
de tous les Gouvernemens, etc.

PAR HENRY GREY MACNAB,

Médecin ordinaire de feu le DUC DE KENT ET DE
STRATHEARN, etc.

Ouvrage dédié à S. A. R., et publié par son ordre,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LAFFON DE LADÉBAT,

Ancien Député des départemens de la Gironde et de
la Seine, etc.

*On y a joint une Préface, un Portrait du duc de Kent
et deux Vues de New-Lanark.*

PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, rue de Bourbon, n°. 17;
A LONDRES, 30 Soho-Square; A STRASBOURG, rue des Serruriers.

1821.



CB 202 710

88



VOEUX

ADRESSÉS AU CIEL

POUR

LE ROYAL ENFANT

QUI VIENT DE NAÎTRE.

Puissent le cours de son Éducation et son Règne, être fondés sur la Religion de l'Évangile, l'harmonie des relations sociales ou l'ordre, la vertu, la paix et le bonheur de la Patrie!

Puisse-t-il être toujours digne de la vertu et du sublime courage de l'Illustre Princesse qui vient de lui donner le jour!

L. de L.

29 septembre 1820.

NOTE

PRÉLIMINAIRE DU TRADUCTEUR.

C'EST au milieu des troubles qui agitent presque tous les peuples, et qui divisent et égarent les opinions que ces feuilles ont été composées. Je les achevais lorsque l'évènement dont la France bénit le ciel, a porté l'espérance dans les cœurs de tous les vrais amis de l'ordre et de la patrie. Je n'ai pu me défendre d'exprimer mes vœux. J'ai parlé dans ma préface (1) des actes de vertu et de courage dont le caractère sublime nous frappe parce qu'ils sont l'expression même du plus haut degré d'harmonie sociale. Quel plus bel exemple que celui qui nous est donné! Princesse courageuse, c'est dans votre jeunesse, sous le poids du deuil et du malheur que vous vous êtes dévouée pour conserver ce jeune HENRI, qui, en naissant, fait briller sur la France *l'aurore des plus beaux jours* (2), et que les Envoyés des Souverains proclament (3) *l'Enfant de l'Europe et le garant de la paix*.

(1) Préface, page 21.

(2) Paroles de S. A. R. *Monsieur*.

(3) Discours du Nonce de S. S. au nom du corps diplomatique.

A Son Altesse Royale

Le Duc de Kent et Strathearn,

COMTE DE DUBLIN, K. G. G. C. B.

Gouverneur de Gibraltar, Colonel des Royaumes

Écossais, etc., etc., etc.

Monsieur,

La force et le bonheur de la société dépendent de son harmonie. Les relations réciproques d'homme à homme, des diverses classes de la société entre elles, de nation à nation, et avant tout, les devoirs relatifs que les êtres intelligens ont envers Dieu, doivent être religieusement observés pour assurer le perfectionnement progressif de l'ordre social. Il faut donc connaître les principes raisonnables et sociaux donnés

par la Providence pour règles de conduite à l'espèce humaine , et il faut obéir aux lois par lesquelles l'Etre-Suprême gouverne et dirige la destinée de l'homme créé à sa ressemblance.

Tout système qui attribue une préférence exclusive à la culture des facultés ou des pouvoirs intellectuels de l'homme , ou au principe social de sa constitution , est contraire à notre perfectionnement et à notre bonheur. La science dans toute sa pureté , conduisant naturellement , comme règle de la vie , l'esprit de l'homme à la vertu , à la Religion , et à Dieu , ne peut avoir d'autres bases que les deux principes distinctifs de notre constitution ; c'est-à-dire , le principe raisonnable et le principe social.

Les relations qui existent entre nos pouvoirs et nos facultés contemplatives et actives , doivent être affermies et maintenues dans un parfait équilibre. Il faut que les principes actifs obéissent à la puissance contemplative , ou intellectuelle. Les appétits , les désirs , les passions , et

même les affections morales et religieuses doivent être dirigés , contrôlés , et affermis par le jugement , la raison et la conscience. Cette admirable alliance de nos facultés et de nos pouvoirs , maintenue et conservée avec le plus grand soin , constitue la santé , le bien-être , la force et le bonheur des individus et des nations. L'amélioration et la destinée de l'espèce humaine dépendent de l'harmonie de ces deux principes primitifs de la constitution de l'homme.

C'est une vaine présomption que celle de tenter de développer le perfectionnement de la société par aucun système opposé aux lois par lesquelles la Providence dirige le magnifique mécanisme de l'Univers. La nature ne peut être perfectionnée , on ne peut la connaître et sentir toutes les merveilles qu'elle nous offre , qu'en suivant la chaîne de ses lois.

J'ai pris la liberté , Monseigneur , de présenter ces idées à votre Altesse Royale , non parce que je les crois nouvelles , mais à cause du désir

ardent que j'ai de fixer votre attention sur leur application aux Nouvelles Vues du philanthrope Owen.

Pendant les cinq derniers siècles ou environ, les fruits de l'étude, des Sciences et de la Religion, les sciences physiques exceptées, ont été presque entièrement perdus, parce qu'en général, on a placé le perfectionnement de la société dans les progrès des connaissances spéculatives. Cette assertion pourra paraître douteuse, particulièrement aux défenseurs de l'école d'Aristote, à ceux qui, en morale, sont sceptiques sur la science de l'esprit, et à ces hommes ardents qui s'égarerent eux-mêmes au point d'avoir l'idée criminelle que la persécution pour cause de religion est le devoir d'un chrétien.

Un appel au caractère distinctif de la vérité, recommandé par le profond génie de Bacon, qui regardait l'utilité des fruits de tous les systèmes comme la meilleure preuve de leur excellence, suffit pour écarter sur ce sujet toute espèce de doute.

Pourquoi l'instruction intellectuelle, les dogmes et les exercices religieux, les préceptes les meilleurs en morale, les leçons systématiques en politique, qu'ont eus les hommes dans le cours des siècles, ainsi que nous le retrace aujourd'hui l'histoire de la naissance, du déclin, et de la chute des nations et des empires, n'ont-ils pas rendu les hommes instruits plus vertueux, la religion plus honorée, la société civile plus amie de l'ordre qui constitue les liens et la force des corps individuels et collectifs? L'état actuel de l'Europe répond malheureusement à ces questions par des faits incontestables qui prouvent que les fruits de la science, de la philosophie morale, de la religion, au commencement du dix-neuvième siècle, ont une influence moins avantageuse sur la masse des hommes, qu'ils ne l'avaient sur nos ancêtres.

Les sciences spéculatives doivent être toujours en harmonie avec le principe social, si fécond, si admirable donné à l'homme. — Mais dans la

morale , dans la philosophie , dans la religion même , en excluant les affections sociales , on a détruit les relations établies par la Providence entre la tête et le cœur de l'homme. L'esprit de l'homme a été ainsi affaibli , dégradé ; et le désordre , la discorde , les guerres , et les persécutions religieuses et civiles ont été les funestes résultats du fatal divorce entre nos dispositions sociales et leurs relations naturelles avec nos pouvoirs contemplatifs et nos facultés intellectuelles.

Ces observations ont directement trait au principal objet de cet ouvrage. Le fait est , si je ne me trompe , que M. Owen paraît avoir conçu des Vues justes et profondes sur le danger et la folie d'entreprendre de former le caractère , et de rendre la masse de l'espèce humaine meilleure et plus sage , par les connaissances spéculatives seules. Mais il s'est jetté dans l'extrême opposé , et il a placé exclusivement le principe progressif de l'ordre social dans l'exercice et la discipline

des affections sociales ; c'est ainsi qu'il a été induit à professer une théorie de morale, qui est également en contradiction avec l'ensemble de son système pratique, supérieur à tout autre, et avec le jugement commun des hommes : c'est de prétendre que la formation de nos caractères ne dépend, sous aucun rapport, ou dans aucun degré, de nous-mêmes.

Ces idées comme plusieurs systèmes spéculatifs qui combattent des vérités évidentes par elles-mêmes, occupent et souvent tourmentent les hommes observateurs ou méditatifs ; mais, elles n'ont pas d'influence, ou n'en ont que très-peu sur les actions des hommes, et sur aucun, moins que sur M. Owen, qui, dans sa conversation et dans sa vie, donne un exemple qui présente les contradictions les plus directes entre sa conduite et la théorie de son système favori sur cet objet.

La vérité, et je crois que M. Owen l'avouerait lui-même très-franchement, est qu'il doit

ses connaissances pratiques et supérieures à une étude du caractère de l'homme, longue, non interrompue; sans qu'il ait eu aucun maître, et seulement par son expérience individuelle; étude dont le succès ne peut, sous aucun rapport, être contestée.

Trouver un homme placé dans les détails d'une vie active, s'occuper pendant vingt ans environ, à découvrir un système pratique, et je dois le dire admirable et bienfaisant, est un fait suffisant pour prouver que le perfectionnement individuel, et les intérêts de l'homme, considéré comme être social, dépendent, à un très-haut degré, de ce que M. Owen n'a pas voulu admettre et qu'il a désigné sous le nom d'Individualité.

Le désir que votre Altesse Royale m'a fait l'honneur de m'exprimer, en me disant que je devrais visiter les établissemens de New-Lanark, afin de décider le parti qu'elle devait prendre relativement aux plans de M. Owen, a déter-

miné mon voyage, mon examen et mes observations.

J'ai tâché de me préserver de toute partialité, soit en faveur des Vues bienfaisantes du philanthrope du nord, soit d'un autre côté de m'abandonner à l'influence des préjugés qui existent dans son système.

La déclaration positive de votre Altesse Royale, en sa qualité de Président du comité de M. Owen, étant en harmonie parfaite avec mes sentimens personnels, sur la convenance de l'application des Nouvelles Vues, exclusivement et expressément aux classes ouvrières, aux pauvres et à leurs enfans, pour les élever dans la voie qu'ils doivent suivre, j'ai pris le plus vif intérêt à remplir cette tâche importante, pour la cause sacrée de la bienfaisance; mon seul regret, et je l'exprime ici, avec la plus grande sincérité, est que ce travail n'ait pas été confié à des mains plus en état de se conformer aux Vues du meilleur et du plus habile des réforma-

teurs que j'aie jamais connu, et en même temps
de mériter l'approbation du Prince illustre qui,
par une protection généreuse et constante, m'a
inspiré un respect profond, une vénération et
une reconnaissance sans bornes.

J'ai l'honneur d'être

De votre Altesse Royale,

Le très-dévoué et le très-humble

Serviteur,

Henry Grey Macnab, M. D.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont je publie la traduction, me paraît du plus haut intérêt pour tous les hommes qui s'occupent de l'amélioration et du bonheur de l'espèce humaine.

Une masse surabondante d'ouvriers, d'hommes sans emploi, de familles et d'individus réduits à la plus déplorable indigence, pèse sur tous les Gouvernemens des nations civilisées.

L'ignorance et la corruption; dans quelques États la superstition; ailleurs l'oubli de tous principes religieux rendent cette masse de population tous les jours plus dangereuse. Les factieux l'agitent par de fausses idées et de trompeuses promesses de liberté et d'égalité qui n'ont d'autre but que la fortune ou le pouvoir qu'ils veulent saisir. La misère et le désespoir qu'elle traîne après elle, ébranlent l'ordre social, brisent les relations les

plus légitimes et appellent l'Anarchie qui, bientôt couverte de crimes et souillée de sang, tombe sans moyens de résistance, sous les fers du Despotisme.

L'Angleterre, au milieu d'un éclat de puissance, de richesses, de civilisation qui n'avait pas encore brillé sur la terre, est forcée elle-même de réunir tous les moyens d'action, de sagesse, de justice et de force qui peuvent écarter d'elle de pareils dangers, déjouer les efforts des factieux et prévenir le succès des vœux coupables de ceux qui voudraient la voir succomber.

C'est ici le combat de l'ordre et du désordre. C'est du sort de la civilisation dont il s'agit. — Jamais période dans les annales du monde, ne fut plus importante pour les destinées humaines.

La perspective effrayante qu'elle nous offre, a répandu les nuages les plus sombres sur l'avenir. Cette perspective a frappé les hommes éclairés et sensibles que l'amour de l'humanité embrase, et dont les cœurs n'ont pas été égarés par les illusions de l'ambition, de l'orgueil et du

pouvoir. Ils ont senti que le plus urgent, le plus sacré de leurs devoirs était d'unir tous leurs efforts pour prévenir des maux dont l'influence rapide et désastreuse s'étendrait sur la terre entière.

Ils n'ont pas froidement attribué à l'exubérance physique de la population, cet excès de corruption, d'indigence, de misère et de malheur. Ils cherchent à déterminer les causes qui ont rompu l'équilibre et les proportions que devraient avoir entre elles les diverses classes d'individus qui composent le corps social, pour qu'il ait toute sa force et le plus haut degré de prospérité qu'il puisse atteindre. C'est sur ces causes si fatales au repos des familles et des nations, que doit essentiellement porter l'action des Gouvernemens. Leur existence même leur en impose la loi.

Depuis long-temps, ces observations occupaient mes pensées, lorsqu'en 1815, étant à Londres, un hasard heureux me mit en rapport avec le Docteur Macnab, élève des écoles de Glasgow et d'Édimbourg, disciple et ami du célèbre Docteur Reid. Guidé par les principes que ce philosophe

a développés dans son admirable ouvrage sur les pouvoirs de l'esprit humain ; (1) le Docteur Macnab avait porté dès sa jeunesse et pendant sa longue détention en France sous Bonaparte , ses méditations sur l'éducation et sur l'organisation sociale.

Ces deux grandes bases du perfectionnement de l'espèce humaine et du bonheur des individus et des peuples furent l'objet de nos entretiens. Les idées de mon ami étendaient celles dont mon âme s'était si long-temps et si fortement pénétrée dans le cours de la révolution , au milieu des orages dont elle m'avait frappé ou pendant mon exil dans les déserts de la Guyane et sur les bords solitaires de l'immense Océan.

Les agitations et les malheurs de ma patrie, les troubles de l'Europe , le vague , la mobilité , l'incertitude , la contrariété ou le délire des opinions , les efforts des hommes sages pour rendre à la Religion sa pureté et sa puissance , et pour porter l'Évangile , ses préceptes et ses divines consolations chez tous les peuples et dans toutes

les familles ; les discussions des écrivains politiques et des prétendants au pouvoir sur les meilleures formes de Gouvernement ; l'état politique de l'Europe et de ses Colonies ; les progrès des sciences , la puissance étonnante que le génie inventif dirigé par elles a donné à l'action des machines que l'industrie emploie , le nouveau système d'éducation fondé sur les communications mutuelles de l'enfance ; toutes ces circonstances liées par tant de rapports , ouvraient devant nous le plus vaste champ à nos observations , à nos pensées et à l'application de ces principes immuables dont l'évidence frappe le sens intérieur de l'homme ou sa raison. Don merveilleux que la Providence lui a fait pour son perfectionnement et pour son bonheur !

Les limites d'une préface ne me permettent pas de retracer ici ces conférences. Quelquefois en écoutant mon excellent ami , je me croyais transporté à Athènes , écoutant Socrates ou Platon parler de la vérité et de la vertu avec l'éloquence sublime qu'elles leur inspiraient.

Je dois me borner à présenter quelques idées générales, quelques observations importantes pour faire connaître les grands motifs d'utilité sociale qui ont déterminé la publication de l'ouvrage de mon honorable ami.

L'histoire des opinions qui ont dominé sur la terre, de leurs causes, et de leur influence sur les individus, sur les familles, sur les peuples, sur les Gouvernemens et sur la marche de la civilisation, tantôt progressive, tantôt stationnaire, tantôt retrograde, offrirait les sujets les plus importants de méditations profondes et utiles.

On verrait les principes de notre organisation individuelle et de notre organisation sociale dont l'évidence frappe le simple bon sens de l'homme, étouffés ou violés par les préjugés, par l'ignorance, par les systèmes exclusifs, par la superstition, le despotisme, l'esclavage, l'hypocrisie, la vengeance, la terreur, l'anarchie, l'impiété et le crime.

Effrayés des tableaux que ces pensées déroulaient à nos yeux, mon excellent ami me démon-

traît la nécessité de rappeler aux Gouvernemens de toutes les nations , aux nations elles-mêmes , aux familles , aux individus , ces principes simples , évidens par eux-mêmes ; lois éternelles du Créateur de l'univers , que l'homme entend et respecte toujours , lorsqu'il n'est pas tombé dans le dernier excès d'erreur ou de corruption. Lois divines que l'Éternel a gravées sur la nature , et qui sont écrites dans nos livres sacrés.

Qu'est-ce que la nature ? — Qu'est-ce que l'homme — ? me disait-il.

La nature disions-nous , est l'ensemble de tous les êtres existans , tous ont des relations réciproques.

La matière inerte dans ses élémens les plus simples est la base de tous les corps perceptibles par nos sens.

Le mouvement et les lois que le Créateur lui a données , produisent sous nos yeux tous les phénomènes de la matière mue dans l'espace ; depuis l'agrégation des molécules les plus élémentaires , jusqu'à ces corps sans nombre qui roulent

dans l'immensité, depuis les êtres, qui, par leur petitesse échappent à nos sens jusqu'à l'expansion ou la vaporisation la plus légère.

Le feu, la lumière, échauffent ou pénètrent, animent, éclairent la scène immense de l'univers, et le soleil qui en est le foyer pour nous, en répand des torrens sur la terre.

L'attraction, la répulsion, si diverses dans leurs effets, produisent sous nos yeux l'organisation, la désorganisation et le mouvement des corps.

La végétation suit les lois constantes qui lui ont été assignées. Elle pare le globe des plantes innombrables qu'elle organise. Elle conserve la succession des germes qui les reproduisent. Elle ouvre, pour féconder ces germes, le calice brillant des fleurs aux feux du jour ou à la fraîcheur des nuits. Elle donne aux racines, aux tiges, aux écorces, au bois, au feuillage, aux fleurs, aux fruits des propriétés constantes qui affectent diversement nos sens et qui nourrissent ou ont des rapports invariables avec l'organisation et la vie des êtres animés,

dont la terre est peuplée. Elle donne à quelques unes de ces plantes, des mouvemens qui leur semblent inhérens et c'est à nos yeux le premier caractère de la matière animée.

Les animaux, dans leurs innombrables espèces qui se meuvent sur cette terre, dans la profondeur des eaux ou dans le vague des airs, nous offrent une scène encore plus admirable dans les relations diverses et les variétés de leurs existences. Le principe vital qui les anime, l'instinct si étonnant, si actif et si différent dans chaque espèce, qui les dirige, nous présentent à chaque pas de nouveaux rapports, de nouvelles merveilles dans les œuvres de la Création.

L'homme enfin chef-d'œuvre de la Création qui nous est connue, composé de matière inerte dans ses premiers élémens, de matière organique dans toutes ses parties, doué du principe de vie, réunissant les propriétés du végétal et de l'animal, mais supérieur à tout ce qui l'entoure, par son action sur la nature, se distingue de tous les êtres animés.

L'âme, l'intelligence ou l'esprit dont il est doué est une émanation céleste du Créateur ; distincte de la matière avec laquelle elle ne doit jamais être confondue, elle est puissante sur l'instinct animal qu'elle peut diriger ou soumettre à sa volonté ; elle conçoit, elle compare, elle juge, elle distingue l'harmonie de ses relations ou leur désordre et réfléchit par le sens intérieur, ou sur elle-même, elle est la conscience de l'homme. Elle est douée du pouvoir d'appliquer la pensée acte inhérent à son existence, aux perceptions reçues par les sens, aux impulsions et aux pouvoirs de l'instinct animal, aux idées intérieures, ou aux affections de l'homme, aux émotions qu'elle éprouve, à sa conscience ou à elle-même, à toute la nature dans ses immenses détails, et au Créateur de l'univers dont elle n'aurait jamais eu l'idée, si elle n'en avait pas reçu l'existence, si elle n'en émanait pas.

Voilà la nature. Voilà l'homme, ou plutôt ne voilà que quelques lignes tracées de la nature. Elles s'étendent dans l'infini, pour atteindre au trône de l'Eternel.

C'est dans ce champ immense qui n'a pas de limites, où tout est admirable, où tout s'enchaîne, que l'homme est placé. C'est là où sont tous les objets de ses rapports pendant la durée de son existence.

Mais que connaît-il de ces objets? Sait-il quelle est leur essence? sait-il ce qu'est le principe du mouvement qui a placé dans l'espace, ces corps immenses qui s'y meuvent avec tant de régularité, et tous les corps dans leur position relative? Sait-il quelle est l'essence de cette action qui organise les corps les plus simples et les plus composés, de celle qui organise les végétaux et les germes qui les reproduisent dans les limites de leurs formes et de leur durée? Sait-il quelle est l'essence de cette action qui organise les êtres animés, qui conserve et qui reproduit leurs innombrables espèces sous tant de formes et de nuances différentes et aussi dans des limites si variées; qui organise et conserve les générations successives de la race humaine, et qui diversifie les caractères des individus qui la composent, autant qu'elle multiplie leur

nombre , suivant leur sexe , leur âge et les climats sous lesquels ils respirent ? Sait-il quelle est l'essence de cet instinct si admirable qui paraît quelquefois appartenir au végétal même , qui appartient à tous les animaux , dans tant de degrés divers , mais réglés , par des lois constantes ; de cet instinct qui réunit chez les animaux à un degré plus ou moins développé , plus ou moins ressemblant à l'intelligence humaine , les facultés de la sensibilité , de l'imitation , de la mémoire ; de cet instinct dont l'homme aussi est doué , mais avec le pouvoir de s'y abandonner et de l'abrutir , ou de le dominer , de le régler , et de l'étendre par l'exercice et l'habitude ? Sait-il enfin quelle est l'essence de cet esprit qui agit , qui se manifeste par ce pouvoir sur l'instinct , et par la pensée qu'il porte sur la nature entière dans le passé , dans le présent , dans l'avenir ; qui la réfléchit sur elle-même et sur toutes nos facultés ; de cet esprit dont le pouvoir merveilleux conçoit , distingue , compare , juge , combine , analyse les idées que les circonstances font naître , et celles que d'autres

circonstances ont causées et dont les types semblent gravés dans la mémoire ; de cet esprit qui veut , qui dirige les pensées elles-mêmes , et qui , en les portant sur les affections instinctives , peut les unir aux affections morales et répandre sur cette union le plus doux charme de l'existence , de la vertu et du bonheur ? Non , partout les essences des êtres restent inconnues à l'homme. En vain les philosophes matérialistes ont cherché à expliquer par la matière et le mouvement les opérations de l'instinct animal et de l'esprit de l'homme ; ils ne sont jamais arrivés qu'aux bords de l'immense intervalle qui sépare l'idée de la matière , objet de nos perceptions , de l'idée de son essence et des essences du premier principe du mouvement , de l'action vitale , du principe instinctif , du principe spirituel. Là , se sont arrêtés tous leurs efforts. Là , Dieu lui-même , nous dit : *Homme vain arrêtes-toi , tu ne franchiras pas les bornes que j'ai données aux pouvoirs dont je t'ai doué , qui constituent ton existence* (2).

Ce n'est donc que sur les relations des êtres

que nous percevons par nos sens, ou dont l'existence se manifeste à nous, que portent nos sensations, nos idées, nos pensées et leurs combinaisons, nos observations, nos connaissances, notre action plus ou moins puissante, plus ou moins conforme à l'ordre de la nature, plus ou moins en opposition coupable à ses lois.

Ce système de relations s'étend sur la nature entière et se rattache au *Créateur de l'Univers*, comme au premier anneau de la chaîne immense qui lie tous les êtres dans leur existence, dans leur composition, dans leur organisation, dans leur durée, dans leurs mouvemens, dans leurs actions, dans leurs influences, et dans leurs relations mutuelles.

L'homme est placé dans cet enchaînement infini d'existences; son premier rapport comme celui de la nature entière est avec le Dieu qui a créé toutes ces existences et qui les contient toutes sous les lois de sa sagesse et de sa puissance.

C'est donc ce système admirable de relations et de lois sacrées qu'il faut étudier sans cesse. C'est

à ce système qu'il faut conformer et nous-mêmes, et toutes nos institutions.

C'est l'oubli de ce système, des relations des êtres et de leurs lois qui a causé les erreurs et les malheurs de l'espèce humaine. Dès que l'homme est conçu dans le sein de sa mère, tous les principes de son être et de son organisation agissent conformément aux lois de sa nature. Il naît à l'époque qu'elle a prescrit. Sa première sensation est celle qu'excite l'impression de l'air ambiant qui le frappe, qui pénètre dans les organes de la respiration, qui détermine de nouveaux mouvemens. Les cris de l'enfant expriment ses premières sensations, ses premières relations dans la vie. SA MÈRE, si la relation sociale, la plus sacrée entre elle et lui n'est pas violée, l'approchera de son sein par instinct, par amour, et l'enfant éprouvera une nouvelle sensation en recevant le premier aliment de la vie. L'instinct seul, principe actif et conservateur de l'existence de tous les animaux naissans, le portera à répéter ces premiers actes et à en manifester l'appétit et le besoin par ses mouvemens, par ses cris, lorsque

le sommeil ne le plonge pas dans le repos nécessaire au travail progressif de la nature pour l'organisation et le développement de tous les êtres animés. Quelques jours après sa naissance, l'impression de la lumière sur les organes de la vue ; du bruit, du son, sur les organes de l'ouïe ; plus tard des objets qui affecteront l'odorat se manifesteront progressivement.

L'enfant naissant semble chercher à chaque instant à agrandir le cercle de ses sensations, de ses relations instinctives avec les êtres qui l'entourent. Il se retourne vers ce soleil qui répand la lumière et la chaleur du jour. Il semble étendre ses bras vers la nature entière. Son sommeil devient moins long ; déjà les sensations agréables ou pénibles se distinguent, et l'instinct seul manifeste le plaisir ou la peine. Ses yeux se fixent et s'animent, il sourit et c'est pour sa mère la première expression de sentiment et d'amour. Ainsi commence la vie de l'homme. Tels sont les premiers anneaux de la chaîne qui le lie à son Créateur et à la nature, à la mère tendre dont le sein

le nourrit et qui , en s'étendant le liera successivement à son père , à sa famille , à ses semblables , à sa cité , à sa patrie , à l'ordre social , à la femme qui partagera son sort et embellira ses jours , à ses enfans , à ses amis ; jusqu'à l'instant où les lois de la nature détacheront son âme des élémens matériels de son être , et les rendront à la terre.

Lorsque les pouvoirs dont le Créateur a doué l'esprit de l'homme se développeront progressivement, leur action n'agira que dans ce système de relations.

L'homme est donc un être relatif pendant toute son existence.

C'est dans ses relations qu'il faut étudier les soins qu'il exige dès qu'il respire, ce qu'il doit savoir, ce qu'il doit faire, ce qu'il doit être. Là , sont les principes évidens par eux-mêmes de son existence, de sa conservation, de son instruction, de ses devoirs, de ses droits, de ses sciences, de ses arts, de ses travaux, de sa conduite privée, de sa

conduite publique et de l'organisation sociale dont il sera membre, de son bonheur ou de son malheur.

Tout ce qui est dans la chaîne de nos relations est juste et vrai et en harmonie avec la nature et la volonté du Créateur. Tout ce qui s'en écarte est faux ou injuste et rompt cette harmonie sacrée.

Relations matérielles, relations instinctives ou animales, relations spirituelles, relations sociales s'enchaînant les unes aux autres, et toutes émanant du Créateur de l'Univers; voilà les anneaux de cette chaîne merveilleuse qui nous lie à l'universalité des êtres.

L'évidence de ce système harmonique des relations des êtres se manifeste dans la nature entière. S'il cessait, toutes les œuvres de la Création seraient anéanties.

C'est ce système des relations qui donne à la Religion le caractère sacré de sa divine origine. C'est ainsi qu'elle s'unit et commande à la conscience de l'homme. Elle est l'expression de nos relations avec la toute-puissance, avec l'ineffable

bonté de l'Éternel. Elle est ainsi la loi sacrée de nos relations sur la terre.

Si ce système de nos relations est violé au sein de nos familles, cette violation en fait le malheur.

S'il est maintenu, il répand le bonheur sur la vie. Il est la source de nos plus douces sensations, de nos émotions les plus délicieuses. Époux, enfans, parens, amis, c'est lui qui cimente vos unions et qui vous donne vos plus beaux jours. C'est lui qui vous donne les armes du courage, de la persévérance et de l'espoir. C'est lui qui vous console, lorsque la mort vient briser vos plus doux liens, il porte votre pensée et vos espérances à de plus hautes relations, il élève votre âme aux pieds du trône de l'Éternel.

Princes de la terre, magistrats, peuples, c'est l'observation de ce système de relations qui seule peut faire votre gloire, votre prospérité, votre bonheur. C'est elle qui a consacré la mémoire de Henri IV. *Il aima le peuple*, et l'étranger lui-même vient rendre hommage à sa statue.

Nations répandues sur le globe, c'est votre

conduite conforme à ce système, qui seule peut assurer votre prospérité commune. S'il est violé, les fléaux de la guerre et tous les désordres qu'elle traîne après elle vous dévastent, vous enchaînent, ou vous anéantissent.

Dans nos sciences, c'est ce système de relations qui nous guide vers la vérité. Nos sciences exactes n'en sont que l'expression dans la combinaison des nombres, des lignes dans l'espace, des corps et du mouvement.

Dans nos arts, tout ce qui est beau, tout ce qui nous frappe, tout ce qui est sublime pour nous, n'est que le sentiment de l'expression parfaite de la relation de l'art avec l'objet imité.

C'est ainsi qu'une musique sacrée semble quelquefois faire descendre la Divinité elle-même dans les temples où nous l'adorons. C'est ainsi qu'une musique guerrière inspire le courage ou l'effroi, enlève la victoire ou précipite la défaite. C'est ainsi qu'une mélodie triste fait couler nos pleurs. C'est ainsi que d'autres rythmes animent la gaité et les plaisirs de nos fêtes.

C'est ainsi qu'un rayon divin brille sur les têtes de Raphaël. C'est ainsi que le caractère d'un des Dieux de la Grèce semble animer l'Apollon du Belvédér.

C'est ainsi que le génie d'Homère survit aux destructions qu'entassent les siècles. C'est en peignant les traits sublimes de la bienfaisance et de la vertu en opposition aux traits horribles des passions cruelles et du crime, que Fénelon a rendu son nom immortel.

Cette éloquence de la chaire sacrée qui nous rappelle *Dieu et nos devoirs* ; cette éloquence de la tribune qui défend les droits sacrés de l'ordre social, cette éloquence du barreau qui défend l'homme et ses propriétés contre l'injustice, l'oppression et le crime, n'ont tant de puissance sur nous que parce qu'elles retracent avec force les lois sacrées de nos relations sur la terre.

Tous ces traits de vertu, de grandeur d'âme, d'amour et de dévouement pour la patrie, qui nous émeuvent, qui nous frappent ; et ces cri-

mes qui nous glacent d'horreur ne font tant d'impression sur nous que parce qu'ils tiennent à nos relations et qu'ils retentissent au fond de notre âme.

C'est donc ce système de relations qu'il faut étudier sans cesse, puisque c'est dans l'harmonie, dans l'exercice le plus parfait de nos relations que sont la vertu, l'ordre et le bonheur.

C'est dans la violation de nos relations que sont le crime, le désordre et le malheur.

Appliquez ces lois dans leur admirable simplicité à l'éducation de l'homme, à sa conduite et vous aurez tracé les meilleures règles de la vie. — Elles sont gravées dans nos consciences, elles sont écrites dans nos livres sacrés.

Donnez à la partie matérielle et organique de l'homme toute sa force, toute sa souplesse, tout son développement; donnez à ses sens, à son instinct animal toute la perfection, toute l'action qu'ils peuvent avoir; donnez au sens intérieur dont il est doué et qui commence à se développer avant la deuxième année de la vie toute la sensi-

bilité, toute la force qu'il pourra successivement acquérir, et vous placerez l'homme dans le système le plus parfait de ses relations avec son Créateur et la nature. C'est ainsi que l'homme doit être élevé, discipliné, instruit ; c'est ainsi qu'il peut être perfectionné.

C'est ainsi que les pouvoirs de l'esprit de l'homme seront maintenus dans le cercle où ils doivent agir et dans un rapport invariable avec ce sens intérieur qui est leur organe, sens merveilleux qui distingue le *bien* du *mal*, le *vrai* du *faux*, le *juste* de l'*injuste* ; pour tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, comme l'œil voit les êtres matériels et les couleurs de la nature : sens admirable, qui distingue éminemment l'homme de tous les êtres animés placés sur le globe de la terre ; organe de l'âme sur lequel les impressions reçues par les facultés intuitives de l'homme, les combinaisons de la pensée, l'action des facultés instinctives et des pouvoirs de l'esprit viennent se réfléchir et faire naître ces dispositions à la bien-

veillance , à l'amitié , à l'amour , aux passions , aux vertus qui caractérisent l'homme social.

La première éducation de l'enfant doit donc le guider dans ses rapports avec les êtres qui l'entourent. La mère ou la nourrice qui le tient , la main qui le touche ou le caresse , le lait qui le nourrit , la lumière qui le frappe , le son qu'il entend , l'odeur qui l'affecte , tout ce qu'il peut toucher , voir , entendre , goûter , sentir ; l'instinct qui manifeste ses premiers appétits , sont à-la-fois les premiers élémens du développement de son être , les premiers points des rayons du cercle que son existence atteindra.

C'est donc sur les objets perceptibles qui frappent nos sens ou sur lesquels nous pouvons les porter , sur leurs propriétés , sur leurs rapports les plus simples , les plus évidens , qu'il faut diriger l'attention des enfans et les soins qu'on leur donne. Leur curiosité naturelle ou cette première impulsion de la vie , qui incite l'enfant à exercer tous ses sens , favorise cette éducation primaire la plus essentielle de toutes , puisqu'elle est la base de tout ce qui

est le plus indispensable à l'homme de savoir, et du plus haut degré de perfection qu'il puisse atteindre.

Aux objets matériels perceptibles substituez le tracé des formes ou les images peintes, modelées, sculptées, ou les signes sensibles; et vous ajouterez un premier degré d'instruction élémentaire, sans sortir des limites de l'éducation universelle, applicable à tous les peuples, intelligible à tous les individus de l'espèce humaine (5).

Dans les moyens de cette éducation universelle sont encore les cris, l'accent qui distingue plus ou moins l'énergie de toutes les langues parlées, les signes, les mouvemens du corps, l'expression des traits de la physionomie de l'homme plus ou moins animés, plus ou moins caractérisés par le plaisir ou la peine, l'indifférence, le dégoût, l'ennui, le désir, la crainte, l'effroi, les passions bienveillantes ou cruelles.

Tels sont les objets et les instrumens de l'éducation universelle tous pris dans le système des relations des êtres. Telle est la langue de

la nature entendue sur toute la surface du globe. C'est l'expression de nos relations avec nos semblables. Les animaux eux-mêmes entendent en partie cette langue. C'est avec elle que nous les dominons, que nous les rendons dociles à notre voix, utiles à nos services et à nos besoins.

C'est dans cet enseignement de la nature que sont les élémens et les objets de tout ce que nous pouvons savoir, de nos relations avec tout ce qui existe, de nos sciences, de nos arts, de nos langues parlées qui ne sont elles-mêmes que des arts de convention que l'état social a fait naître, que des traductions par des sons de la langue universelle plus ou moins exactes, plus ou moins imparfaites, altérées ou corrompues par l'ignorance et les préjugés; et enfin de nos langues écrites qui ne sont que des traductions par des caractères convenus, sensibles à la vue ou au toucher, des sons de nos langues parlées. Art admirable qui conserve les lois sacrées du Maître de l'Univers, les pensées et l'histoire des siècles qui se succèdent, les découvertes du génie.

Ce n'est donc qu'en se conformant aux relations des facultés et des pouvoirs de l'homme avec tous ces objets, tous ces élémens, tous ces moyens d'enseignement, qu'on pourra tracer le système le plus parfait d'éducation et d'instruction (4).

Ce n'est pas ici que je pourrai tenter la simple esquisse d'un pareil système. C'est à ce travail que mon honorable ami consacre ses méditations et sa vie, et s'il parvient à le terminer, il se sera placé au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Il va incessamment publier une esquisse complète de ses Vues et de son Système.

Je dois me borner à quelques observations d'une très-haute importance.

L'éducation de la nature ou l'éducation universelle nécessaire à tous les individus de l'espèce humaine doit commencer avec la vie et continuer jusqu'au tombeau. Elle a pour règles et pour objets nos relations avec tous les êtres qui seront dans le cercle de la dépendance ou de l'action de notre existence sur la terre, et elle a ainsi pour base la

Religion telle qu'elle est pour tous les hommes dans la simplicité de ses dogmes et de sa morale, évidente au fond de leur conscience et telle qu'elle est tracée pour tous les chrétiens sur les pages sacrées de l'Évangile. Loi d'adoption pour nous et d'amour pour le Créateur, loi de paix, de charité et de bienveillance mutuelle entre les hommes ! (5)

L'éducation particulière, ayant pour moyens ou instrumens essentiels les langues parlées ou écrites, doit réunir tous les élémens, tout le développement de l'éducation universelle qui n'est applicable à la masse des peuples que pour tout ce qui est essentiellement nécessaire à la force physique des individus, à leur santé, à leurs travaux, à leur conduite, à leur bonheur.

La langue nationale, l'Écriture, les premières règles du Calcul, la Gymnastique et l'Hygiène élémentaires, le Dessin linéaire, les premiers principes de la Mécanique et de la Physique dans toute leur simplicité, et des Chants religieux et nationaux doivent être les seuls objets de l'enseignement général donné au peuple. Des livres clairs

courts , précis , espèces de catéchismes populaires devraient contenir toutes ces parties de l'enseignement public donné dans les écoles primaires.

Toutes les autres parties de l'éducation particulière , perfectionnée et étendue par l'usage des langues parlées et des langues écrites , devenues le dépôt et le moyen de communication de toutes les connaissances acquises dont la tradition nous est conservée , ne sont applicables et nécessaires qu'aux individus des classes plus élevées de l'ordre social , pour lesquels les travaux manuels ne sont pas indispensables , et qui , par leur situation ou leur fortune peuvent supporter la dépense de ces branches d'éducation qui seront pour eux des instrumens nécessaires dans divers degrés pour les fonctions qu'ils auront à remplir dans l'Etat , et pour le maintien le plus parfait des relations dans lesquelles ils seront placés.

C'est ainsi que l'éducation générale et l'éducation particulière sont applicables au peuple , masse essentielle du corps social , au souverain et aux classes intermédiaires entre le souverain et le peuple ,

classes dont toutes les relations et les devoirs doivent concourir à l'action bienfaisante et protectrice du souverain et au bonheur du peuple.

Cette division de l'éducation ne doit jamais être une barrière pour aucun individu dans quelque classe qu'il soit né, pour lui défendre l'entrée du sanctuaire des beaux arts et des sciences, si son génie l'appelle à s'y distinguer, et alors c'est dans les institutions sociales mêmes qu'il doit trouver les secours nécessaires pour y pénétrer. Les deux branches de l'éducation des hommes, l'éducation générale et l'éducation particulière, en ont chacune une spéciale à chaque individu : c'est l'enseignement et l'exercice des occupations et des travaux auxquels il doit se livrer. C'est ce qu'on pourrait appeler *l'éducation professionnelle* qui s'acquiert par l'imitation et l'instruction.

L'éducation des femmes dans toutes les classes doit être dirigée d'après les mêmes principes et le même système : l'enfant est d'abord confondu avec leur être. La nature les a rendues dépositaires des premiers élémens et du premier aliment

de la vie. Voilà l'origine de nos liens les plus chers. Voilà où est le principe de l'ordre social. Les plus tendres affections, les jouissances les plus douces, le bonheur des familles dépendent d'elles; c'est donc à elles que la première éducation de l'enfance appartient. Elles violent leurs devoirs si elles l'abandonnent ou la négligent. Nous violons leurs droits, si nous prétendons la leur ravir.

Il faut donc diriger l'éducation des femmes de manière à les rendre les plus capables possible de remplir les devoirs que la nature leur a imposés. — Plus nous développerons leurs facultés conformément à ces lois sacrées, plus nous affermirons la base de l'ordre social, le perfectionnement et le bonheur de l'espèce humaine (6).

Les Gouvernemens ont trop long-temps négligé cette éducation. De-là sont nés des désordres dont les femmes elles-mêmes sont les plus déplorables victimes. Leur organisation s'est affaiblie, leurs maladies se sont multipliées, et l'espèce humaine en éprouve les funestes effets. —

C'EST l'admirable système des relations ou des

lois sacrées de la nature qui indique quelle doit être l'organisation sociale des peuples, quels doivent être les moyens de combattre les erreurs et les préjugés que le désordre et la violation de ces relations ont fait naître et protègent encore.

Vues sous ce rapport, les lois constitutionnelles et les lois organiques des nations sont de la plus grande simplicité ; elles ne sont que l'expression de l'ordre social et de la justice. Maintenus dans ce système de nos relations, elles dirigeront la marche de la civilisation, elles donneront aux peuples les forces physiques et le caractère moral si essentiels à leur perfectionnement, à leur indépendance, à leur prospérité et à leur bonheur.

Les lois civiles ne sont aussi que l'expression de l'ordre social dans les relations réciproques des citoyens entre eux comme individus, comme membres de la famille, de la cité et du corps politique ou de l'État.

Le maintien de l'ordre est l'objet de l'administration, et c'est la parfaite harmonie de l'administration et des lois conformes au principe social qui

est le plus haut degré de perfection de l'art de gouverner les peuples et d'assurer leur bonheur.

Toutes les exceptions à ce principe d'ordre et de justice troublent l'union sociale (7).

Ce sont ces exceptions, ces systèmes exclusifs qui ont créé nos préjugés et nos erreurs. Leur fatale influence est écrite sur chaque page de l'histoire des hommes.

Dans la Religion, les systèmes exclusifs ont multiplié les sectes, ils ont appelé l'intolérance et ses fureurs, l'inquisition et ses bûchers; tandis que l'Évangile prêche aux hommes la bienveillance, l'amour et la charité.

Ces systèmes exclusifs ont dominé partout l'éducation. On avait mis en principe que le peuple devait rester dans l'ignorance. C'était là la base de son esclavage. Les doctrines les plus étranges, les plus absurdes, les plus contradictoires, ont été successivement enseignées dans les écoles ouvertes aux classes privilégiées (8).

Les progrès des sciences ont été long-temps arrêtés, et l'esprit de l'homme souvent étouffé dès

le berceau. Les routines ont été converties en doctrines sacrées.

Le Génie de Bacon lui avait ouvert le champ de la nature entière. Il brisa les chaînes de l'école. Il fut frappé de l'harmonie des relations, des êtres et des lois constantes de ces relations ; il appela l'homme à l'observation. Newton se saisit plus tard des principes de Bacon, et il fit faire un pas immense aux sciences physiques. Les systèmes qui avaient arrêté leurs progrès s'évanouirent au flambeau de la vérité. Newton n'isola point le cercle des sciences, il respecta les limites de l'entendement humain. Ses successeurs dans le dernier siècle donnèrent aux sciences physiques un développement et une influence remarquables ; mais uniquement livrés la plupart à l'étude de la matière de ses mouvemens, des lois auxquelles elle paraît soumise dans l'organisation des êtres perceptibles par nos sens, ils tombèrent presque tous dans les systèmes exclusifs du matérialisme. Fiers de l'éclat de leurs découvertes, ils crurent leur génie tout puissant, ils voulurent tout expliquer. Leur conscience

déposait en vain contre leur système , ils n'écoutaient pas leur conscience. Ils voyaient partout la route de l'âme et ils en niaient l'existence. Ils adoptèrent les plus étranges erreurs et ils en firent naître de plus extravagantes encore.

D'autres philosophes s'égarèrent dans les abstractions et les songes de leurs pensées et dans un idéalisme absurde.

L'excellent évêque Berkley , qui ne pouvait s'écarter un seul instant de ses rapports avec son Créateur , ne vit dans la nature que l'âme spirituelle de l'homme et le Dieu dont elle émane; il nia l'existence de la matière et les perceptions de ses sens. Hume nia la matière et l'esprit , et ne vit ou plutôt ne supposa voir dans la nature que des idées. Absurdité inconcevable que démentaient à chaque instant sa conduite et son génie (9).

Dans l'organisation sociale , les systèmes exclusifs ont fait prévaloir l'intérêt individuel sur l'intérêt social , l'intérêt de quelques classes sur l'intérêt de la grande masse des individus et des

familles qui constituent la nation , qui en font la force et qui doivent être l'objet sacré de l'union sociale et de ses lois. Ils ont divisé les intérêts des individus , des familles , des communes , des cités , des provinces , des nations. Ils ont multiplié les prohibitions. Ils ont donné aux peuples civilisés des traits du caractère et des mœurs des hordes barbares. Ils ont allumé les torches incendiaires de la guerre , ils ont appelé le crime et les révolutions , ils ont plongé les peuples dans le désordre et l'anarchie , ou il les ont courbés sous le joug de la superstition et de l'esclavage.

C'est donc toujours au système de nos relations dans la chaîne des êtres qu'il faut rappeler toutes nos institutions.

L'impérieuse nécessité de rentrer dans ce système se manifeste par les désordres et les crimes qui souillent toutes les nations, qui, sous nos yeux mêmes , fomentent les conspirations , le délire insensé des haines politiques et des vengeances , qui arment les assassins de leurs poignards , qui font de nos cités des champs de séditions , de combats et de scandales publics.

L'inquiétude des gouvernemens et des peuples, l'agitation des opinions, les vœux et les efforts de tous les hommes éclairés et bienfaisans, qui chérissent l'humanité et les vertus qui l'honorent, éclatent de toutes parts, et appellent les lois de l'ordre et de la raison au secours de la civilisation.

Mais les doctrines et les théories dictées par la raison, doivent être justifiées par l'expérience.

La première mesure dont l'influence sera la plus grande sur l'ordre social, est de rappeler aux hommes leurs relations avec le Créateur, ordonnateur suprême des relations de tous les êtres créés, relations dont les lois sont écrites dans la nature et dans les livres sacrés.

Les fondateurs zélés et généreux de la Société Biblique de Londres, pénétrés de cette première et grande vérité, ont voulu répandre les livres divins dans toutes les familles, dans toutes les langues, chez toutes les nations.

Leurs efforts ont été couronnés des plus grands succès. Le christianisme a fait un pas immense sur le globe. Des sociétés auxiliaires se sont formées;

des millions de bibles ont été répandues. C'est sur les préceptes de ce saint livre que la civilisation s'étend en Asie, en Afrique, en Amérique, et dans les îles Océaniques. La tolérance s'affermira sous cette loi d'union, de paix et de bonne volonté entre les hommes (10).

L'éducation dont cette loi sacrée est la base, est le second objet important de réformation. Entravée ou dénaturée depuis long - temps par les erreurs, les doctrines et les préjugés exclusifs, elle ne reposait plus qu'imparfaitement sur les principes de notre constitution, et sur l'ordre de la nature. L'éducation que la nature seule donnerait dès l'enfance, est en grande partie détruite par l'ignorance, la négligence et les mœurs corrompues de la plus grande masse des peuples.

Le docteur Bell et M. Lancaster, en établissant l'enseignement mutuel dans les écoles primaires de l'Empire Britannique, ont donné à l'instruction des hommes l'instrument le plus utile pour la perfectionner et pour l'étendre lorsqu'on en établira les bases, et lorsqu'on en déterminera l'objet

sur les principes et l'ordre de nos relations dans le cours de notre existence sur la terre (11).

Les écoles établies dans ce système d'enseignement mutuel, se sont rapidement multipliées en Angleterre, dans ses vastes établissemens sur le globe, et chez presque toutes les nations de l'Europe. Leurs succès annoncent déjà quelle sera leur influence sur l'instruction et sur les mœurs (12).

Les fondateurs des écoles de France, créées dans ce système, ont eu d'abord à combattre les préjugés exclusifs, la persévérance opiniâtre dans les routines anciennes, les craintes réelles ou supposées que le nouveau système ne fût un moyen de répandre des doctrines contraires à la Religion et à l'ordre social : mais la raison et l'évidence des faits détruisent ces obstacles, ces nouvelles écoles se multiplient rapidement, et les progrès des élèves ne laissent plus aucun doute sur les avantages de cette méthode d'enseignement, secondée aujourd'hui par le Gouvernement, et protégée par la sagesse du Monarque (13).

Mais il ne faut pas s'y tromper : cette méthode,

quels que soient ses succès, n'en aura de vraiment utiles et durables, que lorsqu'on aura déterminé quels sont les objets d'enseignement les plus convenables à l'enfance, et l'ordre successif dans lequel ces objets doivent lui être présentés. Le développement progressif de nos relations peut seul en indiquer les principes et les règles.

Un troisième objet de réforme dont j'ai d'abord parlé est l'état des pauvres et des individus sans travail dans les classes ouvrières, les uns victimes de leur paresse, de leurs désordres, de leur corruption, les autres des circonstances, des injustices et du malheur.

L'Angleterre, par le poids des efforts immenses que son propre salut a exigé pour maintenir son indépendance et la civilisation de l'Europe, est plus accablée qu'aucune autre nation, par cette masse d'individus sans emploi, sans moyen d'existence par eux-mêmes, qui, malgré les taxes immenses pour les secourir, succombent en partie sous le poids de la misère et des besoins (14).

Un homme doué de l'esprit *le plus ardent de*

bienfaisance et de charité, M. Robert Owen, propriétaire et gérant lui-même une manufacture considérable en Écosse, a créé à New-Lanark, sur les bords romantiques de la Clyde, des établissemens qui ont eu le plus grand succès pour fournir de l'emploi, réformer les mœurs, et donner ainsi une existence plus heureuse aux classes ouvrières, et pour élever leurs enfans.

M. Owen a eu le succès le plus complet, et il propose aujourd'hui les principes et les vues qui l'ont dirigé, le système qu'il a suivi pour les appliquer à l'administration et à l'entretien des pauvres et des ouvriers sans emploi dans toute l'étendue de l'Empire Britannique, et chez toutes les nations civilisées.

J'avais eu occasion de l'entendre et de le voir dans les assemblées qu'il avait réunies à Londres, pour développer ses principes et ses plans. Je l'avais vu quelques instans chez M. *Allen*, mon vénérable ami, dont la vie est consacrée à la bienfaisance et à la vertu. J'avais entendu les récits de quelques voyageurs éclairés, qui avaient vu les établissemens de *New-Lanark*.

A mon retour à Paris , à la fin de 1815, j'en parlai au docteur Macnab qui m'y avait précédé. Je l'engageai à s'occuper des vues de M. Owen, qui, sous les plus grands rapports, se rattachaient aux siennes.

Peu de temps après, et en revenant du congrès d'Aix-la-Chapelle, où M. Owen avait présenté ses plans, il vint à Paris. Il eut plusieurs conférences avec le docteur Macnab, qui conçut les plus hautes idées du système de bienfaisance et d'ordre social, qui guidait le génie du Philantrope de Lanark.

M. Smith , M. P., homme du caractère le plus honorable et le plus éclairé; le docteur Hamel, conseiller de S. M. l'Empereur de Russie, qui voyage avec autant de lumières que de zèle par ordre de son souverain, pour recueillir tout ce qui peut concourir à la civilisation et à la prospérité des vastes États qu'Alexandre gouverne avec tant de gloire et tant de sagesse, assistaient à ces conférences, et affirmaient également l'exactitude des faits et le succès du système mis en pratique à New-Lanark, sur lesquels M. Owen fondait ses nouveaux projets.

Le docteur Macnab se rendit à Londres

il eut de nouvelles conférences avec M. Owen, qui retournait en Écosse. Il examina, avec soin, les écoles de Bell et de Lancaster.

S. A. R. le duc de Kent, Prince dont la vie entière était alors entièrement consacrée au soulagement du malheur, au perfectionnement de l'instruction et de toutes les institutions utiles, au maintien et aux progrès de la civilisation, présidait à cette époque une association qui s'était formée pour l'examen des plans de M. Owen, et pour assurer leur exécution s'ils étaient adoptés. Ce Prince avait lu et médité, avec le plus vif intérêt, l'ouvrage de mon honorable ami, sur l'éducation, imprimé à Paris en 1818 (15). Après plusieurs conférences, Son Altesse Royale engagea et détermina le docteur Macnab à se rendre à New-Lanark, pour examiner les établissemens de M. Owen et l'application de son système.

Ce sont les résultats de cet examen, imprimé à Londres en 1819, par ordre du Prince, que le docteur Macnab a dédié à son illustre protecteur, et que je publie.

Le Parlement Britannique s'occupait alors des pauvres et des classes ouvrières dont des milliers d'individus étaient sans emploi.

Le comité de la Chambre des communes, créé pour ces grands objets d'administration intérieure, avait pris en considération les plans de M. Owen.

Le docteur Macnab fut forcé de précipiter son travail, pour éclairer l'opinion de la Chambre ; mais quelque célérité qu'il y ait mis, cet ouvrage n'a pu être publié assez tôt pour la discussion qui s'ouvrit le 13 décembre 1819.

M. Owen, dans plusieurs de ses adresses, et dans les assemblées qu'il avait réunies à Londres pour développer ses plans, avait énoncé des opinions qui avaient allarmé des hommes sages et religieux.

Dans la séance de la Chambre des communes, où ces plans furent discutés, M. le Chancelier de l'Échiquier, et M. Wilbforce, deux hommes que l'Angleterre honore, s'opposèrent par ce motif à l'adoption des projets de M. Owen. Le comte de Liverpool s'y opposa également dans la Chambre des Pairs. Il paraît que ces honorables membres du

Sénat Britannique n'avaient encore aucune connaissance de l'ouvrage du docteur Macnab (16). Le duc de Kent en avait été très-satisfait. On voit, dans cet ouvrage, avec quelle sévérité mon honorable ami a discuté directement avec M. Owen, les fausses idées que ce Philantrope paraissait avoir adoptées sur les sectes religieuses, sur la formation du caractère des hommes, et sur l'individualité de chaque membre du corps social.

Il paraît évident que M. Owen n'a été entraîné dans cette aberration des vrais principes, de la saine raison et de sa conscience même, que par le sentiment exalté de l'influence qu'ont eue sur l'espèce humaine les préjugés et les systèmes exclusifs, en matière de Religion et d'ordre social.

Mais quelles que soient encore les opinions particulières de M. Owen, il reste démontré que le culte religieux est régulièrement observé dans sa famille, dans sa maison et par tous les individus résidans à New-Lanark, chacun suivant la secte chrétienne qu'il professe; que la foi dans le texte des livres sacrés, la reconnaissance due au Créateur

de l'Univers, la bienfaisance, l'union, la charité, sont les premières bases de l'éducation dans les écoles qu'il a formées.

Il ne s'agit donc, aujourd'hui, que de juger quelle a été et quelle est l'influence pratique du système d'organisation sociale des établissemens de New-Lanark, et de déterminer si ce système est partout applicable aux pauvres, aux ouvriers sans emploi, à leur réunion, à leur discipline, à leur bien-être, à l'éducation et à l'instruction de leurs enfans.

Tel était le but que le duc de Kent voulait atteindre. La mort l'a enlevé à sa royale famille et à sa patrie. Sa mémoire reste consacrée par la reconnaissance de sa nation.

Le docteur Macnab a perdu un illustre protecteur, qui avait pour lui une amitié et une confiance sans bornes. Les derniers vœux manifestés par ce Prince, sont sacrés pour mon honorable ami.

D'après le compte qu'il a rendu des établissemens de New-Lanark, il est évident que rien n'y est contraire à la Religion et à l'ordre social. Ce

que M. Owen a fait pour 2600 individus, enfans, adultes, vieillards autrefois misérables, sans emploi et corrompus, maintenant dans l'aisance, occupés sans être esclaves, raisonnables religieux, est donc applicable partout aux individus indigens et sans emploi, entretenus aujourd'hui si imparfaitement, ou avec tant d'abus, par les charités publiques et particulières.

Si les Membres du Parlement d'Angleterre, qui se sont opposés à la formation d'un comité spécial, pour l'examen des plans de M. Owen, avaient eu connaissance de l'ouvrage de mon honorable ami, ce comité aurait sans doute été nommé; il aurait discuté ces plans; il aurait constaté leur importante utilité, et il aurait présenté les modifications ou les mesures que la sagesse du Parlement Britannique pourrait exiger ou prescrire pour les mettre en exécution.

Quoiqu'il en soit, les établissemens de New-Lanark présentent les résultats évidens de la meilleure discipline, éprouvée jusqu'à ce jour pour l'entretien des pauvres, des ouvriers sans emploi et de leurs enfans.

M. Owen, en proposant à toutes les nations de créer des établissemens semblables, en les fondant à la fois sur l'agriculture et sur les manufactures dans les proportions que les localités peuvent exiger, offre encore un bien plus grand espoir de succès ; car la Providence semble avoir posé des bornes à l'emploi des machines, en donnant, dans la culture, un avantage immense au travail manuel de l'homme.

L'excédent de population, plongé chez toutes les nations dans l'indigence et la misère, provient évidemment de la violation du principe social et du système harmonique des relations. Violation à laquelle ont concouru l'ignorance, les préjugés, l'immoralité, les passions des individus, le défaut de culture des pouvoirs actifs de l'homme, les convulsions politiques, les mauvaises lois, le défaut d'exécution de celles que la raison et la sagesse ont dictées, les erreurs des Gouvernemens, et les guerres désastreuses que leurs dissensions ont allumées.

En suivant le système admirable des relations des êtres qui les enchaînent tous sous les lois de leur

Créateur, on voit que dans tous les États, les familles et les individus sont classés diversement, suivant leurs antécédens et leurs facultés actuelles. On voit que la classe la plus nombreuse est la classe ouvrière qui cultive la terre, qui exerce l'industrie et tous les arts utiles, la navigation, le commerce, et qui recueille les produits de toutes ces sources de richesses dont elle partage plus ou moins la division et l'influence qui devraient s'étendre sur toutes les parties du corps social, dans la proportion nécessaire pour le maintien de leurs relations mutuelles, et pour la prospérité et le repos de l'État. C'est cette classe active et laborieuse, qui est le corps de la nation. C'est sur elle que l'action du souverain, de quelque manière que le Gouvernement soit constitué, doit porter essentiellement. Cette action se manifeste sous la loi des Gouvernemens arbitraires, et sous celle des Gouvernemens réguliers. L'une opprime et l'autre protège et défend. L'action protectrice et bienfaisante du souverain émane de la Providence; elle est le vrai caractère de la légitimité, dépôt sacré que le premier intérêt

du peuple est de maintenir et de défendre.

Les classes intermédiaires ne sont que des chaînons entre la masse de la nation et du souverain. Toute prétention de ces classes qui tend à les sortir des fonctions que l'ordre social leur assigne trouble l'ordre, menace le pouvoir du souverain ou les droits de la nation, expose ces classes elles-mêmes à perdre l'influence honorable et salutaire qu'elles doivent exercer, et à voir se briser sur leurs têtes l'édifice social qu'elles auraient ébranlé.

Pour se convaincre de ces grandes vérités, dont chaque page de l'histoire nous donne de nouvelles preuves, il ne faut que jeter un coup d'œil sur le tableau que M. Owen a tracé de la proportion numérique des diverses classes de la population actuelle de l'Angleterre (17). Pour rendre ce point de vue plus sensible, M. Owen a fait faire une suite de cubes qui expriment les masses numériques de chaque classe sociale. Ces cubes superposés représentent la *Pyramide sociale*, dont la base est la classe ouvrière, ou le peuple qui surpasse par sa masse toutes les autres. Le degré de son bien-être est celui de la prospérité publique.

C'est de cette classe, véritable base de toutes les nations, que sortent successivement des familles, qui par leur industrie, leur courage, leur fortune, les services qu'elles ont rendus à la Patrie, s'élèvent et prennent rang dans les classes intermédiaires entre le souverain et le corps de la nation, et remplacent ainsi les familles éteintes, ou qui par leur inconduite ou leurs malheurs, ont perdu les rangs qu'elles occupaient.

C'est de cette classe que sort principalement, comme une excroissance, produite par les désordres, les maladies ou les efforts du corps politique, cette masse de pauvres, de gens sans emploi, de vagabonds, de criminels dont il ne faut pas confondre les caractères et les nuances. M. Owen l'évalue à 1,800,000, ou à plus du 10.^e de la population totale de la l'Empire britannique en Europe, masse à la fois malheureuse, souffrante, improductive, et à charge à l'État parce qu'elle est tombée en quelque sorte hors du cercle des relations sociales. Les ambitieux, les factieux, je l'ai dit, l'agitent, tantôt en aggravant ses malheurs, tantôt en allumant

devant elle les flambeaux de l'espoir sur les richesses du pillage. Ils l'agitent avec d'autant plus de facilité qu'elle n'a plus rien à perdre. Elle est l'instrument le plus terrible des révolutions, parce qu'elle tend à tout renverser quand elle est ainsi égarée, et qu'on lui met les armes à la main.

C'est donc, chez toutes les nations, sur cette masse de familles et d'individus pauvres et sans emploi, que doivent porter essentiellement la charité éclairée des bons citoyens, la surveillance et l'action bienfaisante et protectrice du Gouvernement.

Il faut distinguer dans cette masse les infirmes et les malades incapables de travail, que les charités particulières et publiques doivent entretenir.

Tous les autres individus capables de travail et leurs enfans, doivent être l'objet d'un ordre et d'une discipline particulière, pour les faire rentrer et les maintenir pour leur intérêt même, dans le système des relations sociales du corps politique.

Le système actuel est évidemment mauvais. En Angleterre il fait peser sur la nation des taxes dont

L'accroissement devient tous les jours plus effrayant, tandis que les individus auxquels ces taxes sont consacrées, restent plongés dans l'indolence et l'oisiveté, qui traînent après elles l'immoralité, la corruption et le crime; ils affaiblissent la nation, ils la corrompent, ils la dégradent.

Dans un ouvrage remarquable, sous le titre de *Lettres de St.-James*, imprimé à Genève cette année, on porte à 600,000 le nombre des artisans que l'industrie avait fait naître et qu'elle abandonne (18).

Cette masse d'artisans est environ le tiers des individus que M. Owen porte dans la classe des pauvres.

L'auteur des lettres de St.-James appelle particulièrement l'attention du Gouvernement Britannique sur cette masse d'artisans. Il voudrait qu'on agît à la fois sur cette partie de la population par des *moyens réels et par des moyens magiques* des salaires, des travaux et de l'espoir.

Divers projets ont été discutés, et vont l'être encore au Parlement Britannique.

La fondation de nouvelles colonies, les encouragemens et les secours donnés à l'émigration, sont sans doute des moyens de diminuer le nombre des ouvriers sans emploi; mais ces moyens arrachent des enfans à la patrie, et ce n'est pas pour les exclure de son sol qu'elle les a réunis.

D'ailleurs, la fondation de nouvelles colonies suppose des possessions éloignées, et dont le climat, les productions, la situation sur le globe, puissent assurer aux colons des moyens d'existence et de prospérité. Ces colonies exigent de grandes dépenses, et elles peuvent, en s'affranchissant, devenir des ennemis dangereux pour leur patrie. Le dernier siècle et celui-ci l'ont prouvé.

Aussi vient-on d'entendre au Parlement d'Angleterre le chancelier de l'Echiquier, déclarer qu'avant d'entreprendre d'établir de nouvelles colonies, le Gouvernement voulait attendre le résultat de celles qui s'établissent au midi de l'Afrique. Ce ministre a dit que les émigrans en Amérique s'y trouvent dans une situation pire que celle à laquelle ils ont cru s'arracher, que ceux même qui avaient

voulu s'établir dans les possessions anglaises du nord de ce continent, y sont très-malheureux, et que les secours qu'ils exigent sont très-onéreux aux établissemens déjà formés.

Il est donc du plus haut intérêt d'examiner et de calculer avec soin, si sur le sol même de la patrie on ne peut pas créer de nouveaux travaux, si on ne peut pas fonder des communes nouvelles où des ouvriers, des artisans sans emploi seraient réunis, et suffiraient par eux-mêmes à leurs besoins, et au remboursement successif des avances nécessaires pour leur établissement, et si dans ces communes, l'ordre ou la discipline, et les réglemens qu'on y établirait, la nature du travail, l'emploi convenable des matières premières, ne pourraient pas donner aux individus de ces nouvelles corporations et à leurs enfans, des mœurs plus pures, une activité plus grande, une industrie plus éclairée, et l'aisance et le bonheur qu'ils ont perdus. Il faut examiner si les grands propriétaires eux-mêmes n'auraient pas le plus grand intérêt à seconder ces nouvelles créations, et à y consacrer une partie de leurs terres, sous les redevances dont ils conviendraient.

Tel a été le but du philanthrope de New-Lanark, et le succès de ses établissemens appelle l'attention de tous les Gouvernemens et de tous les hommes éclairés et bienfaisans qu'animent le principe social, le sentiment de l'ordre, l'amour de l'humanité (19).

Cette importante expérience a été faite sur une échelle assez grande, pour qu'il ne reste plus de doute sur l'excellence des principes et de la discipline qui ont conduit à un pareil résultat. New-Lanark est aujourd'hui la première et la plus parfaite école modèle d'éducation, de travail, de mœurs, d'industrie et d'ordre social.

Il importait à la civilisation que cette belle expérience fût constatée de manière à ne laisser aucun doute. Il importait qu'elle fût partout connue; voilà ce que le Duc de Kent voulait; voilà l'honorable mission qu'il avait donnée à mon excellent ami. Son ouvrage est l'exposé fidèle de l'examen et des observations dont il a rendu compte à Son Altesse Royale, qui, au moment même où la mort allait la frapper, se proposait de former un vaste établissement d'après le système de M. Owen.

Ce système est applicable à tous les peuples sous

tous les rapports. Il l'est particulièrement à la France, où des établissemens formés dans ce système seraient moins couteux, et beaucoup plus faciles à exécuter qu'en Angleterre.

On évalue en France, sans avoir des données exactes, le nombre des pauvres au 10.^e de la population, ce qui donne environ 2,900,000 pauvres. Cette proportion est plus élevée à Paris que sur la totalité du Royaume. Le nombre des pauvres, secourus à Paris en 1813 par le bureau de charité, fut de 102,806. Je ne pense pas qu'on puisse porter aujourd'hui ce nombre au-dessous de 110,000 sur la population totale, évaluée en 1819 à 713,765, ce qui donne une proportion de plus de 15 pauvres sur 100 habitans. Ce nombre est effrayant, et il doit appeler toute l'attention du Gouvernement et les efforts de tous les hommes auxquels leurs moyens permettent de secourir le malheur, ou de concourir au repos, à l'ordre et à la prospérité de l'Etat (20).

D'après l'expérience que déjà plusieurs années ont rendue incontestable, et dont les résultats heu-

reux se soutiennent, se perfectionnent et s'accroissent à New-Lanark, on ne peut pas douter du succès qu'aura tout établissement du même genre, fondé sur les mêmes bases, dirigé par les mêmes principes. Les travaux de la culture réunis à ceux des manufactures, promettent encore plus de succès.

New-Lanark, ce modèle, subsistant d'une réunion de pauvres, se suffisant à eux-mêmes pour leur subsistance, l'éducation de leurs enfans, le bien-être de la vie, et remboursant par leurs travaux au-delà des dépenses de leur établissement, est donc la solution positive et pratique de la question la plus agitée depuis long-temps, la plus importante en économie politique, la plus intéressante pour les amis de l'humanité, celle de savoir quel est le meilleur moyen d'employer les pauvres dans leur propre intérêt et dans celui de l'État?

La France offre de vastes terres incultes, des marais à dessécher, des attérissemens à défendre et à cultiver, où de pareils établissemens pourraient être facilement placés, et avec une dépense bien moindre que celle qu'ont coûté ceux de New-Lanark.

Plusieurs cantons de la Guiane française seraient très-convenables pour de pareils établissemens. Les condamnés à la déportation, pourraient y être transportés. On les soumettrait à l'ordre et à la discipline que la réformation et l'intérêt même des criminels exigent. Leurs enfans, élevés dans ce système, seraient les germes d'une population acclimatée, utile et industrielle, qui se répandrait avec le temps sur le vaste territoire de la colonie, où le sol n'attend que des bras et de premières avances pour donner les plus riches produits. Tous les arbres et toutes les plantes qui croissent en Europe, en Asie, en Afrique, et dans les îles Océaniques peuvent y être cultivés et les plus riches productions de la terre peuvent y être recueillies (21).

C'est par de pareils moyens que décroîtrait successivement en France ce nombre effrayant de trois millions d'individus qui consomment sans produire, qui pèsent sur le corps social, qui l'affaiblissent et qui, égarés ou séduits, menacent sans cesse de l'ébranler. Ils rentreraient dans leurs relations naturelles avec le corps social; ils en accroîtraient les richesses.

et la prospérité. On sauverait des millions de victimes du désordre, du crime, du désespoir, du malheur. Des champs fertiles, des campagnes riantes et peuplées remplaceraient des terres incultes et désertes.

C'est sans doute l'affaire du temps, de la constance et de la sagesse ; mais nos enfans et la patrie jouiraient un jour de nos efforts pour parvenir à améliorer ainsi la prospérité et le bonheur du corps social, ils nous béniraient. Quel est l'homme sensible dont le cœur a palpité au charme du bonheur, et à l'effroi que cause le crime, qui n'unirait ses vœux à ceux qui m'animent et que j'exprime ici ?

Au moment où je termine cette préface, le D^r. Macnab me communique une lettre qu'il a reçue de M. Owen, datée de New-Lanark, le 28 mai, et je lis dans les feuilles anglaises le rapport que M. Brougham a fait à la chambre des communes le 28 juin dernier. Je crois devoir présenter des extraits de ces deux pièces et y joindre quelques observations.

M. OWEN dans sa lettre, mande qu'il avait sus-

pendu tous ses autres travaux, ses relations les plus chères, toutes ses correspondances, afin de ne s'occuper que d'un troisième rapport qu'il venait de terminer pour une assemblée qui devait avoir lieu dans le comté de Lanark. « L'objet de ce rapport, » dit-il, « est de sauver des milliers et des dix mille milliers qui périssent, et de leur donner un emploi utile et pour eux et pour le pays. Pour y parvenir, il m'a fallu donner en détail un système complet et pratique, non seulement pour assurer un soulagement immédiat et temporaire aux pauvres sans emploi dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, mais pour donner une occupation permanente à toutes les classes ouvrières, dans toutes les contrées, et pour simplifier et perfectionner beaucoup les moyens de loger, de nourrir, d'habiller, de former, d'élever, de gouverner les individus de ces classes, de la manière la plus avantageuse pour eux et pour la prospérité des États auxquels ils appartiennent. Dans le fait ce système doit porter un degré de perfectionnement dans l'économie et le bonheur de la vie privée, aussi réel

que le perfectionnement que Watt et Arkwright ont porté dans nos manufactures, par leurs ingénieuses inventions. »

Il ajoute, qu'il allait le lendemain commencer son quatrième rapport pour le comité : « La grande crise approche, » dit-il, « et doit céder à mes vues pour l'avantage de l'espèce humaine et pour empêcher que la misère et un désordre universel n'atteignent pas toutes les parties civilisées de la terre. »

Il annonce qu'il enverra ses ouvrages dès qu'ils seront terminés. Il croit qu'ils prouveront mieux qu'aucun de ses précédens écrits, l'influence des circonstances sur la formation, la conduite et le bonheur de l'espèce humaine. On lui offre une propriété de 5,500 acres, ou 2,571 hectares 77 ares, et si elle reunit les avantages qu'on lui annonce, il formera un grand établissement conformément à ses nouvelles vues.

« Là, » dit-il, « l'éducation sera donnée par les organes des sens de la manière la plus parfaite qu'on puisse tracer, et c'est ainsi que le pouvoir naturel de comparer et de réfléchir sera toujours.

en action. C'est ainsi qu'en combinant tous les arrangements d'un système général, l'éducation et l'instruction commenceront au moment de la naissance et ne finiront qu'à l'instant de la mort. »

Il termine cette lettre en répétant encore que quelque parti qu'on prenne, l'opinion générale est frappée de la nécessité d'un système général d'éducation. Les préjugés disparaîtront; enfin, dit-il, « c'est à quoi je dois m'attacher, car ce sont les seuls obstacles qui s'opposent à ma tâche. »

On voit que le temps, les faits, l'étude, l'expérience, les opinions contraires ne font qu'accroître l'intime conviction de M. Owen dans les principes simples qu'il a adoptés, et le zèle ardent dont il est animé pour le soulagement des classes malheureuses, et pour le perfectionnement de l'espèce humaine.

Lorsqu'il s'agit de la civilisation et du sort des hommes, tant de persévérance et de fermeté dans un système dont l'application pratique a eu d'aussi incontestables succès, méritent sans doute l'attention et l'examen de tous les hommes

que la raison éclaire et que les préjugés n'endurcissent pas.

Le caractère exclusif que M. Owen donne aux principes sur lesquels il se fonde , ne peut ébranler ni détruire les principes sacrés de la raison et du devoir qui nous lient individuellement au Créateur et à la nature, et qui frappent comme vérités évidentes par elles-mêmes, la conscience de l'homme ou ce sens intérieur et merveilleux qui le distingue dans la chaîne des êtres créés.

Toutes les conséquences, tous les résultats pratiques que M. Owen déduit de ses principes , s'appliquent encore avec plus d'évidence aux lois sacrées de la raison, du devoir et de la Religion , son erreur est dans sa théorie, elle n'est pas dans sa pratique.

Entourer l'homme dès sa naissance de circonstances qui développent ses facultés physiques , sensibles et morales de la manière la plus parfaite, c'est sans doute l'affermir dans la chaîne naturelle de ses relations, c'est le placer dans la situation la plus avantageuse, pour se confor-

mer aux lois sacrées de l'éternelle sagesse.

On ne peut trop méditer sur ces grandes vérités. Partout les esprits se dirigent vers l'éducation. Les bases ébranlées de l'ordre social appellent au secours de la race humaine, la Religion dans sa pureté, la raison qui émane du créateur de l'univers, la conscience qui est le sens intérieur de l'âme, la bienfaisance, le principe social, qui par l'harmonie de leur influence et de leur action, doivent unir les individus, les familles et les nations.

M. BROUGHAM, dans le discours remarquable qu'il a prononcé à la chambre des communes du Parlement Britannique, sur l'éducation des pauvres, a énoncé des faits et développé des observations du plus haut intérêt.

« *L'éducation du peuple,* » a-t-il dit, « *est l'objet le plus important pour l'intérêt permanent du pays, de l'Empire Britannique et du monde.* »

Indépendamment des *évidences* recueillies depuis long-temps sur l'éducation des pauvres et sur leur situation. M. Brougham a porté ses observations et ses recherches sur les divers États de l'Europe.

Les ministres de l'église anglicane lui ont fourni tous les renseignemens, tous les faits, toutes les instructions que leurs fonctions les mettent chaque jour à portée de recueillir. Tel a été ce travail que l'état de l'éducation a été exactement constaté dans chaque comté, dans chaque paroisse, dans chaque village et même dans le plus petit hameau. C'est sur ces bases étendues et sévèrement examinées, que porte le plan qui sera proposé.

M. Brougham rappelle qu'un premier plan fut présenté par M. Whitebread, il y a quelques années.

Ce fut sur la proposition de ce plan, que M. Perceval demanda que le Parlement fît constater d'abord l'état exact de l'éducation des pauvres dans toutes les parties de l'Empire Britannique. C'est sur les *évidences* recueillies ensuite de cette sage mesure, qu'est fondé le plan qui sera présenté.

M. Brougham donne dans son rapport, des résultats très-intéressans sur la proportion du nombre des enfans admis dans les écoles avec la population. On y voit avec étonnement, que le comté de Mid-

lesex qui renferme la métropole et sa nombreuse population, est un de ceux où le nombre des enfans élevés dans les écoles, est dans la plus faible proportion avec le nombre des individus qui l'habitent : un *vingt-quatrième* seulement.

Il cite plusieurs faits importans recueillis en Angleterre, dans d'autres États de l'Europe, en France particulièrement, qui prouvent quelle est la salutaire influence de l'éducation sur les mœurs des nations. Le nombre des crimes est plus grand partout où l'ignorance du peuple est plus grande. Ainsi, on a constaté que sur la population totale en Angleterre, le nombre des crimes est comme 1 à 1,400, tandis que dans les quatre comtés du nord *Cumberland, Westmorland, Northumberland* et *Durham*, où l'éducation a fait le plus de progrès, le nombre des crimes n'est plus à la population de ces comtés que comme 1. à 4,200.

C'est par de pareils faits, c'est par ces *évidences* qu'il faut combattre ces fausses doctrines, ces préjugés exclusifs, d'après lesquels on voudrait maintenir ou plonger encore les peuples et particuliè-

rement les classes ouvrières dans l'ignorance, étouffer leur raison et tenter audacieusement de les déshériter des dons sacrés que le ciel a fait aux hommes.

M. Brougham remarque comme une des choses les plus honorables à la France, à son gouvernement actuel et au zèle des fondateurs de la société d'enseignement mutuel, le rapide accroissement du nombre des enfans dans les écoles primaires. Accroissement tel, dit-il, que s'il continuait pendant dix ans dans la même proportion, il n'y aurait pas en France une seule personne sans éducation.

D'après les états qu'il avait reçus de Suisse, il n'y avait pas un individu sur soixante qui fût privé d'éducation.

Le tableau comparatif des enfans dont l'éducation est payée par leurs parens et de ceux qui sont élevés gratuitement présente de grandes inégalités, mais ces nombres se balancent à-peu-près, pris en masse.

En Écosse, les parens tiennent à honneur de

payer l'éducation de leurs enfans et de ne pas les mettre à la charge de l'État. On voit dans quelques cantons d'Écosse des enfans, dont les parens n'ont pas des moyens suffisans, travailler six mois pour recueillir de quoi payer leur éducation pendant l'autre moitié de l'année. Dans d'autres cantons où les paroisses sont très-écartées, un seul maître va donner des leçons tour-à-tour dans plusieurs de ces paroisses, dans chacune il est reçu avec empressement, on ne lui donne point d'argent : mais il est parfaitement accueilli.

Voilà des traits du plus grand intérêt à ajouter au beau caractère de cette nation.

M. Brougham fait observer à la chambre dans ce discours que l'établissement de l'éducation dans toutes les parties de l'Angleterre ne lui coûterait pas autant que le grand canal de l'Écosse (*Caledonian Canal*).

Il présente ensuite l'exposé rapide du plan proposé par le comité.

Ce plan est divisé en quatre parties :

1° Placement des écoles.

2° Choix et remplacement des maîtres.

3° Admission des élèves et système d'éducation.

4° Nouvelles fondations pour les écoles et perfectionnement des anciennes fondations.

On propose de soumettre la décision du placement de chaque nouvelle école dans une paroisse à quatre corps différens :

1° Le grand jury de Pâques qui accueillerait ou présenterait le mémoire en demande de l'établissement. 2° Le Recteur vicaire ou curé de la paroisse. 3° Deux juges de paix quelconques du district ecclésiastique de la paroisse. 4° Enfin un nombre limité de principaux tenanciers. On indique ensuite les formes judiciaires à suivre pour tout ce qui est relatif aux discussions qui pourraient s'élever relativement aux écoles. — On propose de fixer le traitement des maîtres à 20 livres sterling — 500 francs, au *minimum* : 50 liv. st., au *maximum* — 1250. La loi autoriserait les habitans de la paroisse à se cotiser pour accroître le salaire des maîtres qui le mériteraient par leur conduite et

leurs talens. Le projet indique de quelle manière les fonds seraient faits. Les dépenses d'établissement d'une école ne devraient jamais excéder 200 liv. st. — 5000 francs. M. Brougham observe que c'est en général cette première dépense qui est le plus grand obstacle à l'établissement des nouvelles écoles. Il recommande avec raison qu'on réunisse tous les moyens d'assurer le meilleur choix des maîtres. Il propose de les prendre tous du culte de l'église anglicane. Il prévoit les difficultés qu'éprouvera cet article du projet, il les discute. Il indique les moyens d'admettre les enfans des dissidens sans violer l'indépendance civile des opinions religieuses. Le plan établit qu'après quinze années de service, les maîtres âgés qui ne pourraient plus continuer la direction de leurs écoles auraient un traitement de retraite qui pourrait être porté aux deux tiers de leur traitement d'activité. Le plan borne à la *lecture*, à l'*écriture*, à l'*arithmétique* tous les objets d'enseignement des écoles primaires. M. Brougham développe ensuite les moyens de perfectionner les établissemens ac-

tuellement existans. Il en indique les abus. Il propose de réduire toutes les écoles classiques à un système unique. Cette partie du projet est étrangère au but de cette préface et je ne m'y arrête pas. M. Brougham insiste avec raison sur l'avantage immense pour le soulagement de l'indigence et l'amélioration des mœurs d'admettre dès l'âge le plus tendre, les enfans des pauvres dans des écoles pareilles à celle de Westminster. Les enfans abandonnés à eux-mêmes jusqu'à l'âge de 6 ou 7 ans, sont souvent déjà entièrement démoralisés et corrompus.

M. Brougham annonce que les dépenses pour les préparatifs et les constructions des écoles dans le système qu'il propose, n'excéderaient pas 850,000 liv. st. — 21,250,000 francs; et il pense que 500,000 liv. st. ou 12,500,000 francs pourraient suffire.

Telle est l'analyse rapide des bases et des dispositions du bill dont la discussion est ajournée à la prochaine session du Parlement Britannique.

Lord Castelreagh a insisté sur la nécessité et la

convenance de cet ajournement. M. Wilberforce a fait l'éloge du projet présenté par M. Brougham. M. Fitzgerald et M. T. Newport ont fait quelques remarques sur l'application de ce système à la population de l'Irlande. Sir W^m. Mackintosh a fait quelques observations pleines d'intérêt pour prouver combien l'usage de la lecture et de l'écriture influe sur les mœurs et la conduite des peuples. L'homme qui ne sait ni lire ni écrire, transporté hors de sa patrie, n'est plus qu'un être isolé, tous ses liens de famille sont rompus. L'homme au contraire qui peut correspondre avec sa famille et ses amis tient à eux. Il leur écrit, il croit les voir et leur parler et des bords de l'Indus ou des extrémités des Pôles, leurs âmes se communiquent encore.

La discussion de ce bill appellera l'attention de tous les hommes éclairés de l'Europe. Jamais questions ne furent plus importantes. Les vrais principes de l'Éducation sont ceux de la vie de l'homme, du bonheur des familles, de la prospérité publique.

La parole, la lecture, l'écriture, le calcul ne

sont que des instrumens. L'art, l'habitude de se servir de ces instrumens ne sont que la partie mécanique de l'éducation. On n'aurait rien fait si on bornait là l'instruction.

L'objet important, l'objet sacré de la discipline, de l'éducation, de l'instruction de l'enfance est de la diriger vers le meilleur emploi de ces instrumens de communication et d'union sociale, pour qu'elle puisse ainsi se conformer au grand système de relations des êtres dans lesquelles le Créateur de la Nature a placé toutes les œuvres de la création. — *Dirigez l'enfant dans la voie qu'il doit suivre, et il ne s'en départira pas.* Voilà quelle est la loi de Dieu lui-même.

Assez long-temps et tandis que l'ignorance du peuple était maintenue comme une base de repos pour les Gouvernemens jusqu'à ce qu'ils tombassent dans l'abîme qu'elle ouvrait sous leurs pas, l'éducation des classes élevées n'a consisté que dans l'enseignement de l'usage plus ou moins parfait des instrumens faits pour l'acquérir. — On oublie qu'ils sont également applicables au

bien et au mal. Ils sont comme le fer qui féconde la terre ou qui la souille de sang. Ils servent à la vertu comme au crime, à la vérité comme à l'erreur, à la paix des nations comme à leurs déplorables fureurs.

C'est donc le meilleur emploi des moyens de communication qu'il faut enseigner aux enfans dès l'âge le plus tendre.

C'est ainsi seulement qu'on peut arrêter le torrent des désordres et sortir les peuples de l'abîme où l'ignorance et l'erreur les ont plongés. — Voilà les grands objets sur lesquels le Parlement Britannique doit porter toute son attention s'il veut servir l'humanité, s'il veut prévenir les dangers qui menacent la civilisation. — Voilà quel devrait être aujourd'hui le but sacré de l'union de tous les Gouvernemens et de toute leur puissance.

Donner à l'homme tout le développement de son être physique, de ses sens, de son instinct, affermir sa raison, diriger le sens intérieur dont le ciel l'a doué, vers le Créateur de l'Univers, lui inspirer l'amour de sa famille, de ses semblables,

de sa patrie, de son souverain, de la vérité, de la vertu, de l'honneur, voilà, on ne peut trop le répéter, quel doit être l'objet invariable de l'éducation générale, et des instructions simples et claires suffisent pour cela. C'est ainsi seulement qu'on pourra réformer les nations et leur donner ce sens moral qui les attache à l'ordre, à la paix, et qui leur fait repousser avec horreur le désordre et l'anarchie.

L'IMPORTANCE de ces grands objets m'a entraîné. Les événemens se pressent. De nouveaux nuages s'élèvent. Les opinions se heurtent et s'égarant. Les bases de la civilisation sont ébranlées, elles croulent sous le poids de nos faux systèmes et de nos erreurs. Il faut les raffermir pour ne pas se précipiter dans le chaos de l'anarchie, ou se courber sous les fers du despotisme. L'éducation seule peut donner à ces bases une stabilité qu'elles n'ont jamais eue, en la conformant dès l'enfance aux principes évidens et simples de l'ordre social, indiqués par la raison et consacrés dans les préceptes de l'ÉVANGILE.

INTRODUCTION.

LES préjugés qui se sont élevés contre les NOUVELLES VUES de *M. Owen*, m'ont déterminé à m'écarter de l'ordre régulier des ouvrages du genre de celui que je présente au public.

L'empire des préjugés, quoiqu'on puisse leur attribuer les obstacles qui s'opposent presque toujours à tout système d'amélioration, nous offre d'utiles leçons; et cependant les hommes, en général, n'y ont pas assez porté leur attention. Convaincu de cette vérité et de l'utilité et de l'importance de se former de justes idées de l'influence des préjugés, j'en présenterai ici au lecteur un exemple, que je crois aussi remarquable qu'instructif (1).

Le docteur Priestley, si justement célèbre par son génie et son savoir, a donné au genre humain une preuve frappante de cette influence funeste, non-seulement sur notre raison, mais même sur nos sens.

En parlant de la décomposition de l'air atmosphérique, il dit : « Quant à moi, j'avoue franchement que j'étais tellement éloigné de concevoir une hypothèse qui pût me conduire aux découvertes annoncées alors, que ces découvertes mêmes me parurent illusoire, après m'avoir été communiquées par d'autres chimistes, et quoique des faits positifs se présentassent à ma pensée, ce ne fut qu'avec une extrême défiance que je cédaï à l'évidence de mes propres sens ; mais, maintenant, lorsque je réfléchis sur ces résultats et que je compare mes dernières découvertes avec les premières, sur la constitution de l'athmosphère, j'y trouve la liaison la plus intime, et je ne cesse de m'étonner de n'avoir pas été conduit des unes aux autres. »

« Si cela n'est pas arrivé, » ajoute le savant auteur, « je l'attribue uniquement à la force des préjugés, qui, sans nous en apercevoir, égarent non-seulement notre jugement, mais nos sens eux-mêmes ; car nous pouvons adopter comme maxime incontestable, un préjugé sur lequel l'évidence qui paraîtrait

la plus claire et la plus entière à nos sens, ne pourrait ni changer ni modifier notre persuasion; et souvent plus un homme est doué de génie, et plus aisément il s'enlace dans ses propres erreurs, son génie même ne sert alors qu'à l'égarer en écartant la force de la vérité. »

Dès les temps les plus reculés jusqu'à présent, l'histoire d'un grand nombre de systèmes contradictoires dans les sciences, nous offre des faits multipliés, qui s'accordent avec l'observation précédente sur le pouvoir destructif des préjugés. Chercher d'une part à éviter un attachement aveugle pour un système quelconque, et de l'autre, user des moyens que dicte la raison, pour écarter les opinions mal fondées qui naissent des préjugés, contre tout projet utile, ayant pour objet le bonheur du genre humain, est une entreprise, il faut en convenir, qui demande à la fois des connaissances, des talens et un esprit dégagé d'erreur, dont je n'ose me croire doué. C'est même dans cette conviction que j'ai suspendu l'exécution de cet ouvrage pendant plusieurs mois, ayant le dé-

sir sincère que des hommes doués de talens supérieurs se présentassent pour plaider la grande cause de la bienveillance générale; car il faut que tout ce qu'il y a d'hommes doués d'un esprit sage et disposé à la méditation, avouent que dans l'état actuel de la classe ouvrière, les *Nouvelles Vues* de M. Owen embrassent les plus hauts et les plus chers intérêts de la société, soit sous les rapports moraux, soit sous les rapports politiques.

Pénétré de ces idées et dans la crainte que les amis de ce système n'échouent dans le projet d'en réaliser l'établissement; persuadé d'ailleurs, dans le cas contraire, de la nécessité de réfuter et d'écarter les erreurs apparentes ou réelles, qu'on suppose inhérentes au système de M. Owen, j'ai cru devoir intervertir le plan primitif de cet ouvrage, et en consacrer le commencement, presque entier, à détruire les objections mal fondées qui s'élèvent contre ce système; ainsi la dernière section de l'ouvrage primitif se trouve au commencement de celui-ci. Sans ces motifs, j'aurais dû d'abord

exposer le plan de ce nouveau système, pour écarter ensuite les préjugés qu'on oppose à son adoption.

Entouré et combattu par les violens préjugés qui se sont élevés contre un système parfaitement combiné, s'il est sagement amélioré, et restreint dans des prudentes limites, pour avancer non-seulement les progrès physiques moraux et religieux de l'espèce humaine, mais encore pour établir un état de civilisation dans les classes inférieures de la société, tel que l'histoire n'en présente pas d'exemple aux esprits les plus éclairés de nos jours; entravé d'un autre côté, et tourmenté comme je le suis, par les erreurs vraies, ou apparentes mêlées sans nécessité à la partie pratique des *Nouvelles Vues*, je n'ose me flatter d'être en état de remplir comme je le désirerais l'objet important que je me suis engagé de traiter.

Le succès d'une pareille entreprise dépend à la fois de la rectitude de l'esprit et de la pureté des intentions.

Je ne réclame aucun droit à la première de

ces qualités, mais si je ne m'abuse pas, je puis oser prétendre à la dernière.

Mon ardent désir est de concourir, autant qu'il me sera possible, aux intentions des personnes distinguées et animées de l'amour du bien, et au désir de leur illustre président, qui tous regardent les *Nouvelles Vues* de M. Owen bien entendues et restreintes et modifiées comme étant dignes de leur attention et de leur appui. Il n'entre pas dans mon plan de suivre les *Nouvelles Vues* dans leur application aux classes moyennes et supérieures de la société. Par conséquent le lecteur me permettra de déclarer que l'ouvrage actuel sera uniquement borné aux classes ouvrières, aux pauvres, et à l'éducation de leurs enfans.

On ne peut nier, je crois, que l'état actuel de la société entière n'annonce les symptômes les plus alarmans d'une maladie radicale, dans la constitution politique, morale et religieuse.

L'esprit public en est atteint dans tous les pays de l'Europe. Les grands rapports sur lesquels s'appuient la force, la santé, et le bien-être des

nations et des individus sont affaiblis, et les relations de la créature avec le Créateur, des hommes avec les hommes, des nations avec les nations sont altérées et semblent paralysées.

Les bases sacrées de la religion, les ressorts du lien social dont le principe est un pouvoir donné à l'homme par Dieu lui-même pour l'intérêt général de la société; l'hospitalité, cette grande école d'affections, de plaisirs raisonnables et de devoirs; *la Charité*, cette expression si parfaite de la spiritualité de l'homme, comme être social et doué de raison, SONT PERDUES DE VUE ET NÉGLIGÉES.

Les richesses, l'amour de l'éclat, des jouissances des sens, et l'abandon général de la religion ou une indifférence coupable pour elle, ont réduit les principales nations de l'Europe à un état déplorable de vices et de misère. Pour gouverner des esprits ainsi affaiblis et égarés, il faut employer les plus puissans remèdes, très-étrangers à l'objet de cet ouvrage; mais améliorer la condition des *classes ouvrières* et des pauvres

et élever les enfans de la masse d'une nation, dans le sentier qu'ils doivent suivre, sont des mesures praticables et d'une exécution moins difficile. Certainement, les essais pour atteindre à des objets aussi importans d'ordre et de bienfaisance, dans le désordre des sociétés actuelles exigent et méritent d'être examinés avec impartialité. Voilà tout ce que je demande à mes lecteurs en leur présentant les vues profondes et bienfaisantes d'un homme qui plus je l'ai connu et plus il m'a paru digne de mon respect et de mon admiration. Lorsque des hommes tels que M. Owen, le juge Hale, M. Colquhoun, et un grand nombre d'autres qui n'existent plus, ont averti le public des dangers et des misères de la masse la plus considérable des dernières classes de la société, c'est assurément le devoir des individus, des corporations collectives, et des gouvernemens de prévenir les conséquences effrayantes qui menacent la paix intérieure et l'ordre social.

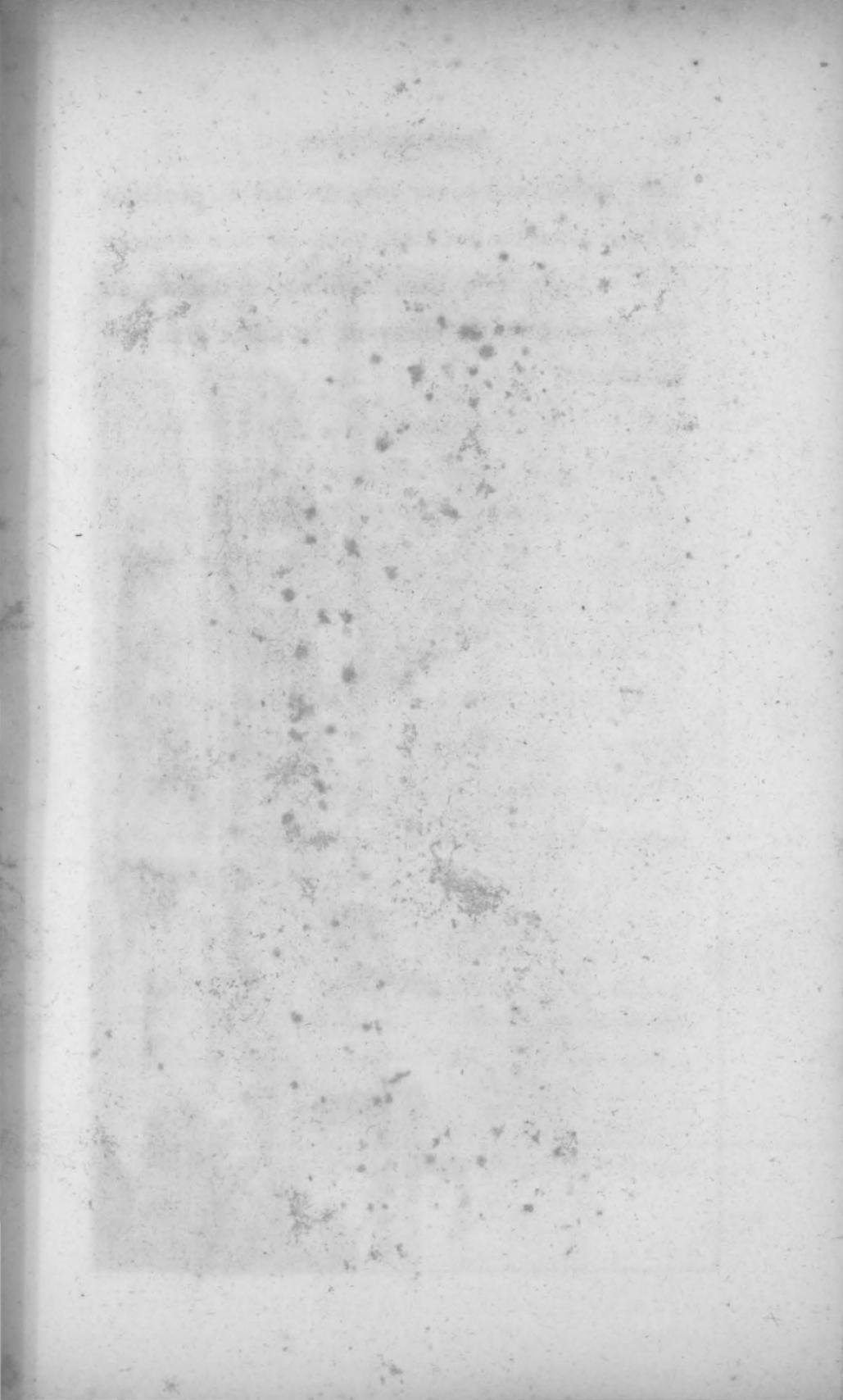
Je concluerai ces remarques introductives par une citation extraite de l'ouvrage d'un économiste

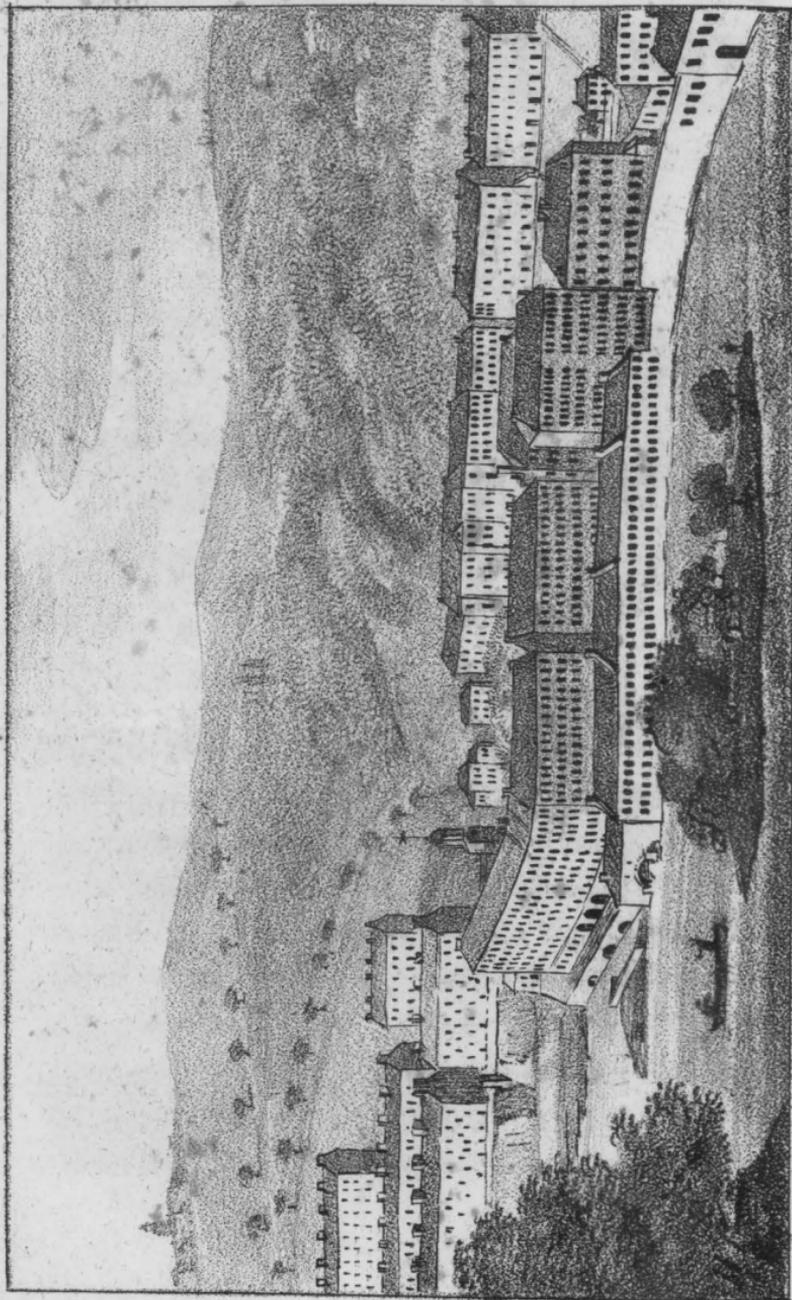
politique , célèbre à juste titre ; à l'intégrité , aux talens et à la bienveillance duquel chaque anglais doit la plus grande reconnaissance.

« Pour opposer un contraste à l'éclat des richesses et à la splendeur de l'opulence nous avons la douleur de voir nos cachots remplis de criminels , nos prisons de débiteurs , nos hospices d'objets déplorables de toutes les descriptions , et nos rues et nos villages ne présenter que des scènes de misère humaine ; les demeures pitoyables de l'indigent découvrent à l'œil attristé des personnes qui ont le courage d'y descendre , un tableau plus affreux encore de détresses et de souffrances. On ne peut en être témoin , sans que tous les sentimens de la pitié ne frémissent à la fois.

» L'existence de pareils maux dont l'évidence est manifeste devraient faire naître l'effroi et le vif désir de constater les causes de tant de désordres et de malheurs. De peur que semblables à l'arbre superbe , qui étend ses branches avec fierté , et qui déploie tout le luxe de son feuil-

lage, tandis qu'un ver rongeur fait de profonds ravages dans ses racines, nous ne nous élevions avec orgueil, que pour tomber et donner au monde le spectacle effrayant de notre grandeur détruite (2). »





Lith. de Langlamé.

Place de Neuve - Jarsais du côté du Sud.

EXAMEN IMPARTIAL

DES

NOUVELLES VUES

DE M. ROBERT OWEN,

ET

DE SES ÉTABLISSEMENS A NEW-LANARK, EN ÉCOSSE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LES grands objets et le but ultérieur de M. Owen, dans ses vues de bienfaisance, sont l'emploi, l'instruction et le bien-être des classes ouvrières et des pauvres ; l'éducation des enfans, et le bonheur général du genre humain. Plusieurs de ces vues se distinguent par des tableaux intéressans, simples et vrais, qui méritent et commandent à la fois notre attention. C'est au fond du tableau, cependant, qu'un manque d'adresse et de jugement se manifeste. C'est là que l'œil du public est sou-

vent ébloui et blessé. Mais, pour quitter le style figuré, les ouvrages de M. Owen, *surtout dans les parties pratiques de son système* restreint dans les bornes d'un cercle convenable, tant sous les rapports des principes que sous ceux de l'utilité, sont, dans mon humble opinion, justes et très-recommandables. Et au contraire, sur tout sujet qui ne tient pas à *un système pratique et utile*, et sur quelques-unes des VÉRITÉS les plus importantes de la philosophie et de la religion, la simplicité ingénue, la modestie et la modération, qui sont les principaux ornemens de ses ouvrages, sont altérées par des expressions capricieuses et anti-sociales, et par des opinions qui sont, en apparence, en contradiction directe avec l'esprit et même avec la lettre des nobles objets auxquels son cœur s'est attaché.

L'unité et la consistance de l'ensemble sont des qualités essentielles dans tout projet ou système ayant pour but l'intérêt de la société et le bien-être du genre humain. Les contradictions apparentes qu'on a généralement trouvées dans les écrits de M. Owen, embrassent des sujets sur lesquels le droit de juger appartient à tous les hommes; elles ont affecté et offensé l'opinion publique, elles ont porté les esprits les mieux disposés à rester plutôt *spectateurs* que promoteurs des parties les plus importantes de ses vues. J'avoue

franchement que j'ai été pendant plusieurs mois sous l'influence de pareils préjugés, qui m'avaient même empêché *d'essayer de donner à ces vues l'attention, et de leur rendre la justice auxquelles je crois qu'elles ont, dans toute la force de l'expression, le droit de prétendre.*

Pénétré du désir de rendre cette justice à la cause si intéressante du philanthrope de New-Lanark, et en même temps de mettre le lecteur, dégagé de préjugés semblables à ceux qui m'ont égaré, en état de décider de la justesse ou de l'erreur de mes opinions, lorsqu'elles coïncident avec LES NOUVELLES VUES, et dans quelques cas lorsqu'elles en diffèrent, il sera probablement utile, dans ce chapitre, d'entrer dans quelques détails.

Une circonstance purement fortuite m'a déterminé à fixer mon attention sur ce sujet d'une manière plus particulière.

L'un de mes amis intimes, le docteur Hamel, de Saint-Petersbourg, ayant remis à M. Owen une lettre d'introduction à mon adresse à Paris, m'a donné l'occasion de mieux apprécier les sentimens et les opinions de notre *estimable et modeste réformateur.*

J'ai été bientôt convaincu, d'après les conversations que j'ai eues avec M. Owen, que j'avais porté un jugement téméraire et injuste sur ses Vues

générales. Ce préjugé avait été occasioné par la circonstance suivante : j'avais, par inadvertance, admis, pour guider mon jugement, des erreurs *apparentes* pour des erreurs *réelles*, comme faisant partie de ce système de réforme.

Cet obstacle une fois écarté, j'éprouvais le plus grand désir d'examiner franchement les différens ouvrages de M. Owen.

On ne peut, je crois, révoquer en doute que ses écrits, en général, ne présentent les considérations les plus justes, les mieux méditées et les plus importantes sur l'économie sociale. En les lisant je me suis instruit ; j'ai applaudi, j'ai souvent même éprouvé les plus douces jouissances. Voir le principe essentiel de l'ordre des sociétés humaines développé avec toute la simplicité et les caractères frappans de la vérité ; — Voir les fruits de cette source, d'où découle tout ce qui est de quelque prix dans nos plaisirs et tout ce qui est pénible dans nos chagrins, orner avec un éclat extraordinaire l'esprit d'un homme occupé de manufacture et de commerce ; — Voir l'intérêt personnel généralement écarté, pour ne penser qu'à l'intérêt public ; — et enfin avoir reconnu comme un fait incontestable, que l'ambition n'entre pour rien dans cette grande entreprise, et au contraire se convaincre, comme je l'ai fait, que le vrai sentiment de la bienveillance est le no-

ble ressort qui a ouvert le champ de ces NOUVELLES VUES ; tout cela présente des circonstances si rares , que je dois déclarer qu'à mes yeux elles donnent à M. Owen *un titre aussi imposant que légitime , non-seulement à l'attention publique , mais plus immédiatement à celle de chaque gouvernement où le principe social forme , ou doit former la grande base du bonheur et de la prospérité des individus et des nations.*

Dans aucun système ou institution humaine , la philanthropie n'a jamais paru sous une forme plus universelle , plus intéressante , plus pleine de charité : païens , gentils , juifs , le monde entier , politique et chrétien , le riche et le pauvre , la jeunesse et la vieillesse , tous sont des degrés du cercle admirable sur lequel s'étend le cœur bien-faisant du propriétaire de New-Lanark.

Habitué , pendant la plus grande partie de sa vie , à la *recherche pratique* des vérités du principe social , on ne doit pas s'étonner de le voir céder à l'impulsion de son génie , et s'exprimer quelquefois , en termes discordans , avec la manière modeste et l'esprit de modération qui forment les traits distinctifs de la plus grande partie de ses écrits. Dans ces momens d'exaltation d'esprit vers d'aussi grands objets , il faudrait qu'il s'élevât au-dessus de l'humanité , pour échapper

à l'empire d'une imagination qu'un jugement froid et réfléchi ne peut plus arrêter. Il serait injuste et peu généreux de condamner des Vues appliquées, avec tant de bienfaisance, pendant près de vingt-six ans, à des objets qui touchent les ressorts les plus délicats du cœur humain, et cela, seulement parce qu'on y rencontre quelquefois des expressions opposées *en apparence*, mais non pas *en réalité*, à la religion et à une des vérités *les plus importantes, les plus évidentes, par elles-mêmes, de la philosophie morale.*

L'examen attentif de ces inadvertances est nécessaire ; car, quoiqu'on ne puisse les regarder comme rigoureusement essentielles, ni directement inhérentes aux plans de M. Owen, cependant, lorsqu'on réfléchit à leur influence sur les opinions reçues et professées presque universellement, et à la manière négligente et rapide avec laquelle il s'est exprimé, on voit que ces ir-réflexions sont au nombre des causes principales qui l'ont privé de l'accueil favorable que ses idées bienfaisantes ont droit d'obtenir. Il est donc important de les connaître, et de déterminer l'influence qu'elles peuvent avoir.

Je ne ferai simplement que les indiquer ici, et seulement pour anticiper et prévenir les objections qui, sans cela, pourraient naturellement s'élever en lisant ses ouvrages. Voici l'explication qu'il m'a

donnée d'une de ses erreurs apparentes, et je me référerai pour l'autre à la déclaration expresse qu'il a faite dans une de ses publications.

Les inadvertances auxquelles je fais plus particulièrement allusion, sont d'abord une déclama-tion extravagante sur *la foi*, et d'avoir placé le bonheur et le perfectionnement de l'espèce humaine *dans la charité* exclusivement; la se-conde consiste dans une attaque brusque, absurde et peu charitable, contre toutes les sectes et contre tous les établissemens religieux, dont l'histoire fait mention.

Dans une lettre que j'ai adressée à M. Owen, sur la première de ces erreurs, j'ai pris la liberté de lui faire remarquer que l'homme, dans les occurrences ordinaires de la vie, deviendrait un *animal passif*, s'il pouvait croire qu'il n'a pas la faculté d'agir dans les circonstances les plus or-dinaires, comme dans les plus importantes, avec toute la liberté d'un être à la fois social et doué de raison; que cette conviction réciproque entre les hommes leur est aussi nécessaire que la foi l'est dans la religion; que les actions reli-gieuses s'opèrent par l'intime conviction du *prin-cipe du devoir*, ainsi que *les actes relatifs à la morale et à l'ordre social*; qu'enfin si les hommes ne croyaient pas que leurs devoirs leur sont imposés par la Providence et par l'ordre so-

cial, nous espérerions en vain de voir' de loyaux citoyens ou de bons chrétiens.

J'ai donc dû supposer que le passage en question n'était relatif qu'à une prétendue foi, purement hypocrite, ou à celle des sectes égarées par le délire de l'imagination, et non pas à cette foi qui agit par amour et qui purifie le cœur.

La réponse que je reçus, fut telle que je l'attendais ; il m'assura que le sens que j'avais attaché au mot *foi*, employé dans le pamphlet en question, était le sens qu'il avait entendu lui donner.

Quant à la déclaration de l'universalité de l'erreur dans toutes les sectes et les établissemens chrétiens, qui existent ou ont existé, il faut avouer qu'elle est très-éloignée de cet esprit de charité et de bienfaisance qui rend les ouvrages de M. Owen si intéressans, et qu'elle est dans ses conséquences opposée au *principe sacré du devoir* imposé à tous les individus, qui a pour objet l'amour de l'humanité : j'entends ici ce devoir de prudence et de soin qui prescrit d'adopter, de pratiquer et d'employer scrupuleusement tous les *moyens justes et honorables de ne pas offenser le genre humain, lorsque son attention est une condition nécessaire pour le succès des plans qui peuvent lui être utiles.*

Dans le fait, rien ne peut être plus absurde,

en présentant un système de bienfaisance fondé sur le principe social de l'homme , comme être pensant, que d'adopter une opinion *anti-sociale*, qui sépare à la fois le réformateur de ceux qui doivent être réformés. Ici le bienfaisant Owen s'est oublié lui-même, et d'un seul coup il a brisé l'anneau de la chaîne d'or , qui le tenait lié à l'ensemble du monde chrétien. C'est ainsi que son système, calculé avec de sages restrictions pour appeler le concours des gens de bien , a perdu leur suffrage ; car c'est un fait constant que plusieurs personnes recommandables par leur fortune et leurs talens, se sont crues autorisées à douter s'il existe même aucun principe religieux dans le cœur de M. Owen, malgré la déclaration expresse qu'il a faite dans une note insérée dans une de ses brochures, en affirmant, « que lorsque les sectes religieuses seront affranchies de leurs erreurs , il reparaitra dans les rangs des chrétiens » (1). Par conséquent, et jusqu'à ce que l'auteur des Nouvelles Vues se soit exprimé , dans des termes non équivoques , contre le christianisme, ce que je ne puis me permettre de croire qu'il ait jamais l'intention de faire, il serait aussi peu généreux de l'accuser de manquer de religion, qu'il serait peu sage de rejeter les moyens qu'il propose , de rendre l'aisance et le bonheur aux classes ouvrières et aux pauvres.

J'avoue que je ne conçois aucune objection raisonnable contre les Nouvelles Vues de M. Owen , dans tout ce qui a rapport à ces classes intéressantes et nombreuses , en prenant pour base principale l'agriculture , et dans tout ce qui est applicable, en général, à l'instruction pratique et à l'éducation des enfans des ouvriers. Je suis , au contraire, convaincu que ce système est à cet égard l'application la plus naturelle et la plus sage du principe social , bien entendu et bien dirigé, que j'aie jamais connue ; car , dans tout ce système , les relations sociales sont maintenues et affermiées avec beaucoup de sagesse et de raison.

L'auteur a souvent déclaré publiquement que ses Nouvelles Vues sont , dans leur application , également dirigées vers le perfectionnement et le bonheur des classes moyennes et des classes élevées ; mais cependant il n'a pas indiqué les moyens ou les méthodes à employer pour y parvenir. Ainsi, sur cette partie de son système, toutes les opinions qu'on hasarderait seraient prématurées. Il est évident que tout système, quelque parfait qu'il soit, qui tend directement à détruire les bases fondamentales sur lesquelles l'ordre actuel de la société est constitué, doit nécessairement produire la discorde, le désordre et les résultats les plus anti-sociaux , et qu'au lieu de favoriser le perfectionnement pro-

gressif de la civilisation , il doit la faire rétrograder vers la barbarie.

Dès les premières périodes de la société , l'histoire abonde en faits confirmés par l'expérience journalière de tout homme éclairé , qui prouvent que tout perfectionnement dans les arts , dans les sciences et même dans la culture des pouvoirs et des facultés de l'homme , est , et doit être progressif par sa nature.

Jugeant par conséquent *d'après ce qui est connu* sur cet important sujet qui embrasse évidemment des questions du caractère le plus grave , le doute devient un devoir sur des idées qui annoncent de si hautes promesses , et qui ne tendraient à rien moins qu'à produire un changement violent et soudain dans toutes les classes et dans tous les rangs de la société. D'après tout ce que je sais sur le compte de M. Owen , et d'après l'examen de plusieurs parties de ses ouvrages , composés dans les momens où son imagination obéissait à son jugement , je me crois autorisé à dire que parmi les hommes que je connais , il est de tous le plus incapable de devenir l'avocat , ou le promoteur du désordre.

L'instruction et le bonheur de la grande masse des hommes qui n'ont pas acquis l'habitude de réfléchir , doivent être particulièrement fondés dans la pratique sur le principe social et sur la religion.

Dans les spéculations politiques, morales et religieuses, les principes anti-sociaux, ou les maximes et les opinions élevées et spéculatives, ont été les grandes causes qui ont empêché le perfectionnement progressif de l'homme, comme être raisonnable et social, et qui ont produit la discorde, la guerre et l'effusion du sang, dont elles ont souillé toutes les nations, quoique dans les livres divins, de la révélation, le principe social soit recommandé de la manière la plus touchante et la plus sublime.

Le Créateur du monde y est proclamé le Père du genre humain. L'espèce humaine y est indiquée comme une grande famille d'êtres raisonnables, créés à l'image de Dieu, ayant des devoirs réciproques, des dépendances mutuelles, des intérêts communs. La charité, fondée sur la connaissance ou l'entendement, y est décrite comme le lien sacré des hommes entre eux, et l'amour et la reconnaissance, placés *sur l'autel du devoir*, sont les lumières célestes qui guident l'homme dans le passage ténébreux de la vie, qui l'unissent aux relations sacrées qui existent entre le Créateur et l'être créé, et qui, seules, nous portent à adorer Dieu en esprit et en vérité. En un mot, si les relations naturelles des choses ne sont pas maintenues, au lieu de l'ordre, le désordre naîtra évidemment partout. Ainsi, dans tous les plans qui

ont pour but le perfectionnement de l'homme , l'unité des principes et la consistance dans les relations des *moyens employés* , et dans leurs objets , sont indispensables.

Le système merveilleux de l'univers n'est *qu'un système de relations naturelles* dépendant de la volonté divine , et il se manifeste dans toute sa beauté par le principe social. L'homme est comme s'il était placé entre le ciel et la terre , sa première relation est avec son Créateur , son conservateur et rédempteur ; la seconde avec ses semblables ; la troisième avec le règne animal , et la dernière avec le monde physique. Son perfectionnement et son bonheur dépendent de la connaissance et de l'observation constante des obligations , des devoirs et des fonctions que sa situation lui impose. Tout système qui tend à priver l'homme des avantages et du sentiment d'un seul de ces rapports , est imparfait. Vouloir instruire les hommes dans la religion , la morale et la politique , ou dans les sciences , si les relations entre le Créateur et la créature , entre l'homme et l'homme , entre l'espèce humaine et les êtres créés dans le règne animal et le règne physique , ne sont pas scrupuleusement observées ; ce serait , au lieu de la marche progressive de l'être social , ou de la civilisation , en suivre une rétrograde.

C'est là , sans doute , une vérité incontestable.

Ainsi donc, croire, sans en avoir une évidence directe, que l'auteur des Nouvelles Vues puisse être assez extravagant pour se flatter de pouvoir rendre toutes les classes de la société heureuses, en brisant *le premier et le principal* anneau de l'immense chaîne qui lie les ouvrages de la création et de la Providence, serait certainement injuste; ce ne serait qu'une *supposition*, dictée par l'ingratitude *envers un homme dont les travaux méritent la reconnaissance publique.*

Si j'étais convaincu qu'il existât aucun motif de croire qu'un homme doué d'une connaissance ordinaire des *relations de la vie*, que l'expérience et l'observation présentent chaque jour à son attention, pût croire que des êtres sociaux et raisonnables, civilisés ou sauvages, jouissant, par les seules impulsions de leur nature constitutive, de l'heureuse espérance et du profond désir d'atteindre l'immortalité, *sont bornés, dans leurs relations dans le voyage de la vie, par un cercle aussi étroit que celui des bêtes des champs; j'avoue que je regarderais un tel homme comme entièrement privé de raison.*

Le profond et modeste Newton lui-même a placé *la base des sciences physiques sur les vérités primitives.* C'est sur ces vérités que ses successeurs ont élevé ces monumens du génie qui honorent la nature humaine. Jusqu'à cette im-

portante réformation, il n'existait que des aperçus faibles et imparfaits sur les bases de toute science véritable. Les grandes relations des êtres dans les ouvrages de la création étaient alors perdues de vue par des hommes élevés dans des principes absurdes, qui avaient détruit à un degré déplorable les impulsions intuitives de leurs esprits vers *Dieu*, centre sacré d'attraction du cœur de l'homme. Dans le dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle, les sciences physiques, ainsi que le deviendront toutes les autres, lorsqu'elles seront bien connues, sont devenues de nouveaux et d'utiles appuis de la religion naturelle et révélée.

Il suit de là, que *la connaissance des relations des choses qui est l'élément universel de toutes les sciences et de la religion*, a été développée et rendue utile à l'espèce humaine, dans les arts les plus nécessaires aux besoins de la vie ; et ce qui est de la plus haute importance, les relations entre le Créateur et les êtres créés ont été démontrées en examinant les connexions et les dépendances, les usages et les fins des œuvres admirables de la création, qui toutes *attestent la sagesse, le pouvoir, la bonté* du divin Architecte de l'Univers. Un des signes les plus visibles de la vérité de ces observations, quoiqu'il ne soit pas le plus important, est la retraite précipitée du champ de la controverse de cette foule de sceptiques, dont l'unique plaisir et l'unique

occupation étaient, semblables à des essaims de frelons, d'irriter *et de blesser les sentimens intérieurs, les plus chers au genre humain.*

L'importante vérité reconnue par les philosophes qui se sont livrés à l'étude de la nature, que, dans tous les résultats de leurs expériences, les causes primitives, dont l'existence est évidemment prouvée, restent toujours inconnues à l'homme, leur a appris à déterminer les limites de l'entendement humain, et leur a démontré l'existence de l'Être suprême, qui dirige et gouverne l'Univers par des lois parfaites et immuables. C'est en suivant les relations des choses, que l'homme acquiert la connaissance de ces lois, connaissance que Lord Bacon a admirablement bien appelée un POUVOIR. C'est seulement en leur obéissant que la nature peut être soumise à nos recherches, mieux connue, et que nous pourrons soulever le voile qui couvre ses merveilles.

Tout projet ayant pour but le perfectionnement et le bonheur du genre humain, tel que le sont particulièrement les *Nouvelles Vues* de M. Owen, doit nécessairement, pour être utile, respecter chaque anneau de la chaîne admirable qui lie le Créateur avec l'homme comme être raisonnable, et avec l'immensité des objets qui ornent si richement les divers règnes de la nature.

L'intégrité et la continuité des relations des

êtres sont inviolables, et l'on doit les étudier et s'y conformer. C'est ainsi que l'unité, l'accord et la perfection déployés dans les ouvrages de la création, se manifestent, et que *la connaissance devient un pouvoir*. C'est ainsi, encore, que les esprits des hommes sont conduits par Dieu lui-même dans le sanctuaire d'une religion pure, que l'orgueil et la corruption n'ont jamais souillé. C'est donc avec plaisir que je cède à l'espoir, si ce n'est même à la persuasion, que l'esprit de l'auteur des Nouvelles Vues, après avoir étudié les lois de la nature dans le règne moral pendant vingt-six années, sur les nombreux habitans de son *heureuse petite colonie*, a dû nécessairement se convaincre, pour me servir d'une expression familière à ses ouvriers, qu'il est aussi impossible, aussi absurde et aussi insensé de tenter d'établir un plan utile au genre humain, d'une nature générale ou universelle, sans avoir toujours en vue les rapports sacrés qui existent entre la créature et le Créateur de l'Univers, qu'il l'est de *tirer parti de la puissance mécanique d'une pompe à feu sans se servir de fourneau, de chaudière et de cylindre*.

Le commencement du dix-neuvième siècle se distingue par un concours d'événemens tel qu'on n'en trouve pas dans les pages de l'histoire d'aucune période antérieure.

Jusqu'à cette époque, dans toutes les institutions humaines, le principe anti-social a dominé sur le principe social. La religion elle-même, dans laquelle les élémens des relations des hommes avec Dieu, avec leurs semblables et avec le règne animal et le règne végétal, qui sont décrits sur les pages des livres sacrés de la manière la plus admirable et la plus sublime, a été souillée par l'abus criminel qu'en ont fait, par de fausses interprétations, des hommes qui ont exercé dans tous ses excès destructeurs la plus cruelle de toutes les tyrannies, celle sur la conscience et sur la pensée.

M. Owen a, au contraire, établi ses Nouvelles Vues en prenant le principe social pour base : il est donc difficile de croire qu'il n'ait pas suivi les relations qui existent entre le Créateur et la créature, ou de la première cause avec les ouvrages de la création ; car en tenant ainsi la chaîne qui les lie ensemble, l'esprit de l'homme « s'élève avec transport vers la Providence et vers la Divinité. »

Ayant avec soin essayé d'écarter les préjugés des hommes éclairés et bienfaisans, qui désirent connaître les Nouvelles Vues de M. Owen, je terminerai ce chapitre par un passage de l'immortel Bacon, qui se rattache à mes observations.

« Je croirais plutôt, dit cet homme extraordinaire, toutes les fables de la Légende, du Talmud et de l'Alcoran, que de croire que cet Univers existe

sans un Esprit suprême. Il est vrai qu'une philosophie bornée dispose l'esprit humain à l'athéisme ; mais la philosophie profondément étudiée ramène les hommes à la religion ; car lorsque l'esprit humain se fixe sur des causes secondes et éparses , il peut quelquefois s'y arrêter , sans pouvoir aller plus loin ; mais , dès qu'il découvre la chaîne qui les lie entre elles , il s'élève à l'instant vers la Providence et vers la Divinité. »

« L'école de l'antiquité, qui a été le plus accusée d'athéisme , démontre la vérité de la religion ; c'est l'école de Leucippe , de Démocrite et d'Epicure : car il est mille fois plus croyable que quatre éléments susceptibles de changer , et une cinquième essence immuable , convenablement et éternellement placés , n'aient pas besoin de Dieu , qu'il n'est possible de croire qu'une immensité de petites portions de matière , ou de semences confondues , puisse produire , sans un moteur qui les dirige , cet ordre et cet ensemble merveilleux que nous offre la nature. »

CHAPITRE II.

Observations additionnelles , relatives aux discussions qui ont eu lieu dans diverses assemblées publiques , tenues à Londres en 1819 , par suite des explications données par M. Owen sur divers points relatifs à ses Nouvelles Vues.

EN lisant rapidement les diverses publications de M. Owen , deux idées s'emparent d'elles-mêmes impérieusement de l'esprit : l'une est la crainte précipitée , que si les *nouvelles vues* sont réalisées , les fortes bases du christianisme ne soient renversées ; l'autre idée , mal fondée , est la crainte que l'abolition des distinctions de rangs dans la société ne soit la conséquence nécessaire de pareils établissemens.

Animé du désir sincère d'examiner avec impartialité le fondement sur lequel portent ces craintes , et désirant scruter avec la dernière sévérité la nature et l'effet d'établissemens semblables à ceux actuellement existans à New-Lanark , j'ai cru nécessaire d'ajouter ce chapitre à tout ce que j'avais écrit avant les dernières assemblées tenues à

Londres, sous la présidence de S. A. R. le duc de Kent.

Pour examiner franchement les motifs de ces craintes, j'entends l'influence des *Nouvelles Vues* sur la religion, il est nécessaire de rappeler au lecteur deux faits constamment mis en avant par M. Owen, et toujours confirmés par le témoignage de toutes les personnes qui ont vu et observé elles-mêmes quelle est la discipline et quelles sont les doctrines établies, scrupuleusement respectées, et mises en pratique à New-Lanark.

Il n'est aucune partie de cette discipline qui soit contraire, directement ou indirectement, aux sentimens ou aux opinions religieuses des adultes, ou des enfans. M. Owen, à mon avis, a sagement évité les dangereux écueils de la discorde en matière de foi, par une loi générale de sa colonie, qui ordonne que chaque individu, *les pères des enfans, les instituteurs ou précepteurs dans ses écoles, ses agens et leurs subordonnés, jouissent de la manière la plus illimitée de la liberté de conscience, et suivent chacun le culte particulier de la religion qu'ils croient la meilleure.* Sans avoir la prétention de juger les sentimens personnels de M. Owen, en matière de religion, je crois qu'il est de mon devoir de tâcher de prouver, qu'en laissant à ses ouvriers la liberté la plus illimitée en fait de culte, il a

agi avec autant de prudence que de respect pour le droit religieux des hommes, afin de les unir par les liens de la charité chrétienne, au lieu de semer les germes de la discorde et de la persécution. Si l'auteur des *Nouvelles Vues* s'était permis d'empiéter directement, ou indirectement, sur les droits qu'ont les parens d'instruire leurs enfans dans leur religion particulière; ou si l'on pouvait prouver qu'il se soit jamais immiscé dans l'exercice des devoirs et des privilèges des pasteurs, ou des ecclésiastiques qu'ils ont choisis; dans ce cas-là seulement, ceux qui adorent Dieu en esprit et en vérité auraient droit de se plaindre et de s'opposer à ce nouveau système; mais tout dépose contre leurs alarmes. La liberté de croire et de penser est approuvée et formellement maintenue par M. Owen; tous les membres de sa petite colonie en jouissent maintenant: je ne puis donc avoir aucun motif raisonnable de craindre qu'un homme bienfaisant, déployant le zèle le plus actif pour inspirer une bonne volonté mutuelle et une fraternelle amitié dans la population qu'il a réunie, et employant tous les moyens en son pouvoir pour instruire les jeunes et les vieux des deux sexes, par l'exemple et la pratique, et non pas par des préceptes, puisse jamais être un instrument de corruption pour les classes ouvrières, ni les priver de ce qu'elles croient, avec raison, devoir leur être le plus

cher et le plus sacré, *le libre exercice de la foi qui produit l'amour, et qui purifie le cœur* (2).

La crainte mal fondée que l'adoption générale d'un plan qui a pour base la nature sociale de l'homme, plan dans lequel la tolérance des opinions est une condition essentielle, puisse tendre à détruire la religion, me paraît naître d'une, ou peut-être des deux erreurs suivantes : la première, des fausses idées sur la nature, l'importance et le pouvoir fécond et irrésistible du principe social en faveur de la vertu et de la religion ; la seconde provient de fausses notions sur les dispensations de la Providence dans le gouvernement de l'espèce humaine. Dans le premier cas, supposer que les relations mutuelles des hommes entre eux, et de nation à nation, combinées avec ce que le genre humain doit au Père de l'Univers, ne soient pas senties d'une manière plus juste, plus vive, plus efficace, lorsque la bonne volonté, l'amour, la charité, l'intérêt mutuel, sont les liens de la société, que dans un état de communauté dans lequel le cœur de chaque individu est devenu insensible, parce que le principe étroit de l'égoïsme le plaçant dans une situation isolée l'a entièrement absorbé, est, je crois, une supposition imaginaire que n'appuie aucun fait, et qui est en contradiction directe avec l'esprit et la lettre des livres divins de la révélation. J'en ap-

pelle à l'expérience et à l'observation. Le principe anti-social et égoïste qui, dans les siècles derniers, a graduellement établi son pouvoir colossal et contre nature sur le cœur des hommes, a malheureusement réduit le monde civilisé à la condition la plus déplorable, relativement à la morale et à la religion. Toutes les nations de l'Europe en éprouvent l'influence cruelle, et le monde civilisé est menacé de calamités et de misères effrayantes.

Pendant ces derniers siècles, l'homme a joué un rôle égoïste et anti-social avec ses semblables. Les nations ont adopté la même conduite destructive de tout repos et de toute prospérité. Le bonheur des individus et des empires a été presque entièrement placé dans l'intérêt personnel, en opposition au principe du bien-être et des avantages de la communauté. La révélation divine qui, presque à chaque page, avertit les fils de l'homme du danger de céder aux passions anti-sociales, et les invite à l'amitié fraternelle, à l'amour, à la charité, est devenue elle-même une source d'abus. On a voulu unir son influence sacrée à l'amour du pouvoir, de la richesse et des jouissances des sens. Les nations les plus civilisées de la terre, au lieu d'avoir encouragé et honoré les devoirs que Dieu lui-même a recommandés aux hommes, et les vertus qui tiennent aux affections

sociales, ont été et sont encore souillées par des passions et des crimes qui, comme les symptômes d'une maladie effrayante, indiquent une corruption radicale dans la constitution civile et morale de chaque état de l'Europe. Les principes anti-sociaux ont placé le monde civilisé sur le bord de l'abîme. L'empire de la Grande-Bretagne même, au moment où j'écris, est menacé de discordes civiles, par suite de ces passions destructives. L'important intérêt, la dignité de la couronne sont, par suite des principes anti-sociaux, très-imprudemment compromis, ou, j'ose l'espérer encore, seulement négligés par ceux même qui devraient les défendre.

Pour maintenir l'équilibre qui est nécessaire à la santé et à la force du corps politique dans son intégrité, il faut que les relations qui doivent exister entre le peuple, le gouvernement et la couronne, soient toujours maintenues. Détruisez un seul de ces anneaux de la chaîne politique, le désordre en sera plus ou moins la conséquence fatale. Pour réformer une nation qu'un pareil désordre agite, il faut avoir recours à des lois qui, au lieu de relâcher les relations du peuple avec son gouvernement, donnent au contraire à ces relations une nouvelle force. Pour y parvenir, les liens de l'amour et de la charité doivent être resserrés, et les moyens et les pratiques contraires au principe social doivent être abandonnés. La

discorde et la guerre, qui en sont les suites naturelles, n'ont eu lieu que trop long-temps parmi les nations distinguées par des institutions civiles et religieuses, par des connaissances intellectuelles et par tous les avantages que la richesse et la science peuvent procurer. Nos prisons ont été comblées d'hommes esclaves de vices de toute espèce, et nos villes et nos champs ont été peuplés de veuves et d'orphelins, par les guerres que l'ambition a allumées.

Les fleuves de presque toutes les nations européennes ont été rougis de sang humain, et le monde civilisé, ennemi de l'ordre social, est sur les bords d'un précipice prêt à l'engloutir. Au commencement du dix-neuvième siècle, les voies du ciel, toujours obscures et voilées à l'œil borné de l'homme, se sont manifestées d'une manière extraordinaire. Les nations ont été appelées au tribunal de la réflexion. L'influence du principe social a été en partie reconnue, et ce qui doit être surtout observé, comme une des circonstances les plus intéressantes dans l'histoire des nations, *cette influence s'est premièrement manifestée dans l'assemblée générale des différens potentats de l'Europe.* Une autre circonstance indiquée par la forte puissance de cette même cause, a été la conviction générale, si ce n'est même universelle, de tous les hommes éclairés et amis du bien dans

toutes les parties de l'Europe, de la nécessité de placer le bonheur du genre humain dans la morale et dans la religion, plutôt que dans l'opulence, les richesses, la force physique, les stratagèmes de la politique et l'intrigue.

Comme la fleur qui s'épanouit sans être vue et qui répand son doux parfum dans le désert, la vertu sociale n'anime pas encore l'esprit public des nations civilisées; mais lorsqu'elle sera mieux connue et appréciée, elle deviendra inévitablement la source féconde, dirigée par le jugement, la raison et la conscience, de toute espèce de perfection et de bonheur. Semblable à la gravitation qui, dans le monde physique, attire les corps vers le centre de la lumière et de la chaleur, elle attirera les cœurs des hommes vers la religion et vers le Dieu de l'Univers. C'est sur ce principe que le plan de M. Owen est fondé. C'est une crainte évidemment née des préjugés, que celle de penser que les hommes élevés dans l'habitude de se faire du bien les uns aux autres, se rendant, avec un ordre admirable et un plaisir mutuel, des services réciproques, et acquérant ainsi chaque jour une connaissance plus grande des relations de l'espèce humaine, puissent jamais oublier leurs rapports avec leur Dieu, et la dépendance où ils sont de son infini pouvoir pour *tout bien et tout don parfait*; qu'enfin, des êtres raison-

nables, ainsi élevés et confiés à la direction de leurs parens et de leurs guides spirituels, puissent être mal disposés à entrer dans le sanctuaire de la religion pour y adorer Dieu *en esprit et en vérité*. C'est un fait attesté par chaque habitant de New-Lanark, que M. Owen, non-seulement, laisse aux parens, dans son heureuse colonie, la liberté d'élever leurs enfans dans la croyance de leurs pères, mais qu'il est même enjoint aux instituteurs de n'employer jamais aucuns moyens directs, ni indirects, qui puissent porter atteinte à ce privilège (3).

Le témoignage de tous les habitans, de différentes sectes, sans exception, doit écarter toute espèce de doute sur l'heureux effet qui résulte de ce concours journalier, dans lequel les bons offices, l'amitié, la charité, sont sans cesse à l'ordre du jour.

Supposer qu'un peuple rendu heureux par la pratique constante des devoirs moraux les plus importans, soit mal disposé à la piété envers Dieu et à la religion, est une opinion aussi déraisonnable qu'absurde, et elle ne pourrait provenir que d'une fausse idée des lois par lesquelles la Providence gouverne le monde moral et religieux.

Il sera utile, ici, de se former des notions claires et précises des devoirs de l'homme dans la société, créé d'après la ressemblance de Dieu et placé sur la terre comme souverain de la créa-

tion. — L'homme, comme je l'ai déjà remarqué, et comme il convient de le répéter, n'est qu'un être de relations réciproques, doué de facultés et de pouvoirs raisonnables et moraux ; sa plus noble relation est celle avec son Dieu et avec ses semblables ; composé de goûts, de désirs et de passions animales, ainsi que d'organes et de membres physiques animés de la vie par le souffle de Dieu ; ses relations secondaires sont celles qui le mettent en rapport avec le règne animal et le règne physique de la nature. En un mot, les magnifiques ouvrages de la création et de la Providence ne sont, à la faible vue de l'entendement humain, qu'un immense et unique système de relations réciproques.

« All are but parts of one stupendous whole ;
» Whose body nature is, and God the soul. »

POPE, *Essai sur l'Homme.*

Connaître ces relations, découvrir les lois par lesquelles la Providence dirige le mécanisme de l'Univers, et en appliquer la connaissance, avec prudence et sagesse, aux grands intérêts de la société, par conséquent au bonheur du genre humain : voilà les élémens de la véritable science ; voilà le code universel des devoirs de l'homme.

Ainsi, découvrir et employer les moyens les plus raisonnables de connaître les relations des œuvres de la création et leur juste application,

constitue les limites de l'entendement humain, et nous donne la base fondamentale, *celle du devoir*, sur laquelle seule on doit établir le perfectionnement et le bonheur de la race humaine.

L'ordre et l'harmonie de la société, et par conséquent sa force et sa prospérité, autant que la Providence a accordé d'action au pouvoir de l'homme, dépendent du soin de se conformer constamment, dans la pratique, à l'ordre admirable de ces relations; ce qui ne peut se faire qu'en obéissant aux lois établies par l'Architecte divin dans le gouvernement des hommes, comme êtres raisonnables, qu'il a créés pour vivre en société. L'objet important des pouvoirs de la raison et des facultés de l'homme, est de découvrir les lois de la nature, et d'appliquer cette précieuse connaissance à la culture ou au perfectionnement et à la direction la plus convenable des parties constituantes de notre être, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un abrégé de l'Univers, et une espèce de république animée.

La première connaissance que l'homme acquiert, et même tous les moyens de se conserver, et d'accroître ses connaissances, dépendent d'abord de l'exercice de l'instinct et du pouvoir intuitif *sur les signes sensibles*, c'est-à-dire, sur les objets réels, soumis à l'action de nos sens. Ces signes doivent consister, ou dans les types originaux de la nature, ou dans des représenta-

tions de ces types, qui aient avec leurs originaux une relation de ressemblance.

Les signes artificiels, s'ils ne conservent pas cette relation importante de ressemblance, portent la pensée hors de la nature; ils compliquent les opérations de l'esprit, ils sont discordans avec cette curiosité qui est une des plus fortes dispositions de l'enfance et de l'homme, dans tous les âges de la vie.

Les langues artificielles consistent en signes qui n'ont aucune relation naturelle avec la chose signifiée; et à moins que l'esprit ne soit déjà cultivé et fortifié par les connaissances acquises au moyen des *signes sensibles*, ses pouvoirs, ses facultés, et particulièrement son jugement, doivent évidemment s'affaiblir, ou s'égarer.

Appliquons ces observations, sans partialité, sans préjugés, au système pratique établi par M. Owen, afin d'examiner ensuite jusqu'à quel point la crainte de l'anéantissement des distinctions de rangs peut être fondée.

Le gouvernement de la colonie de New-Lanark est basé sur les relations sociales de l'homme. Tout esprit d'égoïsme en est exclu. L'autorité, fondée sur l'opinion et l'estime, y est manifestée si éminemment par ses effets chez les jeunes gens et chez les vieillards, qu'il faut nécessairement en voir l'influence sur toute leur conduite, pour croire au

haut degré de perfectionnement que ce système a produit. La grande et importante loi de la nature, qui est que la soumission ou l'obéissance, quand elle est fondée sur *l'opinion et sur l'estime*, est la *vraie liberté*, se vérifie chez les heureux habitans de cette colonie, de manière à exciter le plus vif intérêt. Cette loi sacrée y a établi un ordre et une harmonie qui s'embellissent encore de tous les charmes des plaisirs innocens.

Il est impossible d'être témoin de tant d'union et de tant d'accord, sans admiration ; et j'avoue que si je n'avais pas été moi-même à New-Lanark, j'aurais toujours douté de la possibilité d'un degré d'ordre, d'aisance et de bonheur, pareil à celui dont y jouissent actuellement les diverses classes ouvrières des hommes et de leurs enfans.

Au lieu de renverser la hiérarchie des rangs, le plan de M. Owen présente un système complet d'ordre et d'harmonie. Quant au département relatif aux manufactures, il me semble qu'il est conduit d'après des principes simples, réguliers et supérieurs à tout ce que j'ai encore vu. Les différentes fonctions, les occupations et l'emploi des agens et des ouvriers sont disposés de la manière la plus avantageuse, à la fois, pour les propriétaires de l'établissement et pour les classes ouvrières. L'ordre le plus remarquable règne dans l'école, et il est le

résultat d'une discipline dictée par la douceur et l'affection.

Order is Heav'n's first law; and this confess'd,
Some are, and must be, greater than the rest;
More rich, more wise : but who infers from hence,
That such are happier, shocks all common sense.

POPE.

Pour écarter tout préjugé sur cette partie du système de M. Owen, qui s'est conformé à ces grandes vérités, je suis convaincu qu'en donnant seulement un aperçu des diverses classes des habitans de New-Lanark, toute incertitude cessera.

Les distinctions suivantes de rang existent dans les manufactures de coton établies à New-Lanark.

Messieurs Robert Owen et compagnie. — Un ecclésiastique salarié par la société. — Un médecin, homme de talens qui a fait ses études à Edimbourg. — Six agens principaux. — Douze assistans, ou commis en sous-ordre. — Ouvriers de toutes classes, ayant chacun une branche d'occupation particulière. — Garçons et filles diversement occupés, suivant leur âge et leurs talens. — Jardiniers et cultivateurs. — Charretiers, conducteurs, etc.

Chacune de ces classes a individuellement un intérêt aussi distinct et aussi personnel que chaque classe dans toute autre manufacture de la Grande-Bretagne. Les distinctions de rang existent de la

manière la plus parfaite. Mais si par *communauté des biens* on entend un droit, sans condition et sans limites, à une portion de ces biens, rien ne peut être plus absurde et plus extravagant, que de croire qu'une pareille communauté existe à New-Lanark.

Je conviens que ce peuple heureux a un sentiment très-élevé de son intérêt commun, de ses dépendances mutuelles et des obligations réciproques de chaque individu de la société ; et c'est à cette conviction qu'il faut surtout attribuer une grande partie des progrès de sa civilisation.

Tous les individus de cette colonie ont, il est vrai, un caractère qui peut, à la première vue, paraître singulier à un observateur superficiel, et le porter à croire que tout est en commun parmi eux. L'amour fraternel et la charité dominent. Ils ont la *communauté des moyens* de se rendre mutuellement heureux, mais non pas celle de l'intérêt personnel, leur excellente conduite le prouve. Enfin, ils n'ont d'autre intérêt commun que celui du bien-être social, moral et religieux de leur société entière.

Je ne dois donc pas nier l'existence de cet intérêt commun ou universel à New-Lanark ; il y existe à un degré remarquable, car chaque individu est particulièrement instruit à *concourir au bien des autres*, autant que ses occupations peuvent le permettre ; et c'est ce devoir social,

constamment pratiqué par les individus de toutes les classes, qui est un des traits les plus marquans du caractère des heureux habitans de cette petite colonie.

Je sais que les craintes qui existent à ce sujet ne pourraient pas être dissipées en bornant mes observations à une société composée uniquement d'ouvriers.

On m'a dit que le plan de M. Owen, sur l'union sociale, tendait à avoir une grande influence, qui deviendrait fatale aux classes élevées dans l'état actuel.

Convaincu du peu de fondement des opinions de quelques hommes éclairés, qui m'ont opposé leurs craintes, et pénétré des obstacles qui en résultent, pour obtenir un examen impartial des *Nouvelles Vues*, il me paraît d'une haute importance de présenter ici de justes idées sur cet objet.

Les membres d'une communauté, ou corps politique, peuvent être comparés aux membres qui constituent le corps humain. La Providence a assigné à chacun de ces membres des fonctions et des emplois particuliers qui, dans le corps politique, constituent l'aisance, l'ordre, l'harmonie, et dans le corps humain, la santé et les forces de *l'ensemble*. Le bien général, ou l'intérêt commun, dépend de l'action complète de

chaque fonction, de chaque organe, de chaque partie, d'accord avec la constitution sociale. C'est par ce moyen que les intérêts communs de la société s'étendent et s'affermissent; ce qui, en effet, dépend du maintien des relations, ou ce qui est la même chose, du rang qu'occupe chaque membre du corps politique relativement aux autres. Voilà en quoi consiste l'heureux équilibre de la société; c'est de là que dépendent la santé, la force et le bonheur des particuliers et des communautés; plus ces relations seront respectées, relativement aux emplois divers et aux devoirs de chaque membre, et plus se développeront la santé morale et physique et la force de l'ensemble. La faiblesse ou le défaut d'accord d'un seul ou de plusieurs membres du corps social détruit nécessairement, plus ou moins, le bien-être général, et par conséquent la base fondamentale de l'alliance du principe d'*individualité* avec le *principe social* ou l'*intérêt commun* des individus qui forment, par leur association, un corps politique.

On doit convenir, je crois, que les Nouvelles Vues de M. Owen, bien établies, tendraient à donner plus de force aux relations de la communauté, et autant que son véritable intérêt l'exige; mais que cet important résultat puisse jamais avoir une influence ennemie contre les rangs élevés

de la société, est, à mon sens ; une opinion fondée sur de fausses vues des relations réciproques de l'homme en société.

Rien n'est plus éloigné de mon intention, que de flatter ou d'offenser l'opinion de qui que ce soit, pas même dans ses préjugés ; cependant il faut que je demande la permission d'exprimer ici une opinion directement contraire à celle sur laquelle on conçoit ces craintes.

Quant à l'effet ultérieur des plans de M. Owen, c'est que s'il continue, comme il l'a fait réellement jusqu'à présent dans sa colonie, à encourager l'esprit de tolérance et à ne jamais mêler les spéculations religieuses et philosophiques à son admirable système pratique, je suis convaincu que l'influence qui résultera des habitudes morales et sociales de son peuple, surtout de celles des enfans, des ouvriers, deviendra extrêmement avantageuse, à la fois, aux classes moyennes et aux classes supérieures de la société : car dans ce moment même, si je ne me trompe, on trouvera qu'il existe parmi les habitans de New-Lanark, jeunes et vieux, plus de vertus sociales et moins de ces vices régnans qui déshonorent actuellement à un haut degré, plus ou moins, toutes les classes de la société, qu'on n'en trouverait dans aucune réunion d'égale population, dans telle partie que ce puisse être du monde civilisé.

Cette assertion pourra peut-être paraître outrée et partiiale à ceux dont les préjugés déterminent le jugement, quant à la nature et au but des vues de M. Owen, et *qui n'ont pas vu la nouvelle colonie* ; tandis qu'au contraire tous ceux qui ont eu l'occasion *d'en faire un examen attentif et scrupuleux sur les lieux mêmes*, attesteront le succès du système de M. Owen, pour l'éducation et l'économie domestique. Qu'il me soit permis d'ajouter que, si le philanthrope de New-Lanark avait eu la prévoyance de prévenir l'effet des *préjugés* auxquels, je l'avoue, plusieurs idées spéculatives de ses écrits ont donné naissance, et qu'il eût recueilli les opinions de toutes les personnes éclairées, qui ont vu elles-mêmes, et examiné l'établissement de New-Lanark, la publication de mon ouvrage, ou de tout autre *examen des Nouvelles Vues*, aurait été inutile.

J'avoue franchement l'incapacité où je suis de pouvoir me former une idée *des opérations mécaniques de cet établissement*, comparées à d'autres du même genre. Sur cet objet, il était convenable et utile d'en appeler à des hommes d'un talent supérieur, que leurs occupations et les emplois qu'ils remplissent ont rendus capables de donner une opinion digne de l'attention publique. Le caractère et le profond jugement du chevalier John Smith, membre du parlement, sont trop bien connus, pour avoir

besoin de mes éloges. Je donnerai donc ici la copie d'une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, en réponse aux diverses questions que j'avais pris la liberté de lui adresser pendant son séjour à Paris, en 1818.

Hôtel Grange-Batelière, 9 novembre 1818.

« MON CHER MONSIEUR,

» En réponse à votre première question, je
» puis vous assurer, sans aucun détour, que je
» n'ai rien vu, dans aucune partie des procédés
» à New-Lanark, qui fût, en aucune manière,
» défavorable ou contraire aux sentimens reli-
» gieux; et que quant à votre seconde question,
» je n'ai remarqué aucuns sentimens, etc., qui,
» directement ou indirectement, dans mon opi-
» nion, puissent tendre à affaiblir les liens de
» l'union sociale, sous aucun point de vue
» moral.

» Quant à la troisième question, j'ai eu une
» fois l'occasion de déclarer, dans la Chambre des
» Communes, ce que je vous réitère maintenant;
» c'est qu'ayant eu des occasions, par suite de cir-
» constances locales, de faire la visite et l'examen
» de divers établissemens de fabrication, et de
» diverses manufactures isolées, je ne balance pas

» à déclarer que je n'ai jamais vu aucune popu-
» lation aussi morale, aussi religieuse, ayant une
» aussi bonne conduite, et aussi heureuse que
» celle qui habite la vallée paisible de l'établis-
» sement de M. Owen. Le bonheur des enfans est
» manifestement exprimé par leur contenance et
» leur gaité. Je me suis entretenu avec plusieurs
» ouvriers et avec leurs femmes, et j'ai remarqué
» un sentiment général de reconnaissance envers
» M. Owen, mêlé seulement quelquefois au regret
» qu'il ne soit pas membre de leur église.

» Je suis, Monsieur, etc.

» *Signé* JOHN SMITH. »

Ayant ainsi tâché d'écarter les préjugés des personnes qui ont lu les ouvrages de M. Owen, sans avoir eu occasion de voir sa nouvelle colonie, je terminerai la première partie de cet ouvrage par des citations qui attestent les plus sages idées de prudence et de réserve de sa part, pour éviter toute mesure qui pourrait déranger l'ordre de la société, ou empiéter sur les droits et les privilèges d'aucune corporation.

« Mon intention, dit-il, était de combiner les moyens d'arriver à des résultats que l'état actuel du pays paraît, à mon avis, demander impérieusement, et de prévenir l'effrayant désordre de

la société, qui résulte de la détresse et de la démoralisation extrêmes, qui s'aggravent d'heure en heure, et qui doivent aller toujours en empirant, jusqu'à ce qu'on adopte des mesures efficaces pour les arrêter. Je vois les classes pauvres et ouvrières entourées de circonstances qui, nécessairement, traînent après elles la misère et sur les individus qui les composent et sur leur postérité : état de choses qui, si on le laisse plus long-temps continuer et s'accroître, démoralisera entièrement, et renversera le système social. Afin de prévenir cette catastrophe, il est absolument indispensable de changer leurs habitudes ; mais cela ne peut se faire sans apporter des changemens aux arrangemens actuels, pour ce qui concerne et eux et la génération qui s'élève » (4).

« Pour parvenir toutefois à ce but important, sans faire tort à personne, il est d'une nécessité indispensable de soutenir, pendant quelque temps, les institutions actuelles dans l'état où elles sont, afin qu'elles puissent protéger, diriger et régler avec avantage le grand changement qui s'avance rapidement et pour nous et pour toutes les nations, et auquel il nous sera définitivement impossible d'échapper ; changement, lorsqu'il sera bien entendu, qu'aucun de nous ne désirera d'éviter, mais que nous appellerons, au contraire, comme le précurseur de tout ce qui est bon pour chaque

individu, et avantageux dans nos relations sociales. »

« Mais, mes amis, avant que cette période arrive, et maintenant je m'adresse à vous comme un homme simple, mais depuis long-temps familiarisé avec les affaires humaines, nous avons *beaucoup à oublier et beaucoup à apprendre*. Ce changement dans votre manière d'être ne peut être créé par un pouvoir magique ; il ne pourra s'effectuer que graduellement et peu à peu pour chaque individu, par des principes exacts mis en pratique, par des essais imparfaits d'abord, jusqu'à ce que l'expérience ait indiqué ce qui est le mieux et le plus avantageux » (5).

« Après cet exposé, il est essentiel pour moi d'ajouter que les connaissances que j'ai acquises sur cet objet, l'ont été impérieusement par une expérience longue et étendue, qui, dans des circonstances pareilles à celles où je me suis trouvé placé, auraient été acquises par la généralité des hommes. Aucun, absolument aucun, de ces principes n'a le moindre caractère d'originalité : ils ont été défendus et recommandés par des hommes d'un esprit supérieur, depuis les premières périodes de l'histoire. Je n'ai pas même le mérite d'avoir combiné ces principes en théorie. Ces idées appartiennent, je crois, à M. John Bellers, qui les publia, et qui recommanda leur adoption avec énergie

en 1696. Sans les secours de l'expérience pratique, il démontra très-clairement comment ces principes pouvaient être appliqués au perfectionnement de la société, suivant l'exigence des faits, dont l'existence était alors reconnue; prouvant ainsi la force de son esprit, qui eut le pouvoir de pressentir l'état actuel des choses cent-vingt années plus tôt que ses contemporains. Son ouvrage m'a paru si curieux et d'un si grand prix, qu'en ayant fait la découverte, je l'ai fait réimprimer, pour le joindre à tout ce que j'ai écrit sur le même sujet. Quel que soit le mérite qu'on puisse attribuer à un individu, quel qu'il soit, pour la découverte d'un plan original qui, dans ses conséquences, est combiné pour amener un résultat plus avantageux à l'espèce humaine, que ne le pourrait, peut-être, aucun des projets qui ont jamais été soumis au jugement de l'esprit de l'homme, tout ce mérite appartient ici exclusivement à John Bellers » (6).

Dans un mémoire adressé aux puissances alliées assemblées à Aix-la-Chapelle, M. Owen parle de ses vues désintéressées de la manière suivante : « Il ne demande rien, il n'a besoin de rien, et il ne craint rien individuellement ni des gouvernemens, ni des peuples. Avant de faire un pas dans la carrière qu'il s'est tracée, *il a mis sa vie dans sa main* (c'est son expression), il ne la

calcule plus, il ne la considère plus que comme une plume légère dans la balance, comparée à l'immensité du bien qu'il reconnaît qui peut être fait dans les circonstances actuelles pour ses semblables. Obtenir ce grand bien pour eux, est maintenant l'unique objet qui influe sur sa conduite» (7). Ce qui suit est la déclaration de M. Owen sur la religion, dont j'ai déjà fait mention dans le chapitre précédent. «Aucun esprit éclairé ne pourra supposer un seul instant, d'après ce que j'ai dit, que je sois l'ennemi de toutes les religions : au contraire, mes efforts ont été et seront toujours dirigés vers le but important d'affermir les intérêts de la vraie religion d'une manière permanente sur la terre. Je le sais bien, et je suis maintenant en état de le prouver, que les véritables obstacles à la vraie religion et au bonheur du genre humain, chez tous les peuples, sont ces parties de toutes les religions qui sont en contradiction directe et évidente avec les faits existans, et qui ont été ajoutées à une religion pure et inaltérée, soit par des esprits faibles, soit par erreur, soit par des intérêts coupables. Écartez ces erreurs du vrai système du christianisme, et il deviendra une religion de bienveillance universelle, qui sera faite pour rendre, et qui rendra les hommes plus raisonnables et plus heureux. Qu'on parvienne à effectuer cette réforme, et moi, je deviendrai chrétien de bonne foi » (8).

Je terminerai cette partie de mon ouvrage par l'insertion d'une explication particulière, donnée par M. Owen, dans une réunion publique à Londres, au mois d'août 1819, sur l'état actuel du culte religieux à New-Lanark. M. Owen était au moment de continuer son discours, lorsque quelqu'un lui proposa la question suivante :

« Je désire savoir, Monsieur, de quelle manière la liberté de conscience doit être garantie dans l'établissement proposé. »

La question fut répétée par le président, S. A. R. le duc de Kent et de Strathearn, qui observa que c'était un point sur lequel on devait désirer une explication, et qu'il n'avait aucun doute qu'elle serait immédiatement donnée. M. Owen répliqua : — « Je suis bien aise qu'on ait fait cette question ; et j'ai beaucoup d'obligation à la personne qui l'a proposée. Je puis hardiment affirmer que, pendant l'espace de vingt années que j'ai dirigé l'établissement à New-Lanark, je n'ai pas connu, dans tout le pays, une réunion d'individus vivant avec plus d'ordre, plus industrieux, plus religieux, que ceux qui y sont employés. Plusieurs d'entre eux viennent du nord de l'Écosse, et ne comprennent pas un seul mot d'anglais ; ils ne parlent que le *gaelic* (9), et de concert avec nos associés, je leur ai donné toute l'assistance possible à cet égard, ainsi que pour tout

autre objet. J'ai engagé un ecclésiastique à les instruire dans leur religion et dans leur langue natale. »

« Toutes les fois qu'on s'est adressé à moi sur un point de religion, j'ai toujours tâché de faire de tels arrangemens que chacun eût l'entière liberté d'adorer Dieu à sa manière. Je déclarerai de plus que ma propre maison est une maison de prière journalière. »

« Mais, Messieurs, ne me permettez pas de vous induire en erreur. Je possède une science qui n'est pas entendue, et qui ainsi ne peut être appréciée : cette science m'a induit à adopter des principes particuliers ; mais si quelqu'un peut me convaincre que je suis dans l'erreur, je reconnaitrai cette erreur, et je l'avouerai franchement. »

M. Owen fit ensuite la description de l'état des habitans de New-Lanark, relativement aux sentimens religieux ; il observa que dans cet établissement, composé de deux mille cinq cents personnes au moins, il ne s'est jamais manifesté aucun sentiment d'animosité religieuse. Il y a dans le voisinage une église anglaise et deux chapelles, et rien n'est plus intéressant que de voir les habitans de New-Lanark s'acheminer deux à deux les dimanches vers les lieux consacrés au culte divin. Les uns, en s'arrêtant, disent aux autres :

« *Bonjour, je vais ici.* » Les autres entrent dans le second lieu, qui est consacré à leur culte, et les derniers au troisième, etc. ; à leur retour, ils se réunissent, et l'on dirait qu'ils professent tous la même religion. La majeure partie, cependant, suit la religion établie dans cette partie du royaume, celle de la réformation de Calvin.

DEUXIEME PARTIE.

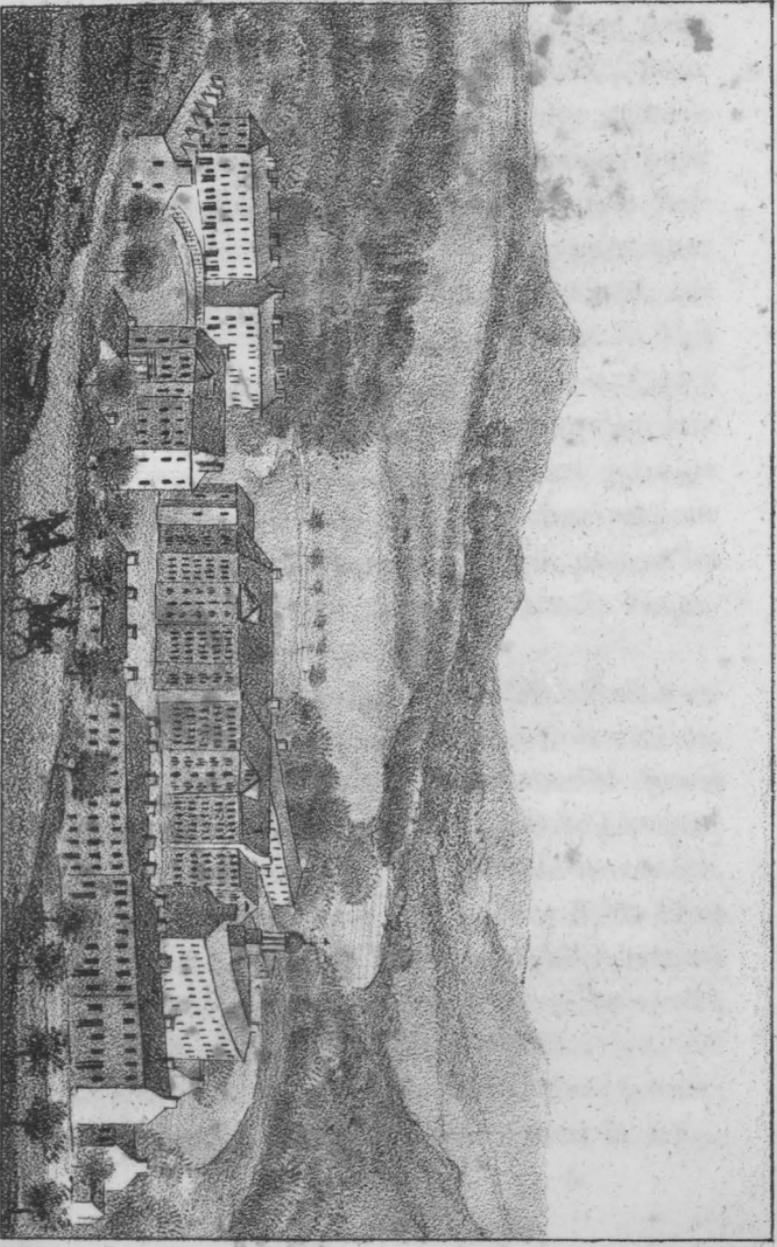
DESCRIPTION DE LA COLONIE DE NEW-LANARK, SA POPULATION, etc., etc.

CHAPITRE PREMIER.

Compte rendu par M. Owen de ce qui le concerne personnellement. — Description de New-Lanark. — Obstacles qu'on a eus à combattre pour former la classe ouvrière aux habitudes de la société, etc., etc.

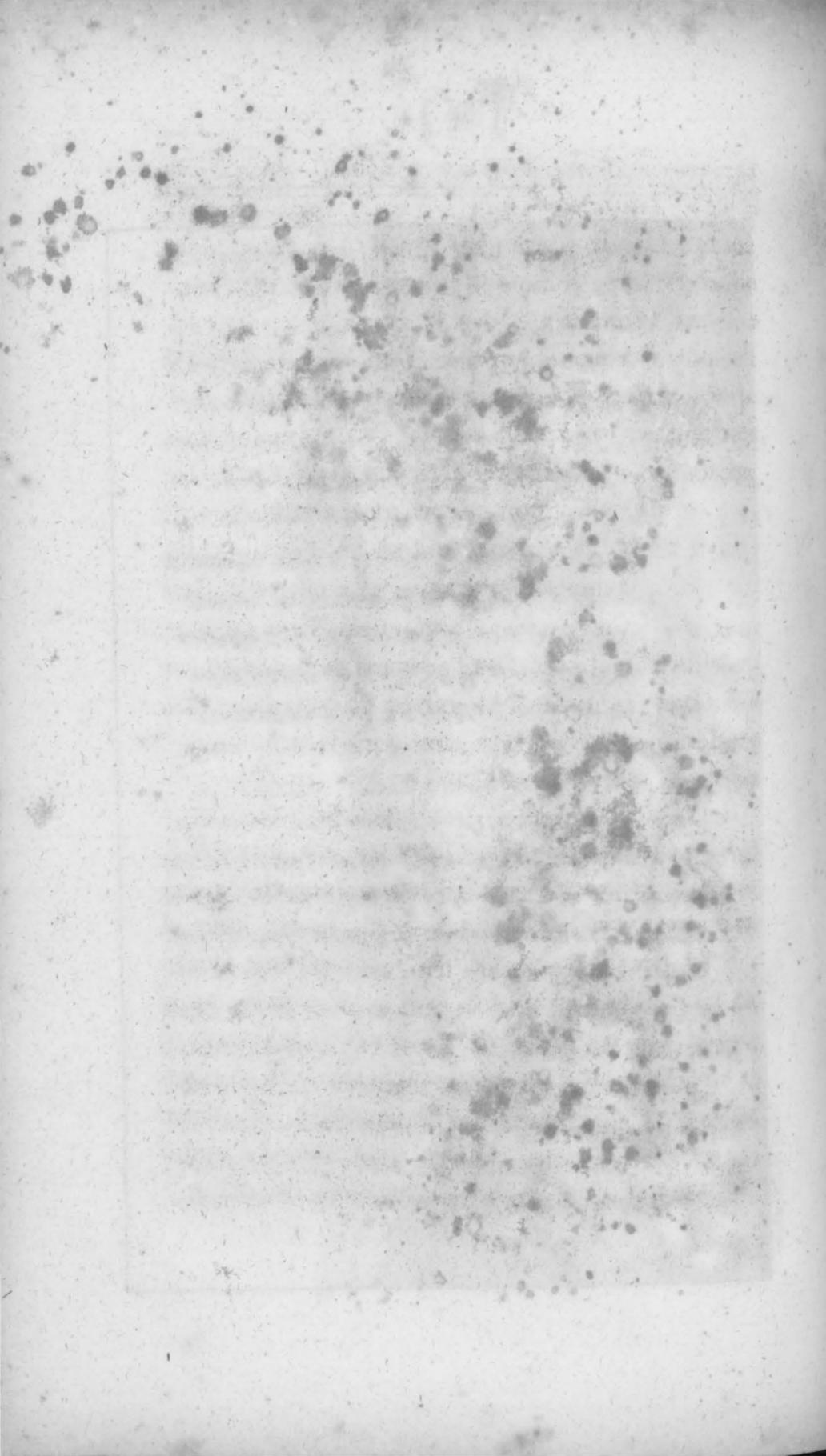
AYANT été informé que plusieurs étrangers éclairés du continent de l'Europe avaient exprimé le plus grand désir d'avoir des renseignemens exacts sur l'auteur des Nouvelles Vues, et sur la possibilité de mettre ses vues en exécution; je donnerai d'abord la description de l'établissement de New-Lanark, d'après le compte qu'en a rendu M. Owen, dans une réunion publique tenue à Londres.

« On est convenu, dit M. Owen, qu'une as-



Plan de New-Sarant du côté de l'Ouest.

Plan de Longfane



semblée publique sera tenue à la Taverne de la cité de Londres, jeudi 14 août, pour prendre en considération un plan qui sera proposé pour soulager le pays dans sa détresse actuelle, pour rétablir la moralité des pauvres, pour réduire l'impôt accroissant qu'exige leur entretien, pour abolir la pauvreté et toutes ses conséquences malheureuses; j'invite à cette assemblée les personnes présentes, et toutes celles qu'elles pourront adjoindre à leur opinion, de se présenter, et de faire connaître publiquement tout ce qu'elles auront à dire contre moi. Je veux remplir jusqu'au dernier de leurs désirs; et comme il est possible qu'elles n'aient pas tous les moyens nécessaires pour cet objet, je leur donnerai le fil qui pourra les guider, pour suivre et découvrir toutes les erreurs de ma vie passée. »

« Je suis né à Newtown, dans Montgomeryshire; je l'ai quitté, et suis allé à Londres vers ma dixième année. Bientôt après je fus chez M. James M'Guffog de Stamford, dans le comté de Lincoln; là, je demurai plus de trois ans. Je revins ici, où je fus pendant peu de temps chez MM. Flint et Palmer, au pont de Londres; j'allai ensuite à Manchester, où je ne restai que très-peu de temps chez M. John Sattersfield, que j'ai quitté n'étant encore qu'un très-jeune homme; et je commençai alors les affaires dans la fabri-

cation des mécaniques et dans la filature de coton, partie en société avec M. Jones, et partie pour mon propre compte. »

« Ensuite je me chargeai de la direction des diverses filatures de M. Drinkwater de Manchester, dans cette ville même et à Northwich, dans le comté de Chester ; je fus ainsi occupé pendant trois ou quatre années. Après cette période, je contractai une société avec MM. Moulson et Scarth de Manchester ; je fis construire les moulins de Chorlton, et je contractai une nouvelle association sous la signature de Chorlton Twist et compagnie, de concert avec MM. Borradaile et Atkinson de Londres, et MM. H. et J. Barton et compagnie, de Manchester. Quelque temps après, nous fîmes l'acquisition des moulins et des établissemens de New-Lanark ; et c'est là où j'ai été en évidence depuis dix-huit années consécutives ; j'ai maintenant quarante six ans : voilà la chaîne de ma vie entière soumise à tous ceux qui voudront l'examiner ; non que la conduite d'un individu, qu'elle ait été bonne ou mauvaise, puisse altérer en un seul point la vérité ou la fausseté des principes et des pratiques que je défends, qui reposent sur leur propre base, et qui résisteront au choc des siècles ; non par la raison qu'un individu tel que moi ait mieux agi, ou avec plus de raison que la masse des hom-

mes de son âge, dans une position semblable, si, comme moi, il n'a jamais, dans aucune occasion, donné aucune valeur à lui-même ou à ses actions; mais uniquement parce que je désire que tout ce qui peut être dit contre moi comme individu, puisse être dit par ceux qui croiront devoir le dire, afin d'en finir avec ces personnalités insignifiantes, et afin que je puisse procéder, à l'avenir, à l'accomplissement de mes vues, pour tout ce qui, dans la pratique, est d'une utilité réelle. Que ceux qui veulent m'attaquer, viennent donc dans des assemblées comme celle-ci; qu'ils y exposent tout ce qui, dans mes actions ou dans mes discours, leur a déplu. Je demande seulement que l'attaque soit franche, ouverte, directe; alors je la combattrai, et elle sera confondue. Je ne demande en même temps aucune faveur. Que mon adversaire se prépare avec tout l'art possible pour assurer le succès du but qu'il se propose: je ne demanderai ni n'accepterai point de quartier dans un pareil combat. Mon but est depuis long-temps fixé, et je ne donnerai à mon tour aucun quartier aux erreurs et aux maux que causent les systèmes actuels, civils, politiques et religieux, jusqu'à ce qu'ils deviennent si manifestes, que tous les partis, même ceux qui aujourd'hui ont à la fois le plus grand intérêt et la volonté la plus décidée de les défendre, désirent eux-mêmes de les

voir détruire. Le Rubicon est passé, et le public en éprouvera bientôt les conséquences bienfaisantes » (10).

« Signé ROBERT OWEN. »

Pour présenter au lecteur la description de New-Lanark, les difficultés qu'on a éprouvées, et les moyens employés pour la réformation des mœurs de ses premiers habitans, j'insérerai ici l'extrait suivant, tiré de l'Encyclopédie publiée par Brewster d'Edimbourg, et un exposé exact des moyens pratiques adoptés à cet égard par M. Owen. Cet exposé a été publié dans la gazette le *British Statesman*, du 9 août 1819. Désirant de rendre justice aux Nouvelles Vues, et m'étant assuré que cet exposé fidèle n'a éprouvé de contradiction sur aucune de ses parties, j'ai préféré de le donner, au lieu de faire moi-même un exposé semblable. J'ai pensé que ce qui a été déjà publié aurait plus de poids auprès de mes lecteurs, qui verront qu'après avoir vérifié et examiné, sur les lieux, tous les points essentiels de cet exposé, j'y donne mon entière et franche adhésion, et que j'affirme sa vérité et toute son exactitude.

« New-Lanark est un village très-peuplé et bien bâti dans le comté de Lanark, à un mille de Lanark. Il est situé dans une position pitto-

resque et romantique, sur les bords de la Clyde, qui s'élèvent tout autour à une hauteur considérable, en amphithéâtre, agréablement varié par des bois et des rochers; la rivière passe au milieu de la vallée et forme une petite île, immédiatement opposée au village.» (*On joint ici deux Vues de New-Lanark.*)

« New-Lanark doit sa création à un vaste établissement destiné à une manufacture de coton, qui fut commencé par M. David Dale, écuyer, en 1784. Avant cette époque, le sol actuel du village n'était qu'un marais, remarquable seulement par une source minérale imprégnée de fer, nommée vulgairement *les Puits de Spa*; les hauteurs du côté opposé sont couvertes de genêts, de bouleaux et de fougères. A cette époque, les inventions ingénieuses de Sir William Arkwright excitaient l'attention particulière des personnes intéressées dans les fabriques du pays; et comme la disposition d'un courant d'eau leur paraissait absolument nécessaire pour mettre ces manufactures en mouvement, M. Dale ne fut pas plus tôt informé des avantages de cette situation, qu'il s'y fixa comme dans le lieu le plus propre à l'exécution de ses projets. En conséquence, il prit à ferme la propriété du feu Robert M^rQueen de Braxfield; il obtint quelques terres contiguës; il commença ses opérations en fondant son premier moulin au

mois d'avril 1785 , et en faisant percer un aqueduc dans un banc de rochers d'une très-grande longueur , afin de se procurer une chute d'eau de la rivière. »

« En 1788, on construisit un second moulin ; mais il fut détruit par le feu avant d'être achevé. On le reconstruisit , et il fut fini en 1789. Peu de temps après , deux autres furent bâtis ; ils sont tous à portée les uns des autres , ayant de 150 à 160 pieds de long , sur 30 à 40 de large , et sept étages d'élévation. »

« La ville de Lanark et le pays d'alentour ne pouvant fournir le nombre d'ouvriers nécessaires à l'activité de ces fabriques , on invita des familles éloignées à s'y établir , et l'on fit venir un nombre considérable d'enfans , tirés des différentes fondations charitables d'Edimbourg , pour le même objet. »

« En mars 1786 , les filatures commencèrent , et la fabrique s'est toujours progressivement accrue , surtout depuis le moment où elle est devenue la propriété de MM. Owen et comp. ; étant d'ailleurs au rang des premières établies en Écosse , elle est remarquable comme étant la plus vaste de toute l'île , relativement au nombre d'individus qu'elle emploie et dont elle assure l'existence. »

« Derrière les moulins , qui sont sur la rive droite de la rivière , se trouve une rangée de bâ-

timens , pour l'emmagasinage et la préparation du coton ; et non loin des moulins , un grand établissement pour la construction des mécaniques , avec une fonderie de fer et de cuivre. L'ensemble du mécanisme immense placé dans ces constructions est mis en mouvement par les eaux de la Clyde. Le nombre de broches actuellement en activité pour la manufacture de ce qui est appelé *Filature à l'eau* , est d'environ 28,000 , indépendamment des *Mull-Jennys* qui sont employées pour une grande partie du filage. »

« Les maisons du village sont bâties sur un plan régulier , et d'une construction agréable ; elles sont sur le penchant du coteau qui domine les établissements ; elles sont séparées par des rues bien alignées et pavées , contenant une population de 2400 personnes , toutes entretenues par la manufacture , à l'exception de celles qui sont trop jeunes pour travailler , les enfans n'étant point admis aux travaux avant l'âge de dix ans , et à l'exception aussi des personnes occupées dans les affaires domestiques , les vieillards et les infirmes ; seize ou dix-sept cents individus sont actuellement employés. Le temps moyen du travail est de dix heures et demie par jour. »

« Le propriétaire principal , et unique directeur de cet établissement , M. Owen , ayant essayé depuis nombre d'années d'améliorer la condition des

classes ouvrières , on doit croire qu'un court exposé des dispositions excellentes , tant morales qu'économiques , qui y sont en vigueur , ou dont on fait l'essai , ne sera pas ici sans intérêt.

L'institution pour l'éducation doit d'abord être décrite. Le bâtiment qui lui est destiné est au centre du village ; il en est un des ornemens ; il a 145 pieds de long sur 45 de large , trois étages de haut , et un enclos considérable de terrain sur le devant , qui sert de lieu de récréation. »

« Le rez-de-chaussée , qui n'est pas destiné à l'éducation , a son entrée au-dehors ; le premier étage est divisé en trois appartemens , et l'autre en deux ; le plus grand est disposé pour servir également de grande salle de lecture , ou de chapelle , et il a une galerie qui peut réunir de 1000 à 1200 personnes. L'école est composée journallement d'enfans de l'âge de deux à dix ans , au nombre de 360 environ , qui sont répartis dans cinq classes différentes , correspondantes au nombre des appartemens de l'institution : celle des plus jeunes , ou la classe de l'enfance au-dessous de cinq ans , ne s'occupe que des amusemens qui conviennent à cet âge ; ces enfans jouent dans l'enclos qui est devant l'école , lorsque le temps le permet , sous la garde d'un surveillant , homme ou femme , dont l'emploi principal est d'encourager chez ces enfans des habitudes et des sentimens de bienveillance

et de bonne volonté des uns envers les autres. »

« On enseigne aux quatre autres classes, en outre des branches ordinaires des élémens de l'instruction, la musique vocale et instrumentale, la danse et l'exercice militaire. On enseigne à coudre et à tricoter aux filles; et lorsqu'on aura fait d'autres arrangemens, les garçons seront instruits dans la culture des jardins et l'agriculture; les filles iront à tour de rôle à la cuisine publique, afin de s'instruire dans la connaissance de l'économie domestique. Il est particulièrement recommandé aux maîtres d'user d'une indulgence bien dirigée, au lieu de force et de sévérité, pour obtenir des écoliers l'obéissance due aux réglemens de l'école; et l'expérience a prouvé que pour cela, un système qui réunit l'amusement à l'instruction, et qui est conduit par cette sage et douce influence, affranchit le maître de toutes les difficultés attachées ordinairement à ses fonctions. »

« Dans la soirée, l'école est ouverte aux jeunes gens employés dans les manufactures pendant le jour; là, pendant deux heures, on les occupe, au nombre de trois ou quatre cents, à se perfectionner dans diverses branches de connaissances, dont la danse et la musique sont les principales parties. On y donne un concert par semaine, à l'aide de la troupe de musique instrumentale du village; dans ces occasions, la salle est ouverte

aux habitans plus âgés et à toutes les personnes respectables du voisinage. »

« La cuisine publique est ce qui attira ensuite notre attention : ses dimensions sont considérables ; elle a environ 150 pieds de long sur 45 de large , et trois étages de haut. Le rez-de-chaussée contient deux grandes cuisines, la boulangerie, des magasins, et l'appartement de l'inspecteur. Les étages supérieurs sont divisés chacun en deux appartemens égaux ; au premier, ils servent de réfectoires, et dans les deux étages au-dessus , pour la lecture et l'étude ; ces salons sont ouverts aux anciens du village. L'objet direct d'un pareil établissement, indépendamment de plusieurs autres avantages , est de diminuer la dépense en ajoutant aux agrémens et aux commodités de la vie pour tous les habitans, par une moindre consommation de combustibles et de temps, et par la préparation d'alimens meilleurs et plus économiques. »

« On a accordé , depuis long-temps , une portion de jardin à cultiver à chaque principal locataire de maison à New-Lanark ; et maintenant , afin de recueillir un surcroît de nourriture végétale, la société vient d'ajouter un nouveau jardin public, qui a de sept à huit acres d'étendue. Il est entouré d'une haie vive, et on y a ménagé une vaste promenade , pour la récréation des ouvriers. Cette promenade, et d'autres destinées au même objet,

dans toutes les directions du terrain , s'étendent sur une espace de plus de deux milles, de sorte que, vu les sages limites et l'exacte distribution des heures de travail dans la fabrique, ils ont la faculté de participer aux exercices en plein air , que la nature de leurs occupations leur rend indispensablement nécessaires pour l'entretien de leur santé et de leur bonheur. »

« Indépendamment de tous ces objets d'utilité et d'agrément, les habitans sont pourvus de provisions, d'habillemens et de tout ce qui leur est nécessaire, de bonne qualité et à un prix raisonnable, au dépôt de la société. Ce dépôt est dirigé par des réglemens qui assurent, autant qu'il se peut, le sage emploi du salaire des ouvriers. Les cabarets et les désordres qu'ils entraînent, ont été depuis long-temps supprimés. Une contribution d'un *soixantième* de leurs gages constitue un fonds pour le maintien des vieillards et des pauvres. Un chirurgien, payé par la société, réside dans le village. Il existe bien d'autres réglemens et d'autres dispositions dans cet établissement, que l'espace ne nous permet pas de détailler : qu'il suffise de dire qu'ils ont produit, jusqu'à présent, suivant ce qui est venu à la connaissance de l'auteur de cet article, tout ce que les propriétaires pouvaient désirer, ou même espérer sous les rapports des intérêts de leur manufacture et de leur commerce,

et pour la condition morale des habitans, quoique ceux-ci jouissent d'une grande portion des agrémens et des commodités de la vie. Mais lorsqu'on compare leur situation à celle de plusieurs autres, dans les diverses parties du royaume, l'opinion bien décidée de M. Owen, le principal propriétaire, est cependant que les manufactures, lorsqu'elles constituent l'emploi exclusif de la population, ne peuvent, par aucun arrangement possible, s'accorder avec la possession de ce haut degré de santé et de bonheur dont l'espèce humaine peut jouir, et qu'on ne peut y atteindre que par le système manufacturier combiné avec des travaux de culture, base essentielle de tous les travaux de l'homme. »

Les détails qui suivent, tirés du *British Statesman*, et écrits par M. Owen lui-même, nous indiquent d'une manière claire et précise la supériorité et l'efficacité de la discipline qu'il a établie. Ils détruisent en même temps plusieurs idées injustes, répandues particulièrement en Écosse, sur le manque de reconnaissance et d'égards de la part de M. Owen envers M. Dale, homme d'un très-rare mérite, mais qui manquait d'expérience pour discipliner des hommes dont plusieurs professaient de hauts sentimens de Religion en paroles, tandis qu'ils étaient brutalement adonnés au vice, au vol, à l'ivrognerie et au désordre. M. Owen, dans une de ses

dernières brochures, a rendu, d'une manière digne de lui, toute la justice possible à la mémoire de M. Dale. La délicatesse et la prudence, comme gendre du premier et digne fondateur de New-Lanark, ont imposé silence à M. Owen sur plusieurs objets intéressans qui compromettaient essentiellement le succès ultérieur de son admirable système pratique.

« C'est la puissance mécanique qu'on pouvait tirer des chutes d'eau, qui décida M. Dale à construire ses moulins dans cette situation; car sous d'autres rapports elle n'était pas bien choisie : le pays qui l'environne n'était point cultivé, la population était pauvre et peu nombreuse, et les chemins qui aboutissent à New-Lanark étaient tellement mauvais, que les chutes d'eau, aujourd'hui si célèbres, étaient encore inconnues aux étrangers. »

« Dans cet état de choses, il était indispensable de réunir une nouvelle population pour former des ouvriers à cet établissement naissant. Ce ne fut pas une tâche légère, car toutes les classes bien élevées des paysans écossais repoussaient avec dédain l'idée de travailler matin et soir, chaque jour, dans des moulins de filature de coton. Il ne restait donc que deux moyens pour se procurer des ouvriers : le premier, de tirer un nombre d'enfans des hospices publics du pays; et le second, d'encourager des familles entières à venir se fixer auprès des

fabriques. Pour placer les enfans, on construisit d'abord une vaste maison, où on en admet successivement cinq cents, qui furent particulièrement fournis par les maisons de travail et de charité d'Edimbourg. Il fallait nourrir, vêtir et instruire ces enfans, et M. Dale s'acquitta de ces devoirs avec cette bienveillance infatigable dont on sait qu'il fut toujours animé. »

« Pour parvenir à réunir des familles, on construisit un village, et les maisons furent louées à bas prix à celles de ces familles qui se présentaient, et qui consentaient à être employées dans les établissemens; mais tel fut d'abord le dégoût général pour ce genre de travail, qu'à quelques exceptions près, ce furent seulement des personnes privées d'amis, de talens et d'emploi, qu'on trouva disposées à essayer de s'y livrer; et il ne fut pas possible d'en obtenir un nombre suffisant pour les travaux croissans de l'établissement. On regarda même comme une faveur de la part de ces individus, de résider dans le village; et lorsqu'ils furent instruits, ils devinrent si utiles, qu'il fut impossible de les gouverner d'une manière opposée à leurs inclinations. »

« Les occupations principales de M. Dale étaient à une si grande distance des travaux, qu'il pouvait à peine les visiter une fois, pendant quelques heures, tous les trois ou quatre mois : il fut donc dans la nécessité de confier la direction de l'éta-

blissement à divers subordonnés, investis de plus ou moins de pouvoir. »

« Les personnes qui connaissent les hommes par expérience, n'auront pas de peine à prévoir le genre de caractère qu'une population réunie et constituée de la sorte doit nécessairement contracter; il est donc à peine nécessaire de dire que la communauté, graduellement formée sous de telles circonstances, devint une société très-misérable; chacun faisait ce qui lui semblait bon; le vice et l'immoralité, par conséquent, firent des progrès effrayans. La population vécut dans la paresse et la pauvreté, elle s'adonna à presque tous les genres de crimes, elle fut endettée, malportante et misérable; et pour rendre cette situation plus déplorable encore, quoique cette cause parût procéder du meilleur motif possible, c'est-à-dire d'un principe qu'on croyait dicté par la conscience, toute cette population était sous l'influence impérieuse d'une secte qui donnait une préférence décidée et exclusive à quelques opinions religieuses sur toutes les autres, et les professeurs de ces opinions favorisées devinrent des hommes privilégiés. »

« La maison d'éducation où se trouvaient les enfans, présentait une scène très-différente. Le propriétaire bienfaisant n'épargna aucune dépense pour tout ce qui pouvait rendre heureux le sort de ces pauvres enfans. Leurs chambres étaient

spacieuses, toujours tenues avec une grande propreté et bien aérées ; leur nourriture était abondante et de la meilleure qualité ; leurs vêtemens étaient propres et commodes ; un chirurgien était toujours appointé pour prévenir ou guérir leurs maladies, et les meilleurs instituteurs du pays furent choisis pour les instruire dans les diverses branches d'éducation jugées les plus utiles à des enfans dans leur situation. Des personnes d'un caractère doux et bienfaisant étaient placées auprès d'eux, pour surveiller toutes leurs actions. Rien enfin, au premier coup d'œil, ne paraissait manquer pour rendre cette partie de l'établissement une maison de charité des mieux ordonnées. »

« Mais pour couvrir la dépense de ces arrangements si bien combinés, et soutenir en général l'établissement, il était indispensablement nécessaire d'employer ces enfans dans l'intérieur des moulins à coton, depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, l'été comme l'hiver ; et ce n'était qu'après cette heure que leur éducation commençait. Les directeurs des charités publiques, par un motif d'économie mal entendue, ne voulurent pas envoyer les enfans confiés à leurs soins, à moins que les propriétaires de l'établissement ne s'en chargeassent dès l'âge de six, sept ou huit ans. M. Dale fut donc forcé, ou de les recevoir à cet âge, ou de fermer la fabrique qu'il avait commencée. »

« On ne peut supposer que des enfans aussi jeunes puissent rester, sauf le temps nécessaire aux repas, depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, constamment sur pied, dans l'intérieur des moulins à coton, et tirer ensuite grand parti de leur éducation. Cela fut bientôt prouvé, car plusieurs d'entre eux devinrent aussi faibles de corps que d'esprit, quelques-uns même contrefaits. Leurs occupations pendant le jour, et leur éducation le soir, leur furent tellement insupportables, qu'ils désertaient continuellement en grand nombre, et presque tous attendaient avec anxiété la fin de leur apprentissage, dont la durée était de sept, huit ou neuf années, qui généralement se terminaient à l'âge de treize à quinze ans. A cette période de leur vie, sans savoir comment fournir à leurs besoins, et sans connaissance du monde, ils se rendaient soit à Edimbourg, soit à Glasgow, où ces jeunes garçons et ces filles étaient aussitôt entraînés par les tentations sans nombre qu'offrent les grandes villes, et plusieurs d'entre eux devinrent bientôt victimes de leurs désordres. Ainsi, les arrangemens de M. Dale et sa tendre sollicitude pour le bien-être de ces enfans, furent en dernier résultat presque entièrement inutiles et sans succès. Il avait pris ces enfans à son service, et sans leur travail il ne pouvait pas les nourrir; cependant, et aussi long-temps qu'ils restèrent sous sa direction, il fit tout ce

qu'un simple particulier, en pareille circonstance, pouvait faire pour ses semblables. »

« Le mal provenait de ce que les enfans envoyés des hospices, beaucoup trop jeunes pour le travail, auraient dû être gardés quatre ans de plus, et recevoir une première éducation ; c'est ainsi qu'on aurait prévenu les maux qui furent les suites de cette fatale erreur. »

« Si tel est le tableau fidèle et non exagéré de la situation et de l'emploi de nos apprentis sortans des hospices, dans notre système actuel de manufactures, même sous les réglemens les meilleurs et les plus humains, quelle ne doit pas être la situation déplorable de ces enfans sous un mauvais régime? »

« M. Dale avançait en âge, il n'avait point de fils pour lui succéder; et trouvant que les maux que je viens de décrire étaient le résultat de ses généreux efforts pour le perfectionnement et le bonheur de ses semblables, il n'est pas étonnant qu'il fût disposé à cesser de donner ses soins à l'administration de l'établissement. Il se décida à le vendre à quelques négocians et manufacturiers anglais. Un d'entre eux prit l'administration dans l'état de choses que j'ai tracé, et il fixa sa résidence au centre de la population de New-Lanark. »

« Il avait déjà été employé dans la direction de grands établissemens, près de Manchester,

et par la ferme application de certains principes généraux, il avait réussi à réformer les habitudes des personnes confiées à ses soins, qui bientôt, parmi leurs compagnons dans de pareils travaux, se distinguèrent par leur bonne conduite. C'est d'après le succès qu'il avait eu dans la réforme du caractère des ouvriers anglais, quoique ignorant entièrement les idées locales, les mœurs et les coutumes des individus maintenant sous sa direction, que cet étranger commença sa tâche. »

« A cette époque, les basses classes en Écosse, comme celles des autres contrées, avaient de violens préjugés contre les étrangers ayant de l'autorité sur elles, et particulièrement contre les Anglais, dont un petit nombre s'était fixé en Écosse, mais aucun dans le voisinage de l'établissement que je décris. On sait aussi que les paysans écossais et les classes ouvrières ont l'habitude d'observer et de raisonner avec beaucoup de sagacité, et dans cette circonstance, ceux qui étaient alors employés crurent que les nouveaux acquéreurs se proposaient de retirer le plus grand profit de l'établissement, par les abus même dont plusieurs d'entre eux tiraient des avantages particuliers. Les personnes employées aux travaux conçurent donc les plus fortes préventions contre ce nouveau directeur, parce qu'il était étranger, parce qu'il était anglais, et parce qu'il succédait à

M. Dale, sous la propriété duquel ils s'étaient conduits, à peu près, comme bon leur semblait; parce que, d'ailleurs, la croyance religieuse de ce nouveau directeur n'était pas la leur; et enfin, parce qu'ils se persuadaient que les travaux seraient dirigés par des lois et des réglemens, calculés pour *pressurer* leur travail, suivant leur expression, et en retirer le plus grand profit. »

« Dès le premier jour de son arrivée, on employa tous les moyens imaginables pour contrecarrer le plan qu'il essayait d'introduire, et pendant l'espace de deux années ce fut une attaque continuelle de résistance, de préjugés et de mauvaises pratiques de cette population contre l'administrateur, sans qu'il pût faire aucun progrès sensible, ni convaincre ses ouvriers de la pureté de ses intentions pour leur bien-être. Il ne perdit cependant ni patience, ni fermeté, ni confiance dans l'espoir du succès des principes sur lesquels il avait fondé sa conduite. »

« Ces principes triomphèrent enfin; la population se lassa de résister à l'énergie et à la bienveillance sagement déployées dans l'administration d'une exacte justice pour tous. C'est ainsi que peu à peu on lui accorda enfin quelque confiance, et à mesure qu'elle augmenta, il lui devint plus facile de développer ses plans de réforme. On peut affirmer avec vérité, qu'à cette époque ces

ouvriers avaient presque tous les vices et très-peu des vertus d'une communauté sociale. Le vol et le recèlement des effets volés étaient leurs métiers; la paresse et l'ivrognerie, leurs habitudes; la fausseté et la tromperie, leurs coutumes; des dissensions civiles et religieuses se renouvelaient chaque jour, et ils ne s'unissaient que dans leur conduite systématique contre ceux qui les employaient. »

« C'était donc là un champ bien choisi pour essayer l'efficacité, dans la pratique, des principes jugés les plus capables de réformer les caractères. L'administrateur dirigea ses plans en conséquence; il employa quelque temps pour bien connaître l'étendue du mal qu'il avait à combattre, et à bien déterminer les causes qui avaient produit ces désordres et qui les prolongaient encore. Il trouva partout méfiance, désordre et désunion, où il désirait d'établir la confiance, l'ordre et l'harmonie. Il commença donc par mettre en exécution les diverses mesures qu'il avait conçues afin d'écarter les circonstances défavorables dont cette population avait été jusqu'alors entourée, et de les remplacer par un autre ordre de choses, calculé pour produire de plus heureux résultats. Il ne tarda pas à découvrir que le vol s'étendait sur presque toutes les ramifications de la communauté, et le recèlement des objets volés sur toute la contrée environnante.

Pour remédier à ces maux , aucune punition légale ne fut infligée ; pas un individu ne fut emprisonné , même pendant une heure seulement ; mais on introduisit des moyens de surveillance et des réglemens pour prévenir les délits. Un exposé court , mais évident et simple , de l'avantage immédiat que cette population retirerait d'une conduite différente , leur fut insinué par quelques individus qu'on instruisit , et dont les raisonnemens pouvaient avoir le plus d'empire sur eux. On leur enseigna en même temps comment ils devaient diriger leur industrie dans les occupations utiles qu'ils avaient à remplir , par lesquelles ils pouvaient , sans danger et sans inconvénient , obtenir bien plus d'utilité et de profits qu'ils n'en avaient obtenu jusqu'alors par des pratiques vicieuses et déshonnêtes. Ainsi la difficulté de commettre des crimes devint plus grande , leur découverte devint plus manifeste et plus facile , l'habitude d'une honnête industrie prévalut ; et les habitans de New-Lanark éprouvèrent enfin le plaisir si pur d'une bonne conduite. »

« L'ivrognerie fut combattue de la même manière ; les inspecteurs de toutes les classes s'y opposèrent sans cesse ; ses effets funestes et pernicieux furent représentés par les plus prudens de ces ouvriers , au moment même où l'individu , revenu à lui-même , souffrait encore des effets de ses

excès ; les cabarets et les maisons publiques furent graduellement éloignés ; la santé et le bien-être furent le fruit de cette tempérance ; peu à peu l'ivrognerie disparut , et plusieurs d'entre ceux qui étaient des buveurs d'habitude , se distinguèrent par une sobriété inébranlable. »

« La fausseté et la fraude eurent le même sort ; frappées de mépris, leurs effets funestes furent facilement découverts, et en même temps la vérité et la franchise prirent tout leur empire. Le plaisir et les avantages réels qu'on en retirait, l'emportèrent bientôt sur l'insubordination, sur l'erreur, et par conséquent sur les misères qu'elles causent toujours. »

« Les dissensions et les disputes furent combattues et écartées par les mêmes moyens. Lorsqu'on ne put pas parvenir à concilier facilement les parties entre elles, on en référa à l'administrateur ; et comme, dans de pareils cas, ceux qui disputaient étaient plus ou moins dans leur tort, on le leur démontra en peu de mots, de la manière la plus claire ; le pardon, l'oubli et l'amitié leur étaient vivement recommandés, et en leur inculquant ce précepte simple, évident, dont le souvenir ne pouvait s'effacer, comme la meilleure règle de toute leur conduite et dont ils éprouveraient les avantages pendant toute la durée de leur vie ; qu'ils devaient, à l'avenir, faire

les mêmes efforts pour se rendre heureux les uns les autres, qu'ils en avaient fait jusqu'alors pour se rendre réciproquement misérables, et qu'en conservant ce précepte dans leur esprit, en l'appliquant dans toutes les occasions, ils rendraient bientôt leur séjour actuel un paradis sur la terre; tandis que par l'oubli des vrais principes des actions humaines, ils en avaient fait le séjour du malheur et de la misère. Cette belle expérience eut lieu; c'est ainsi que tous ces habitans jouissent des avantages de ce nouveau mode de conduite. Leurs animosités ont cessé rapidement, et aujourd'hui à peine s'élève-t-il entre eux la moindre discussion sérieuse. »

« Une des sectes religieuses professées à New-Lanark ayant une préférence décidée sur les autres, il en résultait aussi des sentimens de jalousie très-fâcheux. On y remédia en faisant cesser cette préférence, et en donnant des encouragemens uniformes à tous les individus qui se conduisaient bien, quelles que fussent les professions de foi de leur secte, par le motif seul que chacun devait croire la doctrine particulière qui lui avait été enseignée; que, par conséquent, tous devaient être à cet égard regardés sur le même pied, et qu'il n'était pas possible encore de dire qui avait raison, ni qui avait tort. On leur inculqua aussi que c'était à l'essence de la religion qu'ils devaient

s'attacher, et qu'ils ne devaient pas consacrer leurs talens, leur temps et leur argent à ce qui n'en est qu'une ombre trompeuse, et à l'*esprit de secte*, ou, en d'autres termes, à ces idées absurdes et contraires à l'ordre social, que chaque enthousiaste a ajoutées à la *vraie religion*, qui seule sans cela formerait bientôt ces caractères que tous les hommes de bien voudraient voir se développer autour d'eux. »

« Ces mesures et cette conduite firent cesser l'animosité des sectes et l'ignorance intolérante : chacun jouit de l'entière liberté de conscience, et par conséquent chacun partagea l'amitié sincère de plusieurs sectes, au lieu de l'estime d'une seule. Ils travaillent cordialement et de concert dans le même département, et dans les mêmes branches de travail ; ils se réunissent comme s'il n'y avait aucune distinction religieuse entre eux ; et il n'en résulte aucun trouble, aucun désordre. »

« On a suivi les mêmes principes pour prévenir les liaisons irrégulières des deux sexes. On les a couvertes de blâme ; des amendes ont été imposées sur les individus coupables, et ces amendes ont été ajoutées aux fonds de la communauté ; mais si, par quelques égaremens, ils ont malheureusement offensé les lois et l'ordre établis, ils ne sont jamais forcés de rester vicieux, abandonnés et misérables. La porte reste toujours ou-

verte à leur retour auprès de leurs vrais amis et de leurs connaissances respectables ; et c'est ainsi que le désordre a été réprimé avec un succès qui a surpassé toutes les espérances. »

« Le système de recevoir des apprentis tirés des maisons de charité publiques, fut aboli. On encouragea les ouvriers qui vinrent se fixer avec de grandes familles dans ces établissemens, et on construisit des maisons commodes pour leur usage. »

« On renonça à l'habitude d'employer des enfans de six à huit ans dans les fabriques, et on conseilla à leurs parens de leur donner le temps nécessaire pour acquérir de la santé et une première éducation jusqu'à leur dixième année. »

« On enseigna aux enfans la lecture, l'écriture et le calcul pendant cinq années ; c'est-à-dire, de l'âge de cinq à dix ans dans l'école du village, sans aucune dépense pour leurs parens. Toutes les méthodes perfectionnées d'éducation ont été adoptées, ou sont sur le point de l'être. Ils peuvent ainsi être bien enseignés et bien instruits avant d'être occupés à aucun emploi régulier. Une autre considération importante, est que toute leur instruction leur a été rendue agréable et attrayante ; c'est ainsi qu'ils font de rapides progrès, et on peut hardiment assurer que s'ils ne sont pas tous élevés de manière à leur donner le caractère le plus désirable, la faute ne vient pas des en-

fans, mais du défaut de connaissance du caractère humain de la part de leurs instituteurs ou de leurs parens. »

« Pendant que ces changemens s'avançaient, on porta l'attention sur les arrangemens domestiques de la communauté. Les maisons furent rendues plus commodes; les rues furent mieux entretenues. On acheta les meilleures provisions; on les vendit à un prix modéré, et suffisant seulement pour couvrir le prix d'achat. C'est par ces réglemens que les propriétaires sont parvenus à balancer leur dépense avec leur revenu. Le combustible et les vêtemens furent fournis aux habitans de la même manière, et jamais on n'essaya de retirer quelque avantage de la fourniture des objets qui leur sont utiles, et on n'employa aucun moyen de les tromper. »

« C'est ainsi que leur animosité et leur opposition contre *l'étranger* cessèrent; on obtint l'entière confiance des habitans, et ils furent satisfaits de voir qu'on ne leur voulait aucun mal. Ils furent convaincus au contraire qu'on avait un désir réel d'assurer leur bonheur, uniquement sur les bases qui pouvaient l'accroître d'une manière permanente. Toutes les difficultés qui s'étaient opposées à leur perfectionnement disparurent. On leur apprit à penser raisonnablement; et ils agirent avec raison. C'est ainsi que les pro-

priétaires et les hommes employés retirèrent à la fois d'incalculables avantages. Les ouvriers devinrent industriels, tempérans, bien portans, fidèles envers ceux qui les employaient, bons et serviables les uns envers les autres; tandis que les propriétaires obtinrent des services de l'attachement et du zèle de leurs ouvriers, presque sans inspection, bien plus importans que ceux qu'on avait pu obtenir d'eux par d'autres moyens que ceux d'une confiance et d'une bienveillance mutuelles.»

« Tel fut l'effet de ces principes sur les adultes, sur des hommes dont les habitudes avaient été primitivement aussi mal formées qu'il était possible. Il est donc bien certain que l'application des nouveaux principes à la pratique a été faite sous les circonstances les plus défavorables. »

« J'ai ainsi donné un compte détaillé de cette expérience, quoiqu'elle soit d'une importance bien moins grande qu'un exposé clair et exact des principes eux-mêmes, tels qu'ils puissent être si bien entendus, qu'il soit toujours facile de les mettre en pratique dans chaque communauté sociale et dans toutes les circonstances. Sans cela, des faits isolés peuvent bien amuser ou étonner; mais jamais ils n'auront la valeur réelle inhérente aux principes. Cependant, si cette relation peut concourir à ce grand objet, l'expérience ne pourra pas manquer de prouver quels sont les moyens particu-

liers de renouveler la morale et les principes religieux des peuples, en découvrant la source d'où découlent les diverses opinions, les mœurs, les vertus et les vices des hommes, et comment ce qu'il y a de meilleur ou ce qu'il y a de pire peut, avec une précision mathématique, être inculqué à la génération naissante. »

« Qu'on ne prétende plus qu'il est impossible de prévenir le mal ou les actions qui portent atteinte à l'ordre social, et que les habitudes les plus raisonnables ne puissent pas être généralement données à la génération qui va nous remplacer. Dans ces caractères, qui maintenant annoncent le crime, la faute n'est pas évidemment dans l'individu; mais le mal vient du système dans lequel cet individu a été élevé. Faites disparaître les circonstances qui tendent à créer le crime, et le crime n'aura pas d'existence : remplacez ces circonstances par celles qui sont combinées pour former les habitudes d'ordre, de régularité, de tempérance et d'industrie, et ces qualités se développeront. Adoptez des mesures d'une équité et d'une justice invariables, et vous obtiendrez sans peine la confiance pleine et entière des classes inférieures : procédez systématiquement sur des principes d'une bienveillance fixe et persévérante, en maintenant cependant et en faisant usage, s'il le faut, avec le moins de sévérité

possible , des moyens nécessaires pour empêcher le crime d'attenter à l'ordre social , et peu à peu les crimes même dont les adultes se rendent aujourd'hui coupables , disparaîtront graduellement ; car la disposition déjà formée , la plus vicieuse , à moins de folie incurable , ne pourra résister longtemps à une volonté ferme bien dirigée , et à une bienveillance persévérante. Un tel procédé , partout où on le pratiquera , sera le moyen le plus puissant , le plus effectif pour prévenir le crime et corriger toutes les habitudes vicieuses ou inconvenantes. »

« L'expérience dont nous avons rendu compte prouve qu'il n'est pas question ici d'hypothèse ni de théorie. On peut hardiment affirmer que les principes rappelés sont universels et applicables à tous les temps , à toutes les personnes , à toutes les circonstances , et que l'application la meilleure qu'on en puisse faire , est d'adopter des moyens raisonnables pour écarter toute tentation de commettre le crime , tandis qu'en même temps on donnera une direction convenable aux pouvoirs actifs de chaque individu , en lui ménageant une jouissance suffisante de récréations et d'amusemens innocens. Il faut avoir soin aussi d'éloigner toute cause de jalousie , de dissension ou d'irritation , pour faire naître des sentimens d'union et de confiance entre tous les membres de la com-

munauté, et l'ensemble doit être dirigé avec une bonté persévérante, assez évidente pour convaincre qu'il existe un désir sincère d'accroître et non de diminuer le bonheur de chaque individu. »

« Ces principes, appliqués à la communauté de New-Lanark, d'abord dans beaucoup de circonstances très-décourageantes, mais avec une constance persévérante pendant seize années, ont produit un changement total dans le caractère général du village, contenant plus de deux mille habitans, dont le nombre s'accroît continuellement par de nouveaux arrivans; cependant comme notre temps ne produit pas de nouveaux miracles, on ne prétend pas que, dans cet état de choses, chaque individu et tous les habitans soient devenus et plus sages et meilleurs, ni qu'ils soient tous affranchis d'erreur; mais on peut affirmer avec vérité qu'ils constituent maintenant une société très-sensiblement améliorée; que leurs plus mauvaises habitudes sont détruites, et que leurs moindres défauts ne tarderont pas à disparaître, par l'application continuée de ces mêmes principes; que pendant tout ce temps, à peine a-t-on infligé une peine légale ni demandé le secours des fonds de la paroisse pour aucun de ces individus. On n'y voit plus d'ivrognes, et les enfans sont instruits et élevés dans l'institution de manière à former leur caractère sans aucune punition. La communauté entière présente une

apparence générale d'industrie, de tempérance, d'aisance, de santé et de bonheur. Ce sont là, et ce seront toujours là les effets constans des principes qui ont été exposés ; ces principes, mis en pratique d'une manière judicieuse, réformeront effectivement la société la plus vicieuse qui puisse exister, ils formeront sa jeunesse au caractère qu'on voudra lui donner, et avec plus de facilité sur une échelle étendue que sur une plus limitée. Pour appliquer ces principes à la pratique avec quelque succès, il faut à la fois voir l'ensemble et les détails de l'état actuel de la société sur laquelle on veut opérer. Les causes des maux et des erreurs qui dominant doivent être exactement tracées, et les moyens qui paraissent les plus faciles et les plus simples pour les écarter, doivent être immédiatement appliqués. »

« Ensuite, le moindre changement qui peut produire un bon effet, doit être aussitôt adopté ; mais il doit être si graduel, qu'il soit presque imperceptible, quoique produisant toujours un progrès permanent vers le perfectionnement qu'on désire. Par ce procédé, on obtiendra les succès les plus rapides, parce que l'inclination à la résistance sera écartée, et qu'on donnera ainsi à la raison le temps d'affaiblir la force des préjugés contraires que le temps lui-même avait affermis. La correction d'un premier désordre préparera la voie la plus sûre

pour en détruire un second ; et cette facilité accroîtra , non pas dans une progression arithmétique , mais en progression géométrique , jusqu'à ce que les directeurs du système soient eux-mêmes satisfaits , au-delà de toute expression , des succès avantageux de leur administration et de leurs efforts. »

« Tant qu'on agira d'après ces principes , il n'y aura aucun pas rétrograde dans cette œuvre de bienfaisance , car la permanence de l'amélioration sera égale à son étendue. »

« Qu'est-ce donc qui empêche encore qu'un pareil système soit immédiatement adopté par la Nation ? Rien assurément , si ce n'est une distribution plus générale des connaissances pratiques ; car avec des moyens certains de prévenir les crimes , peut-on supposer que des législateurs anglais , aussitôt que ces moyens seront rendus évidens , puissent vouloir en écarter l'action salutaire sur leurs co-sujets ? Non certainement , et je suis persuadé que ni prince , ni ministre , ni parlement , ni aucun parti dans l'église , n'avoueront l'intention d'agir d'après des principes d'une aussi manifeste injustice. N'ont-ils pas , dans plus d'une occasion , exprimé le désir sincère et ardent d'améliorer la condition des sujets de l'Empire , lorsqu'on leur présenterait des moyens praticables d'amélioration qui pussent être adoptés sans danger pour la sûreté de l'Etat ? »

« On a, il est vrai, refusé une mesure nommée *réforme*, et rien n'est plus sensé que la persévérance dans ce refus ; mais les promoteurs de cette mesure, quelque bien intentionnés et dévoués à la patrie que plusieurs d'entre eux le soient en effet, ne peuvent indiquer aucun bon résultat pratique qu'on puisse attendre de leurs systèmes dans l'état actuel d'ignorance où la masse de la population britannique a été élevée jusqu'à présent. Au contraire, il n'y a pas d'être raisonnable qui ait observé attentivement les scènes qui se renouvellent à toutes les élections générales du parlement, qui puisse désirer qu'elles s'étendent : ce ne serait, en effet, vouloir autre chose que la réforme des mœurs, des habitudes et des principes de nos concitoyens abusés et égarés. Il n'est pas facile de dire qui mérite le plus notre pitié, ou de ceux qui, ayant quelques prétentions à des connaissances, se servent des moyens les plus vils pour tromper, pour propager les habitudes les plus pernicieuses, et même pour inspirer le crime, et qui ensuite appellent contre les criminels la loi pour les punir, ou dont le bonheur et les vrais intérêts sont sacrifiés à de pareils procédés. »

« Laissons donc là les abus de mots ; il n'y aura pas de réforme tant que les circonstances actuelles dureront ; il ne pourra pas y en avoir, et si on osait la tenter, elle ferait tomber l'État dans l'anarchie et la confusion. »

« Pendant quelque temps encore, il ne peut y avoir qu'une réforme praticable, et par conséquent une réforme raisonnable, qui, sans danger, puisse être essayée dans ces royaumes; réforme à laquelle les hommes de tous les partis peuvent concourir: c'est une réforme dans l'éducation et l'administration des pauvres, des ignorans, des hommes sans instruction et sans éducation, ou mal instruits et mal élevés, dans toute la masse de la population britannique. Un plan clair, simple, praticable, qui ne présente nul danger pour aucun individu, pour aucune branche de la société, peut être tracé pour atteindre ce but important » (11).

Je terminerai ce chapitre par un rapport détaillé, fait sur les lieux par un des députés envoyés exprès, par la corporation de Leeds, pour prendre connaissance de l'établissement de M. Owen, et des principes sur lesquels son plan pour améliorer la condition des pauvres est fondé. Les faits que ce rapport expose, et toutes les observations qui y sont jointes, sont parfaitement exacts, et j'aime mieux donner ce rapport que le mien.

« Toute la route, depuis York à Edimbourg, présente l'aspect riant de moissons abondantes en parfaite maturité; aussi peut-on dire: Les champs sont prêts à être moissonnés, mais où sont les laboureurs? Après avoir quitté Edimbourg, le pays, sur l'espace de six milles environ, ressemble à

Wharfedale; il commence alors à s'étendre, mais toujours riche et beau. Nous traversâmes ensuite une étendue de douze milles de vastes plaines, toutes aussi riches que les terres les plus vantées des bords du Wharf; et cependant il n'y avait pas d'habitans, quoique ces terres s'étendent à perte de vue de tous côtés. Au milieu de cette abondance des dons les plus précieux de la nature et sur un riche sol, les paysans sont pauvres et misérables, et ils émigrent par milliers pour aller dans des pays étrangers moins fertiles. Nous sommes entrés dans une ou deux chaumières à Carnwarth; elles étaient petites et misérables : leur loyer est de trente schellings, *trente-six francs*, y compris un très-petit jardin. La journée d'un homme, à raison de dix schellings, *douze francs* par semaine. »

« Étant arrivée à Lanark, la députation s'est rendue chez M. Owen; sa maison est dans une position champêtre délicieuse. M. Owen était dans son parterre avec madame Owen, quelques-uns de ses enfans, et le chevalier W. C. de Crépigny, membre du parlement. »

« En descendant de l'ancienne ville, nous rencontrâmes une personne qui avait été employée sous M. Owen depuis vingt ans. Ses réponses à nos questions nous confirmèrent l'exactitude du tableau que M. Owen nous avait fait, des avantages

supérieurs du lieu qu'il occupe. Il envoya un domestique pour nous conduire à notre auberge. Chemin faisant, nous fîmes plusieurs questions à cet homme. Il nous apprit qu'il avait été aussi au service de M. Owen depuis une vingtaine d'années ; qu'en entrant, il n'avait que dix schellings et demi, *douze livres douze sous*, par semaine ; qu'il avait maintenant une femme et onze enfans, dont cinq sont occupés dans la fabrique ; les deux plus âgés, à raison de trente-deux schellings, *trente-huit liv. huit sous* par mois ; les deux autres, à raison de vingt-quatre schellings, *trente francs* ; et le plus jeune, à huit schellings, *neuf livres douze sous*. Ses six autres enfans sont au-dessous de dix ans. Avec cette charge, il est parfaitement à l'aise, et il ne s'inquiète guère des conséquences d'un plus grand accroissement de sa famille : ses enfans sont instruits avec soin dans les connaissances utiles, les devoirs de la religion et les bonnes manières. Sa maison, qu'il nous invita de visiter, est bien meublée et commode. Pendant une maladie de quatre mois qu'éprouva un de ses enfans, on lui donna gratuitement tous les secours de l'art. Les frais d'instruction, pour chacun de ses enfans, ne lui reviennent qu'à trois pences, *six sous* par mois, y compris les livres, ardoises, crayons, etc. »

« Pendant que j'écrivais ces détails, M.*** ayant le plus extrême désir d'examiner à fond tout ce

qui avait rapport à notre mission , avait été se promener dans les rues , afin de recueillir des renseignemens désintéressés de la population de Vieux-Lanark , et le résultat de ses recherches lui prouva qu'on regarde dans tout le pays M. Owen comme un parfait modèle de bonté et de bienfaisance. Une vieille femme , épouse d'un forgeron , lui affirma que son prédécesseur , M. Dale , avait été un homme de bien par excellence , et que M. Owen l'était aussi. M.*** entra dans l'église d'un méthodiste , où deux hommes de New-Lanark s'occupaient à diriger les devoirs religieux. Après notre déjeuner , nous descendîmes dans ce monde nouveau , qui nous présenta des scènes charmantes. L'école pour les enfans de deux à quatre ans attira d'abord notre attention , et pour le philanthrope il n'y a pas de spectacle plus intéressant , depuis la maison de Johnny Groat's jusqu'à Land'sEnd. L'état brillant de santé , les plaisirs innocens , la libre franchise de l'enfance , se manifestaient sur tous leurs traits. Ce ravissant spectacle de l'innocence et du bonheur me causait un plaisir qui me dédommagea bien des fatigues du voyage. Cette école , pour la propreté , l'utilité et l'élégance , n'est surpassée , je crois , par aucune autre dans tout le royaume. On venait de commencer par entonner un psaume ; le maître fit la prière , et ensuite la lecture d'un chapitre. Les garçons et

Les filles , placés sur les côtés opposés de la salle , firent alors la lecture dans le Nouveau Testament. Un garçon lut d'abord trois versets ; puis , une fille trois autres ; ensuite un autre garçon trois ; une fille de même , ainsi alternativement. Dans une autre partie de la salle , une personne faisait répéter aux garçons et aux filles le catéchisme *Assembly's Catechism*. Les mœurs des habitans de Vieux-Lanark s'améliorent depuis que la proximité de l'établissement de M. Owen leur permet d'y envoyer leurs enfans profiter de l'instruction gratuite. Après avoir inspecté les écoles , le chevalier de Crépigny , qui se trouve ici pour le même objet que nous , une demoiselle très-spirituelle , mademoiselle Ross d'Edimbourg , M. Owen , une partie de sa famille , et quelques - uns de nous , nous rendîmes à l'office , dans une des chapelles. La congrégation était pénétrée de dévotion , et l'office se fit avec toute la décence et la gravité possibles. Après l'office , nous revînmes à la maison de Braxfield ; nous y fîmes un second déjeuner , après quoi nous eûmes une discussion animée sur les effets probables qui résulteraient pour la société de l'adoption générale du système de M. Owen. Cette discussion nous occupa jusqu'à trois heures , lorsque tout notre monde eut fini ; et il faut maintenant regarder M. de Crépigny comme étant de la partie : nous reprîmes notre

tournée à travers les plantations, vers un point élevé, d'où nous découvrîmes l'aspect de tous les détours du chemin qui conduit de l'ancienne à la nouvelle ville. Nous prîmes notre station dans un endroit qui nous donna une ample matière d'observations ; c'est de là que la plus intéressante scène qui puisse s'offrir à l'œil d'un chrétien, se présenta devant nous. Dans la vieille ville, il y a quatre églises consacrées à la religion, dans des cultes différens, savoir : l'église d'Ecosse ou l'église établie, l'église de Secours, les *Burghers* et les Méthodistes (12). C'est l'usage établi de la majeure partie des habitans adultes de la nouvelle ville, d'aller le dimanche matin à l'office dans ces différentes églises ; ils y assistent deux fois, et ensuite s'en retournent chez eux. C'est leur retour qui nous présenta la scène la plus animée et la plus faite pour nous intéresser. Pas moins de mille individus, jeunes et vieux, hommes et femmes, de la petite population de New-Lanark, sortant d'adresser leurs vœux au Dieu de leurs pères, revenaient par bandes composées de toutes les sectes et de tous les partis à leurs demeures simples, propres et heureuses. Combien la sensibilité si bienfaisante de Lavater n'eût-elle pas été délicieusement émue, en remarquant l'attitude et les traits de tout ce peuple dans une aussi intéressante occasion ! A quel point n'auraient pas été confondus ceux qui accusent les habitans de ce séjour de man-

quer de religion, en voyant l'expression de l'aisance sans ostentation, de la gaîté sans folie, de la liberté sans impudence, du respect sans affectation, de la santé, de la propreté et d'une bonne tenue sans vains ornemens ! Les misérables sarcasmes des malveillans seraient retombés sur eux, ou, pour mieux dire, on n'en aurait jamais eu l'idée ici. En un mot, la situation et les habitudes sociales de ces ouvriers doivent plaire à tout le monde. L'individualité d'intérêt paraît dans tout ce qui les concerne sans aucun des effets avilissans qui ne se manifestent que trop généralement partout ailleurs. »

« Un vieillard, d'une aimable et ferme contenance, passa devant nous. Nous demandâmes qui il était, et nous apprîmes que c'était un montagnard écosais, qui avait été vingt-cinq ans dans l'établissement, où il était venu avec douze sous seulement dans sa poche. Il a aujourd'hui l'emploi distingué de balayeur en chef. Mais remarquez, et les personnes qui se plaignent du peu d'argent qui reste ici pour les plaisirs, doivent aussi le remarquer, que cet homme a donné à son fils une éducation d'université; que ce jeune homme est reçu dans les meilleures familles, et qu'il est sur le point d'entrer dans les ordres sacrés: sa fille a eu aussi une excellente éducation; elle fait des mantes ou pelisses et des ouvrages de modes; elle est actuel-

lement gouvernante de la maison de son père, et sa réputation est sans reproche. Ce vieillard a encore de l'argent placé dans la banque d'épargnes. Peut-on s'étonner que de tels hommes regardent leur chef comme on regarde un père ou un véritable ami? Dans la multitude des personnes qui passaient devant nous, aucune n'avait la figure servile : on n'exige ici aucun hommage bas ou avilissant. Le respect dû aux supérieurs est rendu naturellement avec la franche expression de la gaiété et de la bonne humeur qui brille sur tous les traits. »

« Lord Lowther et le Juge avocat Becket étaient arrivés le même jour que nous à New-Lanark; ils furent étonnés, et j'espère qu'il résultera quelques bons effets de leur visite. »

« Après avoir été chez M. Owen, à Braxfield, nous parcourûmes le village; nous entrâmes dans le terrain destiné à la récréation des enfans. Dieu bénisse ces êtres charmans! il me semble les voir encore; les uns faisaient courir des cerceaux, d'autres jouaient avec des baguettes; tous étaient occupés à quelque jeu de leur âge. Pas une larme! pas une dispute! La tranquille innocence caractérisait ce groupe intéressant. Aussitôt que ces enfans nous aperçurent, des révérences, des salutations nous accueillirent de tous côtés. C'est là que M. Owen nous paraissait au milieu des êtres ima-

ginaires de sa société perfectionnée. Vous savez qu'il regarde tous les êtres humains comme des créatures de circonstance. D'après cela il soutient que s'il avait une colonie d'enfans, en supprimant tous les raisonnemens, toutes les idées erronnées sur toute espèce de sujets, et en substituant la vérité, à laquelle on ne parvient qu'en étant instruit à ne jamais déduire aucune conclusion que de ce qui est parfaitement connu, il pourrait mettre les hommes en état de ne donner aucun prix aux choses auxquelles ils donnent aujourd'hui le plus de valeur, et à s'unir dans une communauté d'intérêts qui aurait l'effet de produire un amour fraternel et une union générale sur la terre entière. Ces résultats, et plusieurs autres que le temps ne permet pas d'indiquer, sont ceux que M. Owen affirme pouvoir réaliser, dans l'ordre social, par le moyen des enfans. Il ne faut donc pas s'étonner si son caractère prend les traits de la plus haute bienfaisance, et si son cœur palpite d'un sentiment extrême de bonheur lorsqu'il se place parmi ces heureux enfans qui lui donnent tant d'espérances. Du champ des jeux, nous entrâmes dans une grande salle appropriée aux amusemens de ces enfans, lorsque le temps ne leur permet pas de sortir. Là ils ont une entière liberté de faire du bruit et de s'amuser. De chaque côté de la salle, sont les écoles destinées à cette

classe d'enfans, c'est-à-dire de l'âge de deux à six ans. Quelques-uns, dès l'âge de quatre ans, ayant déjà l'instruction nécessaire pour être avancés, sont admis dans la classe supérieure. De ces écoles, nous montâmes dans la grande salle de danse et des évolutions, etc. Six garçons, habillés en montagnards écossais, entrèrent au pas accéléré, au son du fifre, jusqu'à ce que tous les garçons et les filles, car les filles marchent de la même manière, fussent réunis dans la salle. La marche était fermée par six autres fifres. A mesure que ces enfans entrèrent, ils se formèrent en carré. Après le mot d'ordre à droite, à gauche, etc., ils passèrent en revue, marchant autour de la salle, tantôt au pas ordinaire, tantôt au pas accéléré. Après la marche, les garçons et les filles qui devaient chanter au commandement, couraient, en dansant, former deux lignes au centre du carré; ensuite ils chantèrent, accompagnés de la clarinette, *When first this humble roof, i knew* (*Lorsque la première fois j'ai connu cet humble toit*), et divers autres airs écossais. Il y avait cinquante chanteurs. Le chant fini, ils se formèrent de nouveau en carré, et, au commandement, les danseurs se placèrent au centre du carré, comme les chanteurs venaient de le faire. Deux ou trois contre-dances furent exécutées d'une manière qui n'aurait pas paru déplacée dans plusieurs de

nos assemblées. Ces êtres intéressans étaient tous pieds nus; mais leurs pas étaient remplis de grâce. Des larmes tombèrent souvent de mes yeux pendant cette scène d'innocence, qui portait l'émotion la plus douce et la plus vive au fond de mon cœur. »

« Nous entrâmes ensuite dans la grande école, qui est au même étage : elle peut contenir quatre cents élèves, pour l'écriture et le calcul. Il y a une chaire à l'une des extrémités. Une galerie règne tout autour; elle peut contenir douze cents personnes. Il y avait des garçons et des filles, âgés de quatre à douze ans, tous activement employés à la lecture, à l'écriture, au calcul et à la couture, etc. L'ordre le plus convenable, le plus parfait, et la plus grande décence, régnaient partout. Nous avons entendu des enfans de quatre ans lire très-bien dans le Nouveau Testament; d'autres, de cinq ans, lisaient très-bien aussi des morceaux d'histoire extraits de divers auteurs. Les écrivains et ceux qui apprennent le calcul sont parfaitement enseignés; les modèles d'écriture sont très-bons. Les dames qui nous accompagnaient, trouvèrent la couture, la marque et tous les ouvrages d'aiguille parfaitement bien. Nous nous plaçâmes dans une des galeries de la salle, que les chanteurs venaient de quitter; là, un maître de danse d'Edimbourg enseignait à quatre jeunes filles et à quatre garçons,

pieds nus, les différens pas, les mouvemens et la danse. Il était enchanteur de voir la grâce avec laquelle ces garçons et ces filles, de classes ouvrières, faisaient la révérence, ou s'élevaient sur la pointe de leurs pieds avec une légèreté presque aérienne. Ils ont deux maîtres de violon qui sont des artistes distingués. De là, nous descendîmes aux fonderies de fer et de cuivre; elles sont dans des positions très-appropriées à leur destination. Les bâtimens sont couronnés par une belle coupole. La fonte, tant de fer que de cuivre, y est parfaitement exécutée. Le sable est excellent pour cet objet. Nous entrâmes ensuite dans l'atelier du serrurier et du tourneur en fer; c'est une halle d'une grandeur remarquable, destinée à ces travaux; elle a 140 pieds de long sur 30 de large. Il y a plusieurs fourneaux de serrurier et plusieurs excellens tours; tout paraissait en pleine activité. Au-dessus de cet atelier, est celui du constructeur des métiers, d'une égale étendue, contenant une trentaine d'ouvriers. Au même étage est un magasin pour les métiers confectionnés, etc. Le gardien m'informa qu'on y dépense 1000 l. st. par an (24,000 fr.) en cardes; en lisières de 3 à 400 l. st. (7200 à 9600 f.); en toiles d'emballage pour près de 500 l. st. (12,000 f.); en draps pour les blanchisseurs 200 l. st. (4800 fr.); pour empaquetage du coton 200 l. st. (4800 fr.); en ficelles, etc., dans la même proportion. Au-des-

sus de cet étage, est un autre magasin pour divers objets; il s'étend d'un bout à l'autre du bâtiment. »

« Nous vîmes après, celui qui est destiné pour la cuisine, etc. Le corps du bâtiment est fini, mais pas encore distribué. Les appartemens du rez-de-chaussée consistent en cuisine et magasin, ou serres, etc. Au premier étage, est une grande et belle salle à manger, ayant une galerie pour un orchestre, à l'une des extrémités; une librairie et des corridors règnent autour; l'autre extrémité est destinée à la salle de lecture et de concert; elle est très-belle et de la même grandeur que la salle à manger. La longueur entière du bâtiment est de 150 pieds sur 40 de large. Tout le monde y peut dîner à prix fixe, mais personne n'y est obligé.»

« Nous fûmes ensuite aux moulins qui ressemblent assez à d'autres moulins à coton; ces moulins, au nombre de quatre, filent annuellement 1,500,000 livres de coton. Pour chaque personne employée dans les moulins, il y a une longue pièce carrée de bois peinte en quatre couleurs différentes, blanc, jaune, bleu et noir, par bandes horizontales. Elle est suspendue derrière et au-dessus de chaque ouvrier, mâle ou femelle, afin de faire connaître sa conduite; et elle est toujours en vue. Le blanc indique la meilleure conduite, le jaune le degré d'ensuite, le bleu le troisième, et le noir

le plus mauvais. Le nom de chaque personne est inscrit sur un registre ; le chiffre 1, 2, 3 ou 4 est placé tous les soirs vis-à-vis de chaque nom, par l'inspecteur de la salle. On n'y file rien au-dessus du n° 42, attendu que la vente du fil de ce numéro est la plus certaine ; c'est celui dont on consomme le plus. Les heures de travail sont depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures. On accorde une heure pour le déjeuner ; on dîne à deux heures ; on accorde également une heure ; le travail recommence à trois heures , et cesse à six heures et demie : ainsi la durée du travail journalier est de dix heures et demie. »

« Dans une de nos promenades nous rencontrâmes une femme qui portait un morceau de bœuf de choix , qu'elle venait d'acheter dans l'établissement. Elle ne l'avait payé que 7 d. (14 sous) la livre, et elle assurait ne pouvoir obtenir un pareil morceau au marché de Glasgow, pour 10 d. (20 sous).»

« M. Owen a essayé de rendre les imbéciles en état de gagner leur existence, et il a réussi dans deux essais qu'il a faits. Ces malheureux individus sont actuellement employés dans les fabriques. Un magistrat du voisinage envoya cinq personnes, convaincues de différens délits, à l'établissement, dans la vue de s'assurer si elles pourraient être réformées ; deux d'entre elles s'échappèrent presque aussitôt ; les trois autres sont actuelle-

ment aussi réguliers dans leur conduite, et ont acquis des habitudes de travail et d'industrie, comme tous les autres employés dans l'établissement. »

« L'état suivant, du nombre d'enfans naturels nés à New-Lanark depuis l'année 1810 jusqu'à présent, montre le caractère moral des habitans de New-Lanark sous le point de vue le plus favorable. »

« Plusieurs de ces enfans n'étaient pas nés de pères appartenant à l'établissement, mais d'hommes qui avaient leur résidence dans le pays d'alentour. En 1815, deux de ces enfans appartenaient à des officiers français. »

ENFANS.

En 1810	1	En 1816	5
811	3	1817	3
1812	2	1818	2
1814	5	1819	1
1815	6		

Vingt-huit seulement en neuf années.

Pour rendre la seconde partie de cet ouvrage aussi complète qu'il est possible, je n'ai qu'à présenter l'adresse du comité de M. Owen, telle qu'elle fut imprimée, le 23 août 1819, à Londres; la voici.

« *Le Comité*, se référant aux diverses résolutions et rapports qu'il a adoptés, et qui ont été approuvés par une assemblée générale, très-respec-

table et très-nombreuse , demande encore qu'il lui soit permis de soumettre au public les considérations suivantes. »

« 1°. Que M. Owen a eu pendant vingt années, sous sa seule direction comme associé gérant , une des plus grandes fabriques du royaume, dans laquelle plus de deux mille ouvriers sont employés ; qu'il l'a gérée en suivant une méthode qui est matériellement très-différente des méthodes ordinaires, et qui cependant a produit les avantages les plus importans pour les employés et pour les ouvriers. »

« Sans entrer ici dans des détails minutieux, on peut affirmer que les heures de travail, 16 sur les 24, ont été réduites à 10 heures et demie par jour ; que les propriétaires dépensent plus de 700 l. st. (17,500 fr.) pour l'éducation des enfans des ouvriers ; que dans les écoles, où on les élève, on n'inflige jamais de punition corporelle ; qu'aucun enfant au-dessous de l'âge de dix ans n'est admis dans les travaux ; et qu'une portion de terrain est cultivée en jardin par les personnes employées dans la fabrique. Dans les circonstances actuelles, et malgré les difficultés du moment, qui ont renversé tant d'autres établissemens, celui-ci a continué de prospérer d'une manière remarquable ; et suivant l'opinion de M. Owen, les bénéfices qu'on a obtenus ont principalement dé-

pendu du système d'administration qui lui est particulier. D'un autre côté, les officiers de justice n'ont exercé aucune poursuite criminelle contre aucun habitant de New-Lanark, depuis quinze ans. Tout le monde s'accorde à convenir que cette manufacture, tant pour l'ordre, la propreté, que pour sa sage direction, est éminemment supérieure à la généralité des autres, et que pendant les dernières années, surtout depuis la parfaite réformation des écoles, la santé, la gaîté, l'intelligence, et l'excellente disposition des enfans, ont frappé toutes les personnes qui ont visité cet établissement, et leur ont causé autant de plaisir que d'étonnement. »

« 2°. Qu'il est maintenant question de former un nouvel établissement, dans lequel l'agriculture et les manufactures seront exercées, mais dont l'agriculture sera la base : l'expérience déjà acquise par M. Owen, et l'avantage de commencer *de novo*, le mettront en état de faire des dispositions bien supérieures à celles actuellement existantes à New-Lanark. Il exprime l'opinion la plus prononcée, que le capital employé sera bientôt remboursé avec intérêt ; que les laboureurs seront placés dans un état d'aisance inconnu jusqu'à présent à cette classe : il offre personnellement d'en entreprendre la surintendance, et en même temps il s'interdit toute part

dans les bénéfices. Il déclare qu'il est prêt à communiquer de la manière la plus claire, et sans réserve, tous les détails de son plan. »

« 3°. Ces détails sont actuellement soumis au public, et le comité les ayant pris en considération, est d'avis qu'à un certain point ils sont non-seulement praticables, mais encore aussi sûrs qu'aucune institution humaine puisse l'être, pour produire les résultats que M. Owen annonce. Quant aux personnes qui ont rejeté ce plan sans examen, le comité doit faire observer que M. Owen a déjà soumis à l'expérience l'union de l'agriculture et des manufactures; que d'après sa patience, son expérience et ses succès, il y a toute raison de croire qu'il suivra une marche prudente et attentive, en fixant les proportions dans lesquelles l'agriculture et les arts mécaniques doivent être dans un nouvel établissement; que l'effet des arrangemens économiques, en diminuant les pertes, en épargnant l'espace et le temps, n'a jamais été essayé dans l'agriculture, et dans l'économie domestique, sur un plan aussi étendu que celui qu'on propose actuellement; que les résultats d'une combinaison de travail, sur une échelle étendue, en fait d'agriculture, ne sont pas connus: mais que les hommes qui en connaissent les avantages dans d'autres genres de travaux, conçoivent d'avance combien ils en obtiendraient dans cette



partie de l'industrie humaine, la plus importante de toutes; et qu'enfin, et par-dessus tout, personne ne peut calculer l'accroissement de puissance et de bonheur qui peut naître d'un pareil système bien réglé, pour la formation des habitudes morales, et le perfectionnement général du caractère des classes ouvrières » (13).

« 4°. Le comité est instruit de plusieurs objections qui ont été opposées au système de M. Owen; mais aucune de ces objections ne lui a paru fondée ni en fait, ni en raison. »

« 5°. Les opinions particulières que M. Owen a été supposé avoir, en matière de religion, forment une de ces objections. C'est un point sur lequel on n'a pas jugé convenable d'exiger de lui aucune déclaration publique : on a pensé qu'il suffisait d'avoir la certitude que, dans aucune occasion, M. Owen n'a jamais prétendu ni voulu influencer les opinions religieuses des personnes qu'il emploie; que les désirs que témoignent ses ouvriers, de se rendre à tel ou tel lieu de culte public, sont non-seulement accueillis, mais facilités de toutes les manières possibles; que les propriétaires de l'établissement ont payé, depuis long-temps, un ecclésiastique pour faire l'office divin, et instruire ses ouvriers dans la langue *Gaelic*; que la maison même de M. Owen est une maison de prière journalière; qu'il est

père d'une grande famille, très-morale et très-bien gouvernée ; que sa conduite paraît exempte de tout reproche, et que son caractère se distingue par la bienveillance la plus active, la plus parfaite sincérité et un calme imperturbable. »

« 6°. Plusieurs autres objections sont fondées sur la supposition que les plans de M. Owen tendent nécessairement à la communauté des biens ; c'est une grande erreur, ou une fausse supposition. Dans l'établissement qu'on propose, il n'y aurait ni communauté de biens, ni la moindre déviation des lois existantes sur les propriétés. M. Owen, il est vrai, a exprimé, dans une occasion précédente, certaines opinions en faveur d'un état de société dans lequel la communauté de biens devrait exister ; mais il n'a jamais jugé que cette communauté de biens fût nécessaire au succès du plan qu'il propose maintenant, et il ne l'a pas exigée comme condition de sa direction. L'opinion particulière de M. Owen ne peut guères être regardée avec défiance par aucune classe de la société, quand on considère que les lois actuelles sur les propriétés foncières rendent la communauté des profits des terres absolument impossible, et qu'il n'est pas probable que la législation soit jamais disposée à changer les lois, à cet égard, d'après les suggestions de M. Owen. »

« On a prétendu aussi que ses plans tendent à

l'égalité des rangs. Cette notion vient et dépend de l'opinion fautive de la communauté des biens. Si les lois sur la propriété sont maintenues, et que le plan repose, comme il le fait à présent, sur l'hypothèse qu'il présente un mode avantageux de placer un capital, il n'a pas plus de tendance à l'égalité, que tout autre plan ayant pour but d'augmenter les jouissances, l'intelligence et les vertus des classes pauvres de la société.»

« 7°. On a prétendu encore qu'il y a lieu de craindre des conséquences fâcheuses de la soustraction des capitaux maintenant employés d'une manière avantageuse dans d'autres établissemens. Le comité ne sait comment apprécier cette objection, à moins qu'elle n'ait été faite par suite de la fautive idée que le capital serait avancé comme objet de charité. Il n'en est pas ainsi; M. Owen garantit, lui-même, que le capital rapportera un profit suffisant; et les bases sur lesquelles le comité a lieu de croire que cette attente est bien fondée, ont déjà été détaillées. Sans ce résultat, il est reconnu que le plan proposé devrait être considéré comme ayant manqué, et devant être abandonné; mais si, au contraire, il est démontré qu'il offre une manière avantageuse de placer des capitaux, le comité ne peut concevoir quelles objections on pourrait élever contre le retrait du capital nécessaire, em-

ployé maintenant à d'autres objets, qui ne puissent s'appliquer à tout autre cas où il s'agit d'un déplacement de capital. »

« 8°. On a objecté, d'ailleurs, que c'est un projet pour éterniser la durée des lois sur les pauvres, et pour ajouter encore au montant des secours qui leur sont déjà accordés. Cette objection est basée sur une autre notion erronée, celle de croire qu'il est question de s'adresser au parlement, pour demander un acte qui autoriserait le soutien des pauvres par ce moyen. Le comité demande la permission de nier très-positivement l'existence de toute intention pareille, et d'exprimer son opinion, que rien ne serait plus nuisible, alors même qu'on en supposerait la possibilité, que d'appuyer le plan artificiellement, ou par aucune loi. S'il devient productif, il existera par l'effet seul de l'intérêt particulier ; s'il n'est pas profitable, il aura entièrement manqué. Une souscription ne doit être regardée comme un soutien artificiel, que parce qu'elle est demandée comme un moyen d'essayer si le plan est profitable ou non, et pour soumettre à une observation suivie des détails qui ne pourront être généralement compris, tout le temps que le plan restera en simple projet. »

« 9°. Les objections fondées sur ce que le plan tend à favoriser un accroissement rapide de population, portent aussi sur la fausse supposition de la com-

minuité des biens, et, cette supposition détruite, elles tombent d'elles-mêmes. Si l'encouragement à la population consiste seulement dans l'accroissement des avantages que le capital, ainsi employé, peut procurer aux classes ouvrières, en même temps qu'il rembourse le capitaliste, le comité est d'avis qu'il ne peut y avoir aucune objection contre un pareil encouragement. »

« 10°. Une autre classe d'opposans prétend que ce système détruira l'indépendance du paysan, et ses habitudes domestiques et que, le mettant beaucoup trop sous la dépendance de ses chefs, il affaiblira ses facultés et le rendra une pure machine. On présume que ces objections proviennent presque entièrement de cette partie du plan, qui a pour objet un arrangement pour faciliter aux ouvriers, dans chaque établissement, les moyens de manger en commun. On ne peut guère douter que les avantages de cet arrangement ne deviennent tellement évidens, qu'il ne soit généralement adopté; mais aucune sorte de contrainte, ni même de persuasion, ne sera employé. Les ouvriers doivent recevoir leur salaire en argent, et la manière dont ils voudront s'en servir reste entièrement à leur disposition. »

« Le comité désire rappeler à ceux qui mettent à si haut prix les jouissances domestiques, que ces jouissances pour les personnes actuellement em-

ployées dans les fabriques, pendant seize heures par jour, ne peuvent être très-grandes, et que l'indépendance de toutes les classes laborieuses est cruellement atteinte par les dispositions actuelles des lois sur les pauvres, et surtout l'indépendance des ouvriers agriculteurs qui, à la fleur de leur âge, en pleine santé et vigueur, voient diminuer leur salaire d'après une routine systématique, par l'addition des secours par semaine, demandés par les inspecteurs des pauvres, dans chaque paroisse. »

« Les plans proposés, en accroissant les jouissances, paraissent devoir fournir de grands moyens d'économie; et comme on aura la plus grande liberté de quitter en tout temps l'établissement, il n'est pas facile de concevoir comment l'indépendance de qui que ce soit pourrait jamais être menacée. L'opinion qu'on abrutirait les facultés intellectuelles par un système dont une éducation libérale et une variété d'occupations constituent la base, ne peut que paraître très-singulière aux yeux du comité; car, dans le fait, la partie la plus problématique du système, quant aux bénéfices qu'on peut en attendre, est la réunion des occupations rurales à celles des manufactures; mais l'effet principal de ce plan, lorsqu'il sera mis en pratique, sera, on ne peut en douter, de mettre une barrière à l'influence abrutissante de la division du travail

qu'on a forcément portée à un point tel, qu'on ne peut douter qu'elle détruit elle-même son propre objet. »

11°. « Le comité, sur tout l'ensemble, soumet à l'opinion publique une importante considération; c'est que l'état actuel des pauvres et des classes ouvrières ne peut plus continuer, qu'il faut trouver quelque remède à d'aussi grands maux, et qu'aucun plan ne peut être efficace, s'il n'a pas pour objet principal de créer dans ces classes des habitudes morales, et des sentimens d'union sociale. »

« Qu'aucun plan n'a été proposé jusqu'à présent, qui ait été aussi bien combiné pour cet objet, que celui de M. Owen, qui du moins présente une assez grande apparence de succès pour décider à l'essayer; qu'on ne demande aucune altération aux lois existantes; qu'on ne peut craindre aucun danger, soit que le comité ait tort ou raison dans les résultats qu'il annonce : mais que les avantages seront incalculables, si le comité a raison; et quand même cet essai ne ferait que démontrer, par un exemple de plus, qu'il serait avantageux pour nos manufactures d'appliquer le temps, l'argent et l'attention, au perfectionnement, aux besoins, aux jouissances et au bonheur de leurs ouvriers, tout l'argent nécessaire pour cet objet serait bien placé. D'après toutes ces circonstances, et d'après tous ces motifs, on sollicite

ardemment le concours de tous ceux qui désirent le bien-être de tous les rangs de la société, et surtout le perfectionnement du caractère général des classes ouvrières. »

AVERTISSEMENT GÉNÉRAL DU COMITÉ.

Londres , 11 août 1819.

PLAN POUR PROCURER DE L'EMPLOI AUX PAUVRES.

« LE comité nommé dans une assemblée générale, tenue à la Taverne de Londres, le 26 juillet 1819, convoquée à l'effet de prendre en considération le plan de M. Owen, a procédé dans la persuasion où il est que l'esprit public est parfaitement convaincu que les malheurs accrus et toujours croissans des pauvres demandent des remèdes immédiats et suffisans. »

« Il est d'avis que ces remèdes se trouveront le plus promptement dans tout plan qui procurera de l'emploi aux pauvres, et principalement dans les *travaux de l'agriculture*, qui, en même temps qu'ils tendent à affermir les habitudes industrielles, peuvent servir à conduire à un système d'éducation pour élever les jeunes gens dans les principes d'une morale épurée, et pour leur inculquer les dispositions jugées les plus efficaces pour com-

battre et prévenir la continuité des maux qu'on reconnaît généralement devoir être inévitables, dans le système actuel, et très-imparfait, de nos maisons de travail paroissiales. »

« Le comité est d'avis que le plan proposé par M. Owen réunit plusieurs résultats pratiques qui se rapportent aux avantages dont il est question ci-dessus ; et il est par conséquent d'opinion, qu'on devra faire un établissement par voie d'expérience. Cet établissement ne pourra exiger d'abord qu'une avance de capital qui n'excédera pas 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.) ; et sans entrer dans des détails qui dépasseraient les bornes de cet avertissement, le comité recommande, de la manière la plus pressante, une souscription de cette somme par voie d'emprunt à 5 pour cent d'intérêt, dont la plus grande partie sera placée en achats de terre qui accroîtront progressivement en valeur par la culture la mieux entendue et la plus soignée. »

« Le comité est persuadé que cette somme ainsi appliquée sera très-suffisante pour effectuer l'objet proposé pour l'emploi et le bien-être de 1000 personnes au moins, pour payer les intérêts annuels, et pourvoir au remboursement du capital avancé. Il est encore d'avis que l'expérience projetée, dans ses nombreux et avantageux résultats, ne peut pas manquer de fournir

un exemple salulaire pour l'application future des secours des paroisses, et dans cette conviction il compte sur le succès de cet appel au public. »

« Les souscriptions de 50 liv. st., et au-dessus, donneront le titre de directeur au souscripteur, et, comme tel, lui conféreront le privilège ordinaire d'agir et de voter dans les intérêts de la société. »

« Les souscriptions de 10 liv. st., et au-dessus, donneront également droit à l'intérêt de 5 pour cent par an, jusqu'à ce qu'elles soient remboursées. »

« Aussitôt que la somme de 20,000 livres sterling (500,000 fr.) sera versée, on convoquera une assemblée de souscripteurs, et l'on nommera le trésorier et les commissaires. »

« Les souscriptions seront reçues par MM. Smith, Payne et Smith; MM. Williams et comp.; Spooner, Atwood, et comp., et MM. Drummond et comp. banquiers. »

« On est prié d'adresser toutes les communications au secrétaire, N^o. 3, Holborn court, Gray's Inn. »

Signé James MILLAR.

Hon. sec. pro tempore.

TROISIÈME PARTIE.

De la Police , ou du gouvernement établi par M. Owen , en fait de discipline. Des doctrines fondamentales sur lesquelles sont établies ses Nouvelles Vues, etc., etc.

CHAPITRE PREMIER.

De la discipline employée par M. Owen , et des avantages qui en résulteraient , sous les rapports des manufactures , du commerce et de l'ordre social.

AYANT exprimé mon intention de borner cet examen à l'action des Nouvelles Vues sur les classes ouvrières , sur les pauvres , et sur l'éducation de leurs enfans , dans la voie qu'ils doivent suivre ; il est évident que les moyens et les méthodes que M. Owen a projetés pour le perfectionnement de la condition civile et morale des rangs élevés et intermédiaires de la société , ne sont pas l'objet de cet ouvrage. D'ailleurs , je dois franchement dire que je ne connais rien de plus à ce sujet , que les aperçus très-réservés que

L'auteur des Nouvelles Vues a donné dans son adresse au public.

La partie pratique du gouvernement des habitans de New-Lanark est admirable. Les agens supérieurs et subalternes employés dans les six départemens importans de ce vaste établissement, ont été tous graduellement et régulièrement élevés et instruits par leur habile maître. Au lieu de les engager à remplir les devoirs ordinaires et communs de simples commis, ils sont obligés de remplir les divers offices d'agens de police, en se conformant exactement aux principes d'ordre et de bienfaisance universellement adoptés, et prescrits à New-Lanark. Le talent vraiment supérieur de M. Owen, comme réformateur pratique, se manifeste de la manière la plus convaincante, au jugement de tous les étrangers qui conversent avec ses agens, dont la plupart ont été instruits, pendant plusieurs années, avant d'avoir été nommés à quelque emploi important. Leurs gages sont augmentés graduellement et modérément, jusqu'à ce qu'on les trouve en état de mériter ce qui est le comble de leur désir, la confiance entière de leur chef, chacun dans le département où il les a placés. C'est en conférant avec ces hommes, d'occupations, de caractères, et d'origines différens (14), que la vérité de la déclaration publique du major Torrens se manifeste de la manière la plus convaincante : il

a dit, « que M. Owen est un homme étonnant, persévérant dans ses efforts, et, lorsqu'on s'y oppose, montrant toujours une nouvelle ardeur ; de sorte que, soit qu'il ait tort ou raison, il y a toujours une grandeur morale dans son caractère ; et qu'enfin, lorsqu'on réfléchit sur la philanthropie incontestable de ses motifs, on excuse facilement l'enthousiasme vertueux qui, portant sur son âme une action presque sacrée, lui fait croire qu'il est le grand prêtre de la raison. » Son intention n'est pas de représenter M. Owen comme un enthousiaste ; mais son opinion est que M. Owen a réellement inventé une machine admirable pour la culture de l'esprit humain. Le brave major s'est étendu ensuite sur différentes parties du plan de M. Owen ; et il a proposé de fonder un village, pour en faire l'essai.

La discipline employée par M. Owen ressemble, à un certain degré, à celle d'un commandant d'armée en chef ; avec cette différence, qu'au lieu d'exercer des moyens anti-sociaux de correction, par des menaces et des punitions, il ne s'adresse qu'aux affections sociales de ses ouvriers. Il n'a pas plus de liaison directe avec les habitans de sa colonie, qu'un général n'en a avec ses soldats. Ses agens sont les instrumens avec lesquels il parvient à assurer le perfectionnement et le bonheur de son peuple ; ce qui présente, en dernier résultat, un

système admirable, mis en pratique, d'ordre, d'industrie, de simplicité de mœurs, d'aisance et de contentement individuel et général. Quand M. Owen est absent de chez lui, ou quand il est présent, on s'adresse à l'agent principal, comme tenant lieu du maître, qui intervient rarement, excepté dans les occasions de détresse, ou de malheurs inattendus ; et dans ces occasions, sa présence est un baume pour les affligés. Pendant le séjour que M. Owen fit à Paris, en 1818, il a souvent dit à ses amis, que par suite des arrangements qu'il avait faits, toutes les opérations de son établissement, et la discipline qu'il y a établie, restaient aussi inébranlables pendant son absence, qu'en sa présence ; assertion qui a paru exagérée à plusieurs personnes, parmi lesquelles je confesse que je dois me compter. C'est avec plaisir que je reconnais mon erreur. Ayant depuis examiné avec une attention plus qu'ordinaire, l'adroit système, bien conçu, dont l'action se manifeste dans toutes les branches de ce bel établissement, je me suis convaincu que l'agent principal qui possède la confiance de M. Owen, est en état, en agissant de concert avec les agens subalternes, excepté dans les cas d'accidens, ou de circonstances inattendues, de diriger l'établissement de New-Lanark avec autant de succès pendant l'absence que pendant la présence de M. Owen. J'in-

diquerai maintenant, aussi brièvement que je le pourrai, les avantages qui dérivent naturellement du système de M. Owen, relativement aux manufactures en général, et sous les rapports du commerce et de l'ordre social.

La division de travail, dans toute sa perfection, est adoptée à New-Lanark. Je regrette que les limites de cet ouvrage me privent du plaisir de détailler les diverses divisions et applications du travail, qui y existent depuis l'achat des matières premières jusqu'à leur vente en ouvrages manufacturés. Les différentes applications de la puissance que les sciences exactes ont donnée aux machines de toute espèce, y sont portées à un degré de perfection qui peut défier toute espèce de critique. Le principal propriétaire se montre, à cet égard, sous un jour qui frappe d'admiration. Les membres du comité de M. Owen, dans leur adresse au public, au mois de juin 1819, ont déclaré, avec grande raison, que l'établissement de New-Lanark est une des plus grandes fabriques du royaume ; et que M. Owen le conduit d'après une méthode qui diffère matériellement de la routine ordinaire, et qui cependant a été trouvée productive des plus grands avantages, tant pour les propriétaires que pour les ouvriers. Malgré les difficultés des temps, qui ont renversé tant d'autres établissemens, celui-ci n'a cessé de prospérer d'une ma-

nière distinguée, et, suivant M. Owen, les profits dépendent essentiellement du système d'administration et d'économie qui lui est particulier. Je n'examinerai pas les bases sur lesquelles cette opinion de M. Owen est fondée. Ceux qui ont connaissance des circonstances accidentelles, dans de grands établissemens, à cause de la fluctuation du nombre des ouvriers; du temps perdu par l'ivrognerie et la paresse, du mauvais état de santé des employés, conséquence nécessaire du vice, de la mauvaise nourriture, et d'autres causes, ne douteront pas des avantages importans qu'on a obtenus à New-Lanark. Une preuve incontestable du gouvernement judicieux de M. Owen, c'est que, quoiqu'il paye la journée de ses ouvriers moins peut-être que dans toutes les fabriques de ce genre, il est cependant de fait que ses gens sont tous bien nourris, à leur aise, et très-heureux.

Le code de lois commerciales de notre réformateur bienfaisant est aussi complet que son système manufacturier.

L'agent chargé de la correspondance de la compagnie est tenu de se conformer aux deux réglemens, que voici : premièrement, que dans tous les cas où l'on reçoit des ordres, excepté lorsque le temps est limité comme objet principal, l'agent, pourvu qu'il puisse alléguer une bonne raison, pour prévoir la chute probable du prix de l'article

demandé, doit suspendre l'exécution de l'ordre, et écrire au correspondant, sans perte de temps, afin d'attendre sa réponse définitive. Dans le cas contraire, lorsque les probabilités en faveur de la hausse sont grandes, l'agent doit écrire à tous les principaux correspondans de la société, pour leur donner avis d'acheter immédiatement. C'est par ces moyens qu'on établit une confiance mutuelle, et qu'on obtient une demande régulière pour tous les articles manufacturés. Ainsi se vérifie la vieille et excellente maxime, « Que l'honnêteté est la meilleure politique. » M. Owen, s'assure non-seulement une défaite prompte et certaine des produits de ses manufactures, mais encore un choix de liaisons, dans cette partie la plus animée du commerce, qui réunit la surêté à la solvabilité, condition essentielle aux succès, dans les temps actuels. Il est ainsi, à l'abri des pertes par les faillites, d'un côté, et de l'autre, il est approvisionné par les produits du travail d'une population saine et heureuse; je puis donc, sans hésiter, attester la vérité de l'assertion, que le succès de l'établissement de New-Lanark, comparativement à d'autres du même genre, dépend de la sagesse du plan, et des améliorations de M. Owen. La même consistance et unité de principes, de moyens et de résultats, se manifeste sous le point de vue social. Mais ici, malgré le pouvoir incontestable des affections sociales, notre habile

réformateur a reconnu que son système favori de bienveillance demandait aussi le concours du jugement et de la raison, pour en obtenir tout l'effet qu'il doit avoir. Pour corriger les vices existans, du vol, de l'ivrognerie et du désordre, des mesures répressives ont été nécessaires. La destruction des cabarets et des boutiques d'eau-de-vie fut jugée indispensable. On en vint à bout. Ces mesures, et d'autres encore, pour prévenir et pour vaincre les préjugés et l'obstination d'hommes esclaves du vice, ont été patiemment et graduellement effectuées. En même temps, notre réformateur, aussi habile dans sa théorie que dans sa pratique, pour éviter tout acte qui paraîtrait directement contraire à la liberté de ses ouvriers de dépenser, comme ils l'entendent, l'argent qu'ils gagnent à la sueur de leur front, leur fournit, sous divers réglemens, tous les articles de consommation vendus dans les cabarets. Un vaste magasin a été ouvert par la compagnie, au centre même de la nouvelle colonie. Là, on fournit tous les objets nécessaires aux besoins de la vie, et ceux que les gens de peine regardent comme le luxe des pauvres. Le premier objet du bienveillant Owen a été d'acheter les articles de la meilleure qualité, et de les livrer à ses ouvriers à 20 pour cent au-dessous des prix qu'ils les payaient dans les cabarets et chez les marchands en détail. M. Owen paraît avoir

bien connu le danger qu'il y a de vouloir forcer les hommes à être sobres, par aucun moyen en opposition directe au droit, même dans certaines occasions, de faire mal. Alors les passions antisociales, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, l'emportent sur les affections sociales. Le bienveillant Owen s'est ici dirigé, dans sa pratique, d'après un des plus grands motifs qui puissent influencer sur l'esprit de l'homme. C'est que de tous les tourmens du cœur, celui produit par le mépris, la dérision ou le manque de confiance de nos amis ou de nos voisins, est le plus insupportable. Cette disposition est tellement inhérente aux élémens de la constitution de l'homme, que les plus cruels des tyrans ne peuvent supporter la vie sans avoir des favoris, dont l'emploi est d'alimenter leurs esprits abusés par des démonstrations excessives d'adulation suprême et de louanges. C'est en parfaite harmonie avec ces sentimens, que j'ai joui du plaisir de voir M. Owen, obéissant par expérience à une des plus importantes lois de la constitution de l'homme, sans s'être livré à des études philosophiques, et seulement par la droiture de ses pensées et de ses intentions. Animé comme il l'est par les plus nobles sentimens de bienveillance, il offre aux hommes les mieux élevés un exemple à suivre de la plus haute importance. L'histoire du traitement médical des personnes aliénées,

tel qu'il était il y a peu d'années, une grande partie des lois criminelles de tous les pays de l'Europe, et d'autres objets importans, que je passerai sous silence, tous fondés sur des erreurs, en opposition directe aux lois de la nature, pourraient être invoqués ici pour confirmer cette assertion et pour prouver, de la manière la plus évidente, que M. Owen est dans le fait un homme extraordinaire.

En fournissant à ses ouvriers les objets nécessaires aux besoins et aux commodités de la vie, dans un magasin public à la tête duquel un des principaux directeurs des travaux préside toujours, et bien certain que le superflu de ces objets ne pourrait se procurer ainsi sans être publiquement connu, notre réformateur était convaincu que cette manière d'afficher les vices des particuliers deviendrait un des moyens les plus efficaces pour les réformer. Il se fondait, encore, sur cette loi de la constitution de l'homme, qui rend le mépris et le défaut de confiance de nos amis et de nos compagnons un des sentimens les plus pénibles pour le cœur humain. Les mœurs des habitans de cette petite colonie sont ainsi améliorées et régularisées par des moyens qui diffèrent de la discipline ordinaire des établissemens de ce genre. Tous les agens employés par le bienveillant Owen agissent avec une triple autorité; ils s'acquittent d'abord des devoirs de leurs offices envers leurs chefs,

ils agissent ensuite comme officiers de police, et enfin ils remplissent la tâche importante d'instituteurs de morale pour les ouvriers qui sont le plus immédiatement placés sous chacun d'eux en leur qualité de directeurs. Cette circonstance paraîtra de peu d'importance aux personnes qui ne connaissent ni les principes ni les habitudes de ces agens. Ils sont tous, sans exception, des hommes d'un excellent caractère, et ils paraissent prendre un très-vif intérêt aux succès des vues de M. Owen. Ceux d'entre eux qui croient aux dogmes des Indépendans, et qui sont les plus nombreux à New-Lanark, remplissent les devoirs de prédicateurs de la parole de Dieu. On est satisfait et édifié de les voir, dans leurs dévotions publiques, animés de zèle et possédant à un degré remarquable les connaissances religieuses. La société est la grande école de l'homme. Les agens dont je viens de parler sont actuellement les instituteurs moraux des habitans de New-Lanark. Une autre cause de perfectionnement et de bonheur concourt, avec les circonstances et la discipline que j'ai décrites, à assurer le succès des vues bienfaisantes de M. Owen. L'esprit de tolérance règne chez cet heureux peuple. Au lieu, comme il arrive malheureusement parmi les sectes et chez les nations intolérantes, d'accorder le respect et l'estime pour les individus, aux dog-

més religieux qu'ils professent ; ici ce sont les actions qui sont toujours l'objet d'une attention générale et particulière, et d'une surveillance sévère.

En observant ces diverses causes de civilisation et de moralité, je regarde le collège d'instruction et de discipline comme devant produire des avantages incalculables, non-seulement pour les élèves, *mais éminemment aussi pour leurs parens*. Les relations que la Providence a si sagement établies entre les parens et les enfans, sont si puissantes. Rien ne touche plus sensiblement le cœur des pères et des mères, que de découvrir des germes de talens et de génie dans leurs enfans : les cœurs même d'hommes perdus pour la vertu et la religion se raniment lorsqu'ils voient leurs enfans se distinguer par des talens utiles, et par de mâles vertus. J'en appelle à l'expérience de tous les pères et mères, vertueux ou vicieux dans leur vie ou dans leur conversation ; qu'ils disent si en effet, de toutes les leçons qu'ils ont reçues par l'exemple des autres, celles qui leur auront été données par les actions de leurs enfans qu'ils chérissent, n'ont pas été pour eux les plus entraînantes, les plus irrésistibles ? Le père qui ne se réjouit pas du mérite de son fils, est un être dégradé.

Les voies de Dieu sont si sages, si bienfaisan-

tes, que les enfans mêmes jouissent d'un bonheur qu'on ne peut décrire, lorsqu'ils portent la lumière de la vérité dans le cœur de leurs parens.

Les enfans et la jeunesse, dans cette intéressante colonie, sont supérieurs à tous ceux que j'ai observés ailleurs. La maxime de notre poëte, qui a dit que la nature dans toute sa simplicité est toujours la mieux ornée, se retrace à l'esprit lorsqu'on est au milieu de ces élèves qui promettent tant de succès dans la carrière de la vertu et du bonheur. Je ne tenterai pas de donner une description fidèle de l'influence admirable des affections sociales qui éclate dans les traits innocens et dans la contenance de ces heureux enfans, dont la vue seule présente des scènes délicieuses d'innocence, de vertu et de bonheur.

La plume de Milton et le pinceau de Rubens ne pourraient jamais rendre un pareil tableau; tout ce que je dirai, c'est que les deux premiers jours que je passai à New-Lanark, furent deux jours de vraie jouissance. L'effet produit sur mon esprit fut tel que, dans les premiers momens, j'étais vraiment hors d'état d'examiner avec l'attention et le calme nécessaires les principaux objets qui avaient dirigé mon voyage; et dans le fait ma résidence à New-Lanark a été prolongée par ce seul motif. Que ne doivent pas sentir ces enfans, et combien ne doit pas être puissant leur

exemple sur l'esprit de leur famille, surtout dans plusieurs circonstances particulières, qui ne sont pas rares à New-Lanark, lorsqu'on voit des parens, vieux et infirmes, uniquement soutenus par l'industrie et les travaux de leurs enfans ! Ici la relation mutuelle entre les parens et leurs descendans prend son caractère le plus intéressant ; ici le sentiment de l'affection filiale est greffé sur l'arbre fécond du devoir et de la bienfaisance.

Ceux qui n'ont jamais senti l'influence si douce et si pure des affections paternelles et de l'amour de famille, croiront peut-être que ces observations ne sont, de ma part, qu'un effort pour tracer un tableau imaginaire, afin de donner aux Nouvelles Vues un intérêt et une beauté qu'elles n'ont pas. Je ne puis mieux répondre aux personnes qui auraient cette fausse idée, que par l'invitation que fait M. Owen à tous ceux qui s'opposent à ses plans de bienfaisance, ou qui doutent de leur succès. Il leur dit : « *Venez et voyez.* »

CHAPITRE II.

Opinion de M. Owen sur la situation actuelle et malheureuse des classes ouvrières. — Les raisons qu'il assigne pour prouver l'utilité et la nécessité de former un établissement pareil à celui de New-Lanark, ayant pour base principale l'Agriculture. — Avantages qu'on en doit recueillir, etc., etc.

MON intention n'est pas d'indiquer les différentes causes qui ont concouru à produire l'état actuel et déplorable des classes ouvrières de la société. Celles de ces causes que M. Owen a indiquées, peuvent être à juste titre rangées parmi les *plus importantes*. Tout utile que pût être une recherche exacte sur ce sujet, la multiplicité des objets qu'elle embrasserait et les limites de cet ouvrage me forcent d'abandonner cette partie des Vues de M. Owen à ceux qui sont plus en état que moi de lui rendre justice. Je vais seulement, dans ce chapitre, donner rapidement quelques idées sur ce sujet et sur quelques autres.

qu'il est bon de connaître avant d'entrer dans un examen impartial de l'ensemble.

Le monde, observe M. Owen, est saturé de richesses avec des moyens inépuisables de les accroître encore ; et cependant il abonde en misère. Tel est actuellement l'état de la société entière. Aucun arrangement fait avec l'intention d'atteindre un objet important, ne peut être plus mal conçu que celui adopté actuellement par toutes les nations de la terre. D'immenses, d'inappréciables moyens, suffisans pour réaliser tout ce qui peut être un bienfait pour les hommes, restent perdus ou sont si mal dirigés, qu'ils détruisent l'objet même de tous les désirs.

Dans un mémoire adressé par M. Owen aux puissances alliées, assemblées au Congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, il développa les raisons qui rendent une réformation nécessaire, et il mit en évidence les principales causes de l'état embarrassé du commerce et des manufactures. Je vais insérer ici ses opinions sur ce sujet.

« Il disait : que le moment est arrivé où se manifeste l'évidence des moyens par lesquels sans violence, sans fraude d'aucun genre, on pourra créer les richesses en telle abondance et avec tant d'avantage pour tous, que les besoins et les désirs de tout être humain *puissent être satisfaits.* »

Observations sur l'assertion précédente.

« La preuve générale de cette assertion sera déduite des changemens qui ont eu lieu dans l'Empire Britannique pendant le dernier quart du siècle qui vient de s'écouler, ou, pour mieux dire, depuis l'adoption générale des mécaniques perfectionnées de MM. Watt et Arkwright, d'abord dans les manufactures de la Grande-Bretagne, et ensuite dans celles d'autres états. »

« Au commencement de cette période il y avait une plus grande portion de la population occupée à l'agriculture qu'aux manufactures; il y a lieu de croire que les habitans des îles britanniques jouissaient alors d'un plus haut degré de prospérité réelle, qu'ils n'avaient atteint auparavant ou qu'ils n'ont obtenu depuis. La cause en est évidente : — c'est que le nouveau système de manufactures avait atteint le point où la main-d'œuvre se payait à sa plus haute valeur comparativement aux prix des objets de première nécessité, et même des objets de jouissance et d'agrément que le travail pouvait procurer, et que ce nouveau système n'avait pas encore produit le degré de démoralisation qui ne tarda pas d'en résulter. »

« A cette période le pouvoir manuel et celui des arts mécaniques perfectionnés par les progrès des sciences dans la Grande-Bretagne, plaçait sa po-

pulation dans un état d'aisance au moins égal, s'il n'était supérieur à celui des habitans de toutes les autres parties du monde. La valeur de ses fonds publics était plus élevée en 1792 qu'à toute autre époque, et la pauvreté était peu connue dans les classes ouvrières. »

« Les puissances productrices d'où provenait ce haut degré de prospérité, consistaient dans un travail manuel modéré et dans les forces mécaniques que le génie et les progrès des sciences avaient créées, et qui s'étaient peu à peu développées et accrues dans les périodes précédentes de son histoire. »

« Le travail manuel était alors opéré principalement par des hommes, sans le secours prématuré des enfans; le nombre total des ouvriers ou travailleurs de toute espèce pouvait s'évaluer, en 1792, à un quart de la population, qui était d'environ quinze millions. La puissance mécanique à la même époque, s'élevait probablement à trois fois la valeur du travail manuel, et par conséquent le travail manuel était égal à l'ouvrage de 3,750,000 hommes, et le travail mécanique à trois fois ce nombre, ou bien au travail de 11,250,000 hommes; ce qui donne pour produit total la valeur du travail de 15,000,000 d'hommes. Il en résultait que la population et le total des pouvoirs producteurs accumulés étaient égaux l'un à l'autre. »

« Mais l'introduction de la machine à vapeur

perfectionnée, et les mécaniques à filer, avec les variétés, sans nombre, d'autres inventions, qui ont été appliquées à presque tous les arts utiles et de luxe, ont créé un changement incalculable dans les pouvoirs productifs de la Grande-Bretagne. Le travail manuel s'est accru en appelant le travail journalier, presque continu, des femmes et des enfans dans les manufactures, et par conséquent on peut l'évaluer maintenant à celui du tiers de la population, qui, en 1817, s'est élevée à 18,000,000, et qui a ainsi augmenté, en vingt-cinq ans, de 3,000,000. »

« Mais depuis l'introduction des mécaniques perfectionnées d'Arkwright et de Watt, il y a une augmentation réelle de moyens producteurs de richesses, égale au travail de deux cents millions d'ouvriers actifs, robustes et bien instruits; c'est-à-dire, à dix fois la population actuelle des Iles Britanniques, ou à trente fois le travail manuel que cet accroissement de moyens remplace aujourd'hui pour la production des richesses. »

« Les accroissemens suivans ont eu lieu de 1792 à 1817. »

« La population s'est accrue de 15,000,000 à 18,000,000.

« Le travail manuel, du quart
au tiers, de 18,000,000 . . . 6,000,000, d'h.

« Les nouvelles puissances,
créées par le progrès des sciences
appliquées aux arts, peuvent être évaluées, au moins
dans leur action, au travail de 200,000,000

« Le travail mécanique, estimé, en 1792, à trois fois le
travail manuel, était égal à. . . 11,250,000

« Ce qui donne une addition
totale de pouvoirs producteurs, en 1817, de 217,250,000

hommes, ou, en proportion à la population de 1817, comme 12, 6 est à 1.»

« Il suit de ce tableau, que l'Angleterre, dans une période de vingt-cinq ans, a acquis un degré d'industrie perfectionnée et de pouvoirs producteurs qui la mettent en état d'accroître ses richesses, annuellement, douze fois plus qu'elle ne le pouvait auparavant, et qu'elle peut ainsi sacrifier cet excédant, soit dans les dépenses que la guerre entraîne, soit dans un commerce étranger sans profit pour elle, ou l'appliquer à perfectionner et à améliorer sa population. »

« Cet énorme surcroît de puissance productrice, que possède la Grande-Bretagne, n'est cependant

que peu de chose, comparativement à celle qu'elle peut acquérir maintenant. Elle a encore un capital et une industrie sans emploi ou mal employés, qui suffiraient pour créer annuellement une nouvelle addition à ses pouvoirs producteurs, excédant de beaucoup ceux du produit actuel de son travail nuel. »

« Déjà, avec une population au-dessous de vingt millions, et une puissance de travail manuel qui n'est que celle de six millions d'ouvriers, à l'aide de ses nouveaux pouvoirs producteurs, mal dirigés par l'aveuglement de l'intérêt particulier, elle satisfait à ses propres besoins; elle encombre de ses articles manufacturés tous les marchés du monde où son commerce est admis: et aussi fait-elle maintenant les plus grands efforts pour ouvrir de nouveaux marchés, même dans les contrées les plus éloignées, parce qu'elle sent que bientôt elle pourrait fournir un autre globe aussi peuplé que la terre. »

« Ainsi, deux hommes, MM. Watt et Arkwright, par l'introduction des puissances mécaniques d'une invention nouvelle, perfectionnées, ont donné au monde les moyens de créer des richesses bien plus promptement qu'on ne peut en user. Aucun homme éclairé et versé dans la pratique de l'économie sociale, qui portera ses méditations sur ce sujet, ne pourra combattre long-temps cette conclusion. »

« La grande question à résoudre maintenant, n'est pas celle de savoir comment on peut créer une quantité suffisante de richesses, mais comment cet excès de richesses, qui peut être si aisément créé, doit être généralement distribué dans la masse de la société entière, avec le plus d'avantage pour tous, et sans changer prématurément les institutions ou les arrangemens qui existent chez toutes les nations. »

« Ainsi » M. Owen observe « qu'à la fin de la guerre, l'Angleterre possédait un pouvoir productif qui opéra pour elle le même effet que si sa population s'était accrue de quinze ou vingt fois; et ce degré de puissance avait été créé dans le cours des derniers vingt-cinq ans. Ce rapide progrès, fait par la Grande-Bretagne, pendant la guerre, en richesses et en influence politique, ne doit donc pas plus long-temps étonner. La cause est ici presque égale à l'effet » (15).

« Maintenant se présente un nouvel ordre de choses. Les demandes de la guerre, pour les produits du travail, ont cessé : on ne trouve plus de marchés pour les objets qu'elle consommait, et les revenus du monde ne suffiraient pas pour acheter ce qu'un pouvoir aussi puissant dans ses effets peut produire; c'est ainsi qu'une diminution de demandes est devenue forcée. Il est donc nécessaire de resserrer la source des produits, puisqu'il a

été prouvé que le pouvoir mécanique est à beaucoup meilleur marché que le travail de l'homme. C'est ainsi que le travail mécanique a continué à opérer, tandis que le travail des bras de l'homme est devenu chaque jour moins nécessaire; et, dès cet instant, il est tombé à un prix insuffisant pour les besoins les plus urgens pour la subsistance de chaque individu (16). Un peu de réflexion suffit pour démontrer que les classes ouvrières n'ont actuellement aucun moyen possible de lutter avec la puissance mécanique. Il doit donc en résulter une des trois conséquences suivantes :

« 1°. Que l'emploi des machines doit être considérablement diminué; ou que,

« 2°. Des milliers de créatures humaines doivent mourir de faim, si on veut maintenir le pouvoir mécanique dans toute son étendue actuelle; ou qu'enfin,

« 3°. Il faut procurer une occupation avantageuse aux pauvres et aux classes ouvrières, à laquelle le travail des machines doit être subordonné, au lieu d'être appliqué, comme il l'est maintenant, à rendre inutile, le travail manuel de ces individus.»

« Mais, sous le système commercial actuel, l'emploi des machines ne pourrait cesser dans un État, tandis que leur activité continuerait dans d'autres, sans ruiner la nation qui en abolirait l'emploi, alors même que cela serait possible; et quand

même ce projet serait susceptible d'être réalisé, ce parti extrême serait un signe de barbarie. Mais un signe bien plus évident encore, et un acte de la plus grossière tyrannie, de la part de tout gouvernement, serait de permettre que le pouvoir mécanique réduisît des millions d'hommes à périr de faim. On ne peut s'arrêter à cette pensée un seul instant. La plus horrible misère atteindrait tous les rangs. Le dernier parti est donc le seul qu'on puisse adopter ; c'est celui de trouver une occupation avantageuse pour les individus de la classe ouvrière qui sont sans travail, et auxquels le service des machines serait rendu utile, au lieu de les ruiner comme à présent. »

« Afin de diriger un changement aussi important, et d'une nécessité aussi urgente pour notre bien-être, il faut voir l'ensemble et prendre une connaissance exacte de l'état réel de la société. »

« Cette mesure doit être attentivement considérée sous le rapport de son action, de ses relations et de ses conséquences, par des esprits dégagés de tous préjugés de parti ou de corporation. »

« Les circonstances du temps présent rendent absolument nécessaire la réforme de notre police intérieure, relativement aux pauvres et aux ouvriers. La première question à décider par les hommes de

tous les rangs , est de savoir si ce changement devra s'effectuer sous la direction de la prudence et de la sagesse , en prévoyant et en préparant graduellement chaque pas régulièrement l'un après l'autre , afin d'éviter toute démarche prématurée ; ou bien si ce changement doit être abandonné à l'ignorance et aux préjugés , sous l'influence funeste du désespoir et des passions les plus violentes. Si celles-ci prévalent , les hommes vraiment désintéressés , ceux dont le désir ardent est d'améliorer le sort de l'espèce humaine , se retireront , et la société entière tombera dans la plus déplorable confusion. »

« Mais , certainement , l'expérience des siècles passés , et surtout celle des vingt-cinq années qui viennent de s'écouler , doivent avoir donné aux hommes des leçons de sagesse , et préparé tous les esprits à rechercher avec calme , et sans passion , comment on peut remédier , le mieux possible , aux maux qui affligent actuellement la société chez tous les peuples de la terre. »

« Je poursuis mon sujet , et je vais tâcher de montrer de quelle manière on peut trouver un emploi avantageux pour tous les pauvres et pour les classes ouvrières , dans un système combiné de manière à pouvoir porter l'action perfectionnée des machines à toute l'extension qu'elle peut avoir. »

« Sous les lois existantes , les classes ouvrières ,

privées d'occupation, ne sont maintenues qu'en consumant une portion de la propriété et du revenu des gens riches et industriels, tandis que les pouvoirs de corps et d'esprit des individus qui composent ces classes restent inactifs. Très-souvent même ces individus contractent les mauvaises habitudes et les vices que l'ignorance et la paresse ne manquent jamais de produire; ils s'amalgament avec les mendiants de profession, et ils deviennent le fléau de la société. »

« Presque tous ces pauvres ont reçu de leurs pères des habitudes vicieuses; et tant que durera le système actuel, ces habitudes vicieuses se transmettront à leurs enfans, et par ceux-ci à leurs générations successives; par conséquent tout projet qui tendra à l'amélioration de leur condition, doit empêcher qu'ils ne communiquent leurs mauvaises habitudes à leurs enfans, et doit assurer les moyens par lesquels on peut en donner de bonnes et d'utiles à ces mêmes enfans. »

« Le travail de quelques individus est d'un beaucoup plus grand prix que le travail des autres; et cela dépend principalement de l'éducation et de l'instruction qu'ils reçoivent; par conséquent on doit s'occuper à donner l'éducation et l'instruction les plus utiles aux enfans des pauvres. »

« La même quantité et la même qualité de travaux, sous un meilleur mode de direction, produiront un

résultat d'un plus grand prix que sous une autre. Il est donc nécessaire que le travail des pauvres se fasse sous la meilleure direction. »

« Un système d'économie, quant aux dépenses, peut assurer plus d'avantages, plus d'aisance et de bien-être qu'un autre. On doit donc faire, dans de pareils établissemens, des arrangemens tels qu'ils produisent les plus grands bénéfices avec la moindre dépense. »

« Les vices et la misère des pauvres dépendent, en grande partie, de ce qu'ils sont placés dans des circonstances où leur intérêt apparent et leur devoir sont opposés l'un à l'autre, parce qu'ils sont entourés de tentations qu'ils n'ont pas été instruits à surmonter. Ce serait donc une réforme importante dans l'administration des pauvres, que de les placer dans des circonstances qui uniraient d'une manière convenable leurs vrais intérêts et leurs devoirs, et qui éloigneraient d'eux les tentations et les désirs inutiles. »

« Sous ce point de vue, tout projet d'amélioration des pauvres doit présenter les moyens d'empêcher leurs enfans de contracter de mauvaises habitudes, et de leur en donner de bonnes; de leur donner une éducation et une instruction utiles pour eux; d'assurer un travail convenable aux adultes; de diriger leur travail et leur dépense de manière à leur procurer les plus grands bénéfices pour eux-

mêmes et pour la société ; de les placer enfin dans des circonstances qui les éloignent de tentations inutiles , et qui unissent étroitement leurs intérêts et leurs désirs. »

« Ces avantages ne peuvent être donnés à des individus, ni à des familles séparées, ni à des réunions trop nombreuses. »

« On ne pourra les mettre efficacement en pratique que par des arrangemens qui réuniraient dans un seul établissement 500 à 1000 personnes, terme moyen. »

« Maintenant je propose au monde civilisé le projet suivant, fondé sur les principes que je viens d'exposer ; il est à présumer qu'il réunira tous les avantages que j'ai indiqués, et qu'avec le temps il en produira plusieurs autres encore d'une égale importance. »

« Comme la nouveauté apparente du projet pourrait probablement déterminer une décision irréfléchie ou intempestive de la part des personnes qui n'ont pas acquis beaucoup d'expérience pratique auprès des pauvres, ou qui peuvent être sous l'influence de quelque théorie favorite d'économie politique, à laquelle mon plan pourrait paraître opposé, je demande la permission de le soumettre au résultat d'une expérience journalière sur des pauvres et des classes ouvrières, dans un cadre étendu, pendant vingt-cinq années, durant les-

quelles l'attention la plus constante a été dirigée vers la découverte des causes primitives de leur misère et de leur pauvreté, et vers les meilleurs moyens de remédier à l'une et à l'autre. »

« On ne doit pas attendre qu'un aperçu superficiel, et pris au hasard, puisse donner une connaissance suffisante des divers résultats avantageux d'un système ainsi combiné, ni former la base d'une opinion raisonnable sur le moyen de le mettre en pratique. »

« Je sollicite maintenant qu'on porte son attention sur les dessins et les explications annexés à ce rapport » (17).

« Ces dessins représentent une place carrée, entourée d'une portion de terrain de 1000 à 1200 acres, dont les constructions suffiraient au logement de 1200 personnes. Dans l'intérieur de la place sont des bâtimens publics qui la divisent en deux parallélogrammes. Le bâtiment central contient la cuisine publique, les réfectoires et toutes les commodités nécessaires pour la préparation des vivres et la nourriture la plus convenable, la plus saine et la plus économique. A droite de ce bâtiment en est un autre, dont le rez-de-chaussée est destiné à l'école des enfans; au premier étage sont une salle de lecture et un oratoire. »

« Le bâtiment à gauche renferme l'école des enfans plus âgés, et une chambre pour le comité,

avec un rez-de-chaussée; au-dessus sont une salle et une bibliothèque pour les adultes. Dans l'espace vacant dans l'intérieur de la place, sont les terrains clos pour les exercices et les récréations; ces clôtures doivent être plantées d'arbres. L'intention est d'approprier trois côtés du carré pour les logemens des pauvres mariés; chacun de ces logemens est composé de quatre chambres; chaque chambre assez grande pour pouvoir loger un homme, sa femme et deux enfans. Le quatrième côté est destiné à un dortoir pour tous les enfans des familles où il y en a plus de deux, et pour tous ceux qui ont plus de trois ans. Au centre de cette portion de la place, sont les appartemens des personnes préposées à la surveillance des dortoirs; à l'une des extrémités se trouve l'infirmerie, et à l'extrémité opposée est un bâtiment pour recevoir les étrangers qui peuvent venir de loin pour voir leurs amis et leurs parens. Au centre des deux côtés du carré sont les appartemens des surveillans en chef, et dans le troisième sont les magasins pour tous les objets nécessaires à l'usage de l'établissement. En dehors et au revers des maisons qui entourent le carré, sont des jardins entourés, comme le plan le montre, par des chemins. »

« Immédiatement près de ces chemins, sont les constructions pour les ateliers, pour les machines

et les manufactures ; l'abattoir ou les tueries sont séparés de l'établissement par des plantations. »

« Au côté opposé sont les offices pour laver, blanchir, etc. ; et encore plus loin du carré, sont deux établissemens de fermier, avec toutes les commodités nécessaires pour préparer l'orge pour la brasserie, les moulins à blé, etc. Autour sont des clôtures cultivées, des terres en pâture, etc., dont les bordures sont plantées d'arbres fruitiers. »

« Le plan, tel qu'on le présente, est dressé d'après une échelle capable de suffire aux besoins de 1200 personnes environ. »

« On suppose ce nombre composé d'hommes, de femmes et d'enfans de tout âge, de toute capacité et de toutes dispositions, le plus grand nombre très-ignorant, beaucoup d'entre eux ayant des habitudes mauvaises et vicieuses, et ne possédant que les facultés ordinaires des êtres humains, tant corporelles que d'intelligence, tels que ceux qui ont besoin aujourd'hui d'être entretenus par les fonds destinés à l'entretien des pauvres ; individus qui sont, actuellement, non-seulement inutiles et un fardeau direct pour le public, mais dont encore l'influence morale est pernicieuse au plus haut degré, attendu qu'ils sont le moyen par lequel l'ignorance et plusieurs genres d'habitudes vicieuses et de crimes se communiquent et se perpétuent. »

« Il est évident que, tant qu'on souffrira que les pauvres restent placés dans les mêmes circonstances où ils ont existé jusqu'à présent, non-seulement eux, mais leurs enfans, à très-peu d'exceptions près, resteront de même, de génération en génération. »

« Pour pouvoir effectuer un changement radicalement avantageux dans leur caractère, il faut les éloigner de l'influence de pareilles circonstances, en les plaçant dans celles qui conviennent à la constitution naturelle des hommes et au bien-être de la société. On ne pourra pas manquer alors de produire, dans leur condition, cette amélioration que toutes les classes ont si grand intérêt de favoriser et d'atteindre. »

« Après avoir porté une attention constante sur cet important objet, ce sont ces circonstances que j'ai tâché de combiner dans l'établissement que ces dessins représentent, autant que l'état actuel de la société peut le permettre. C'est ce que je vais expliquer maintenant d'une manière plus particulière. »

« Chaque logement est approprié pour contenir un homme, sa femme et deux enfans au-dessous de trois ans, de manière à leur offrir beaucoup plus d'aisance que leurs habitations ordinaires ne leur en donnent actuellement. »

« Il est entendu que les enfans au-dessus de l'âge

de trois ans doivent suivre l'école , manger dans le réfectoire et dormir dans les dortoirs , les parens ayant d'ailleurs la permission de les voir et de leur parler pendant leur repas et à tout autre moment; qu'avant de quitter l'école ils soient instruits dans toutes les connaissances utiles et nécessaires; qu'on n'épargnera aucuns soins pour leur inculquer des habitudes et des dispositions qui puissent les diriger le mieux possible vers le bonheur de la vie , et les rendre des membres précieux et utiles à la communauté à laquelle ils appartiennent. »

« On propose d'employer les femmes, d'abord, à prendre soin de leurs enfans, et à tenir leurs demeures dans le meilleur ordre possible; en second lieu, à la culture des jardins pour recueillir les végétaux nécessaires à la cuisine publique; troisièmement, à être employées aux diverses branches de manufactures que les femmes peuvent aisément entreprendre; quatrièmement, à servir, à tour de rôle, dans la cuisine publique, dans les réfectoires et dans les dortoirs; et, lorsqu'elles seront bien instruites, à surveiller quelques parties de l'éducation des enfans dans les écoles. »

« On propose d'instruire et d'occuper les plus âgés des enfans au jardinage et aux manufactures pendant une partie du jour, proportionnellement à leurs forces, et d'employer tous les hommes à l'agriculture et dans les manufactures, ou à toute

autre occupation pour le bénéfice de l'établissement. »

« L'ignorance des pauvres, leurs mauvaises habitudes et leur manque d'une éducation raisonnable, rendent nécessaire de les occuper régulièrement et activement, pendant toute la journée, à des ouvrages essentiellement utiles, mais de telle manière que leur travail soit sain et productif. Le plan qui a été proposé remplira complètement cet objet. »

« Afin d'offrir quelques idées pratiques des dépenses qu'exigerait la fondation d'un pareil établissement pour 1200 individus, on présente les détails suivans. »

État de dépenses pour la formation d'un établissement de DOUZE CENTS hommes, femmes et enfans.

EN ACHETANT LA TERRE,

Douze cents acres de terre, à raison de	
50 liv. sterling par acre.....	36,000
Logemens pour 1200 personnes.....	17,000
Trois corps de bâtimens publics, au centre de la place.....	11,000
	<hr/>
	64,000

<i>Transport</i>	64,000
Fabriques, abattoirs et buanderies....	8,000
Ameublement de 300 chambres à 8 liv. sterling chaque.....	2,400
Ameublement de la cuisine, des écoles et des dortoirs.....	3,000
Deux établissemens ruraux, avec moulin à blé, les usines pour l'orge, et les dépendances de la brasserie.....	5,000
Construction de l'intérieur de la place carrée et des chemins.....	3,000
Fonds pour la ferme cultivée à la bêche.	4,000
Faux-frais et objets non prévus.....	6,600
	<hr/>
LIVRES STERLING...	96,000
<i>Francs</i>	2,304,000
	<hr/>

Cette somme, divisée par 1200, donne un capital à avancer de 80 livres sterling par tête, ou bien 4 livres sterling à raison de 5 pour cent par an.

« Ainsi, pour une modique rente de 4 livres sterling, 80 livres par tête, on pourra placer ces pauvres non employés en situation de gagner leur vie, et, comme il est facile de le concevoir, de rembourser promptement le capital avancé, s'il est nécessaire. Mais si l'on prend la terre à bail,

il ne faudrait qu'un capital de 60,000 liv. sterling
(1,440,000 liv.) »

« Il y a plusieurs moyens de mettre ce plan à exécution. »

« On peut l'effectuer par des particuliers, par des paroisses, par des comtés, des districts, etc., et par la nation entière, ou par son gouvernement. Les uns pourront donner la préférence à un mode sur un autre, et il serait même avantageux d'avoir l'expérience d'une grande variété de modes particuliers, afin que le plan, qu'une pratique aussi diversifiée prouverait être le meilleur, pût être ensuite généralement adopté. Ainsi, les intéressés pourraient le mettre à exécution, suivant la nature de leurs propres localités et leurs différentes vues. »

« Le premier objet nécessaire est de lever une somme d'argent suffisante pour l'achat de la terre ou bien pour la location, afin de bâtir la place carrée, les ateliers, les fermes et leurs dépendances, pour approvisionner les fermes, et se procurer toutes les choses nécessaires pour mettre l'ensemble en mouvement. »

« Il faudra se procurer des personnes en état de surveiller toutes les parties de l'établissement, jusqu'à ce qu'on en ait élevé d'autres dans l'établissement pour les remplacer. »

« Alors le travail des personnes admises pourra

être employé pour procurer, et à eux et à leurs enfans, une existence heureuse, et pour rembourser, si on l'exige, le capital avancé à l'établissement. »

« Lorsque leur travail sera ainsi convenablement et prudemment dirigé dans un système bien conçu et facile à exécuter, on ne tardera pas à le trouver plus que suffisant pour tous les besoins raisonnables de chaque individu. Combien ne serait-il pas superflu et inutile de reconnaître la vérité du principe qui établit qu'un homme bien élevé peut produire plus qu'il ne peut consommer, à moins qu'on n'ait bien fixé les moyens par lesquels ce principe peut être mis en pratique? L'époque est arrivée où l'on peut le faire le plus avantageusement, et où l'état de la société demande impérieusement l'adoption d'une mesure quelconque pour soulager les gens riches et les gens industriels, du fardeau croissant de l'impôt pour les pauvres, et ceux-ci de leur misère et de leur dégradation toujours croissantes. »

« Il est impossible de trouver des expressions assez fortes pour dépeindre l'inconséquence et l'injustice de nos procédés actuels envers les classes pauvres et ouvrières. On les abandonne à la plus grossière ignorance. On souffre qu'elles s'élèvent dans les habitudes du vice et dans les pratiques des crimes, et comme si c'était à dessein de les

tenir dans cet état d'ignorance et de vice, pour les forcer aux crimes en les entourant de tentations qui ne peuvent manquer de produire les plus déplorables effets. »

« Le système, ou plutôt le défaut du système qui existe dans le régime des pauvres, est évidemment condamné par une longue et fatale expérience. »

« Les sommes énormes qu'on perçoit annuellement pour les pauvres, sont dissipées, au mépris de tout principe de justice et d'économie. Elles offrent des prix bien plus grands à la paresse et aux vices, qu'à l'industrie et à la vertu, et de cette manière elles tendent directement à l'accroissement de la misère et des vices des classes même qu'elles sont destinées à soulager. Aucune somme administrée de cette manière, quelque énorme qu'elle puisse être, ne produira d'autre résultat que la pauvreté et la misère, qui ne feront que s'accroître à proportion qu'on augmentera des secours administrés ainsi. »

« Les pauvres et les classes ouvrières sans emploi ne doivent pas être abandonnés à leur sort, à peine de nous entraîner tous dans l'abîme du malheur. Au lieu de les laisser, comme ils le sont actuellement, sous la domination de l'ignorance et sous l'influence de circonstances fatales à leur industrie et à leurs mœurs, situation dans

laquelle il est facile d'apercevoir l'inefficacité ou plutôt l'injure qu'on leur fait, de leur accorder des secours en argent, ils doivent être, au contraire, pourvus des moyens de se procurer une subsistance assurée et suffisante par leur propre travail, et cela, d'après un système qui dirigera non-seulement ce travail et ces profits à leur plus grand avantage, mais qui les placera sous l'influence des circonstances les plus convenables aux progrès de leur morale et de leur bonheur. En un mot, au lieu de permettre que leurs habitudes fassent des progrès sous la plus funeste influence possible, ou plutôt au hasard de leur laisser commettre des crimes qui appellent toutes les dispositions sévères de notre Code pénal, adoptez un système capable de prévenir la pauvreté et les crimes, et alors l'action sévère de nos lois pénales sera bientôt restreinte à des limites très-étroites. »

« L'esquisse d'un tel plan a été, je pense, quoique rapidement, assez développée et tracée dans ce rapport. »

« On doit espérer que le gouvernement actuel est maintenant convaincu de la nécessité d'abandonner le principe sur lequel toutes nos mesures législatives sur les pauvres ont été dirigées jusqu'à présent; rien, en effet, n'est moins capable de placer l'Empire Britannique dans un

état de sûreté permanente : car , jusqu'à ce que le principe de prévenir ces désordres devienne la base des actes législatifs, ce sera en vain qu'on cherchera des mesures hors du cercle des expédiens partiels et temporaires qui laisseraient la société sans aucune réforme utile , ou qui l'entraîneraient dans un état plus déplorable encore. »

« Si telle est la conviction du gouvernement, le changement proposé dans le régime des pauvres et des classes ouvrières sans emploi , sera bien mieux dirigé comme mesure nationale que comme entreprise particulière. »

« Au fait, les avantages qui doivent en résulter pour la société entière, ne pourront être réalisés jusqu'à ce que ce plan devienne national. »

« Si l'esquisse pratique qu'on a présentée est approuvée, et si elle appelle l'attention du parlement, le premier objet à examiner ensuite, sera de savoir de quelle manière on pourra la mettre à exécution sans perte de temps, et sans préjudice immédiat ou à venir pour les ressources du pays. »

« Les fonds nécessaires à la dotation de ces établissemens formés sur ce plan, pourront être réalisés par la consolidation des fonds de quelques-uns des hospices publics (18); on égaliserait la taxe, et on emprunterait par hypothèque sur cette garantie. Les pauvres, y compris ceux qui dépen-

dent des hospices de charité publique, seraient les pauvres de la nation. »

« De là proviendrait une surabondance de fonds et de travail. Il faudrait examiner le pays, afin de s'assurer des meilleures positions pour les établissemens de fabrication et de culture. »

« Les terres qu'on pourra se procurer avec le plus de facilité dans différentes parties du royaume, seront expertisées loyalement, et achetées pour le compte de la nation ou autrement, et distribuées d'une manière convenable à leur destination, par des personnes versées dans ce genre de placement et d'économie. »

« On pourra, avec avantage, employer le travail des pauvres et des ouvriers sans emploi, à l'exécution de ces divers travaux, sous la direction de personnes appointées pour surveiller les divers départemens de ces établissemens. »

« Rien de nouveau ne sera exigé; tout ce dont on aura besoin se pratique journellement dans tout le royaume. »

« Les terres et les maisons ne conserveraient pas seulement leur valeur primitive; mais à mesure que le plan s'exécuterait, elles accroîtraient matériellement de valeur, et tous les districts dans le voisinage de ces établissemens participeraient à l'amélioration commune, que ce système porterait bientôt à un degré très-étendu. »

« Lorsque ces arrangemens seront adoptés et mis à exécution, et, plus tôt ou plus tard, il faut qu'ils le soient, afin de remédier d'une manière permanente à la détresse de la nation, il en résultera des conséquences aussi nouvelles qu'extraordinaires. La valeur réelle des terres et du travail s'élevera, tandis que les productions de la terre et du travail baisseront de prix. Les machines deviendront d'une utilité plus étendue et d'un plus grand profit pour la société; on pourra donner tout l'encouragement possible à leur emploi, et cette extension ira toujours croissant à l'infini, mais seulement comme aide, et non pas avec une concurrence défavorable au travail des hommes. »

Ayant ainsi présenté le plan proposé par M. Owen et le tableau des dépenses nécessaires à son établissement; avant que d'entrer dans leur examen sous un point de vue pratique et systématique, j'indiquerai ici les avantages que M. Owen croit inséparables de tout établissement pareil à celui de New-Lanark, sous la nouvelle condition de faire de l'agriculture la base principale d'un nouvel établissement.

« On peut résumer ces avantages sous les divers points suivans :

« 1°. Quelque dispendieux que puisse paraître un pareil système en faveur des pauvres, à un observateur superficiel, je suis convaincu qu'après

un mûr examen, toutes les personnes familiarisées avec de pareilles combinaisons reconnaîtront facilement que ce système présente plus d'économie que tous les projets qui ont été proposés jusqu'à présent.»

« 2°. Presque tous les pauvres, sans emploi, sont dans un état d'ignorance grossière, et ils ont été élevés dans de mauvaises habitudes, situation déplorable, qui, sous le système actuel, se perpétuerait, suivant toute apparence, dans une suite sans fin de générations. Les arrangemens proposés pour eux offrent les moyens les plus assurés et les plus faits pour plaire à toutes les parties intéressées et à tout esprit libéral, et pour détruire à la fois leur ignorance et leurs habitudes vicieuses dans une seule génération. »

« 3°. Les plus grands désordres de la société proviennent de ce que les hommes sont élevés dans des principes d'égoïsme et de désunion. Les mesures proposées offrent les moyens d'unir les hommes dans la poursuite des objets d'une utilité commune pour leur profit mutuel, en présentant un plan facile et praticable pour anéantir graduellement les causes de discorde entre les individus, et pour rendre leurs devoirs et leurs intérêts d'accord entre eux. »

« 4°. Ce système offrira aussi les moyens les plus simples et les plus efficaces, de donner à tous

les enfans des pauvres sans emploi les meilleures habitudes et les meilleurs sentimens, autant du moins que la société sera en état de déterminer quelles sont les habitudes et les sentimens, ou quel est le caractère qu'on doit leur donner. »

« 5°. Il offrira encore les moyens les plus puissans de corriger les habitudes et la conduite générale des pauvres adultes, actuellement sans occupation, qui ont été cruellement délaissés par la société dès leur enfance. »

« 6°. Par suite d'une disposition particulière de ce plan, son exécution donnera aux pauvres, pour prix de leur travail, une situation plus heureuse, plus réelle, plus solide et plus permanente qu'aucune de celles qu'ils ont pu encore se procurer. »

« 7°. Dans une seule génération ce système obviendra à la nécessité des taxes pour les pauvres, et de tout don de charité gratuite, en préservant chaque individu de devenir pauvre, et d'être ainsi assujetti à une dégradation que rien ne nécessitera. »

« 8°. Il offrira les moyens d'augmenter graduellement la population des contrées non peuplées d'Europe et d'Amérique, qu'on jugera nécessaire d'animer; ce système mettra une plus grande population en état de vivre, s'il est nécessaire, avec aisance sur le même sol, et enfin d'accroître et de décupler les forces et le pouvoir politique des états où il sera adopté. »

« 9°. Il est tellement facile, qu'on pourra le mettre en exécution avec moins d'adresse et d'efforts qu'il n'en faut pour l'établissement d'une nouvelle manufacture dans une nouvelle position. Bien des particuliers de talens ordinaires ont formé des établissemens qui ont exigé des combinaisons bien plus compliquées. Dans le fait, on ne demande rien de plus que ce qui se pratique journellement partout dans une société ordinaire, et ce qui, avec les arrangemens proposés, peut être beaucoup plus facilement exécuté. »

« 10°. Ce nouveau système soulagera d'une manière efficace les pauvres fabricans et les ouvriers dans leur profonde détresse actuelle, et cela sans déranger avec violence, ni précipitation, les institutions existantes dans la société. »

« 11°. Il permettra de porter les inventions et les perfectionnemens mécaniques au degré qu'on voudra; car, d'après le plan proposé, chaque perfectionnement mécanique servira et aidera le travail des hommes. »

« 12°. Et enfin toutes les classes de la société profiteront essentiellement de ce changement dans la condition des pauvres. Un plan quelconque, basé sur les principes que nous venons de développer, paraît actuellement indispensable pour assurer le bien-être de la société, et pour faire cesser le spectacle affligeant de milliers de personnes

périssant de besoin au milieu d'une surabondance de moyens pour bien élever, instruire, employer, nourrir, et mettre dans une aisance convenable une population au moins quatre fois plus nombreuse que la nôtre.»

CHAPITRE III.

Examen impartial du plan pratique , et des opinions spéculatives de M. Owen, indiquant d'un côté les avantages, et de l'autre les désavantages inséparables de leur adoption.

AYANT déjà exprimé, dans les feuilles qui précèdent, la plus haute admiration pour l'art étonnant déployé dans l'établissement de New-Lanark, comme fabrique de coton, et pour les principes de commerce qui ont été adoptés par M. Owen, il n'est pas nécessaire de revenir ici sur cette partie du sujet de cet ouvrage. Dans toute colonisation, il est évidemment important d'être indépendant, autant que possible, des accidens et des inconvéniens qu'entraînent les approvisionnementemens tirés de l'étranger, et surtout pour ce qui a rapport aux objets de première nécessité : M. Owen a été obligé, dans quelques circonstances, *d'être dépendant* à cet égard.

Le prix du fermage de la terre, le manque total de combustible, qu'on peut classer au nombre des premières nécessités de la vie, dont il a

été obligé de se procurer des approvisionnemens des contrées voisines, ont multiplié la dépense et les difficultés de son établissement. Il a sans doute pesé ces inconvéniens, et dans le nouvel établissement qu'il propose, fondé sur l'agriculture, il tâchera de se placer dans une position plus indépendante. Le grand avantage d'avoir des combustibles à volonté, et à des prix raisonnables, est un objet dont il est sans doute bien averti. Une situation sèche et saine, de l'eau de bonne qualité en abondance, et un local qui réunisse tous les avantages d'une libre communication, à peu de frais, avec des villes et des villages, sont aussi des conditions et des objets d'une grande importance. Avec ceux-ci, et d'autres encore d'une nature secondaire, le nouvel établissement, sous son habile direction, ne sera pas seulement avantageux aux intéressés, mais il le sera bien plus encore aux classes ouvrières. Il en résultera d'ailleurs des avantages d'un grand intérêt public. Le terrain, sous la direction d'hommes capables, remplira tous les objets d'une ferme expérimentale placée de la manière la plus favorable, ainsi que d'école pour l'art de cultiver les jardins. Ce n'est pas tout, de nouveaux principes de commerce s'établiront sur la base de la bonne foi et des liens sociaux; et les poids et les mesures dont les gens sans principes se servent frauduleusement

avec tant de facilité, seront employés avec équité et bonne foi. On aura des vues plus étendues sur la *liberté du commerce*, et l'expérience indiquera de plus en plus quels sont les bénéfices de la consommation intérieure. Rien ne sera perdu, en combinant ainsi l'agriculture et les manufactures; l'engrais se trouvera en abondance sur les lieux mêmes, et le nombre d'individus mettra les propriétaires, dans la mauvaise saison, en état de prévenir les pertes que les agriculteurs éprouvent souvent par le défaut de bras nécessaires: enfin le détail des avantages évidens qu'on pourra retirer de ce nouveau plan d'économie nationale, présentera une somme totale de résultats utiles d'une bien plus grande importance que ne peuvent les concevoir ceux qui ne connaissent que le système actuel des chaumières (*Cottage system*).

Le capital nécessaire pour faire l'expérience de ce plan doit, je crois, être réalisé par un emprunt: la communauté dépendra, comme dans d'autres établissemens, du travail de ses membres qui doivent jouir de tous les avantages civils, moraux et religieux dont jouissent actuellement les membres de la colonie de New-Lanark; ainsi une communauté d'intérêts indivisibles n'est point l'objet du plan proposé.

Les effets salutaires qui résulteraient évidemment de l'emploi, à certaines périodes, et suivant

les circonstances, des ouvriers des manufactures aux travaux de l'agriculture, et particulièrement de ceux de ces ouvriers qui seront au-dessus de vingt ans, sont des objets dignes de l'esprit philanthropique de M. Owen. Il est extrêmement à désirer que la sage police et l'humanité bien placée de M. Owen envers les ouvriers, et particulièrement envers leurs enfans employés dans les fabriques, puissent enfin avoir une influence salutaire sur tous les propriétaires de fabriques. Certainement je n'ai aucun doute que si le plan de M. Owen est exécuté, il ne soit évidemment prouvé, par la pratique et par l'expérience, que l'intérêt des manufactures est intimement lié aux mesures si ardemment demandées par l'auteur des *Nouvelles Vues*.

Convaincu que je suis bien loin de réunir tous les moyens et toutes les connaissances nécessaires pour développer les avantages probables que le plan proposé présente en faveur des manufactures et du commerce; limité par le temps que je puis donner à cet ouvrage, et ayant d'autres points à examiner, que je regarde comme de la première importance, je termine cette partie de mon sujet en observant simplement, et comme un fait certain, que M. Owen a réellement employé de la manière la plus habile la division du travail manuel et mécanique, et qu'il a d'ailleurs combiné avec un art admirable ces deux

moyens d'économie sociale, pour assurer le plus grand avantage possible à la communauté. Je suis donc dans la conviction la plus intime du succès de cette bienfaisante entreprise sous tous ses rapports, et je ne puis douter de son importance et de son utilité.

Jusqu'à présent, j'ai eu à remplir l'agréable tâche de rendre un juste tribut d'éloges aux grands talens de M. Owen, qui n'a point de rivaux comme réformateur pratique. Mais afin de donner à l'établissement en question le caractère d'une utile institution publique sous des rapports mal vus ou mal conçus par l'auteur des *Nouvelles Vues*, je suis forcé de combattre directement deux opinions principales, d'après lesquelles il a établi son système sur la formation du caractère de l'homme. S'il fallait une apologie pour entrer dans cette discussion, je ne crois pas pouvoir en présenter une meilleure que d'affirmer, comme un fait certain, que l'opinion des plus chauds partisans des *Nouvelles Vues*, que je connaisse en Angleterre et en France, à très-peu d'exceptions près, est, qu'à moins d'écarter des ouvrages de M. Owen les doctrines que je vais indiquer, et sur lesquelles il insiste, savoir : ce que l'homme n'a individuellement aucune part dans la formation de son propre caractère, et que l'intérêt personnel est le grand principe des actions humaines, » son plan sera

rejeté par la portion la plus éclairée de la société, comme étant un faux système de réformation générale que la raison ne peut approuver. Convaincu de la justesse de cette opinion, et voyant l'influence immense qu'auront des notions justes sur cet important sujet, pour déterminer à accueillir favorablement les Nouvelles Vues dans toutes les contrées de l'Europe, je sens qu'il est de mon devoir, comme partisan du système des Nouvelles Vues de M. Owen, de tâcher, quoique imparfaitement, et sans succès peut-être, d'écarter les seules objections qui s'opposent à leur adoption.

Avant d'entreprendre d'indiquer ce que je crois, malgré toute ma déférence pour l'expérience de M. Owen, être faux dans ses opinions spéculatives, je demande qu'on ne se persuade pas que j'entende cependant que ces erreurs, si elles existent, soient regardées comme un obstacle à l'établissement du plan expérimental qu'il propose.

Dans une expérience particulière, telle que celle actuellement faite à New-Lanark, ainsi que dans celle qu'on propose, les deux doctrines en question ne constituent aucune partie de la convention entre les ouvriers et leurs chefs. Le fait est que les ouvriers sont instruits de leur devoir envers Dieu et envers les hommes, suivant leur discipline religieuse, et qu'ils apprennent dans les

saintes écritures « *qu'ils peuvent tourner ou vers la droite, ou vers la gauche* »

Le cas serait bien différent si les Nouvelles Vues devaient obtenir la sanction du gouvernement. Alors les principes sur lesquels on entendrait mettre ce système en pratique, seraient le premier objet à examiner.

Il doit être évident, surtout dans l'état actuel de la société, que la doctrine qui établirait que la formation du caractère humain, et par conséquent les actions des hommes, ne dépendent en aucune manière de nous-mêmes, mais seulement des circonstances dans lesquelles nous sommes placés, serait seule une raison suffisante de faire rejeter l'ensemble de ce système par tous les gouvernemens. Je crois sincèrement que ce serait le devoir du Gouvernement Britannique.

Une observation se présentera naturellement à l'esprit de mes lecteurs, en se rappelant que j'ai expressément restreint l'objet de cet ouvrage aux classes ouvrières, aux pauvres et à leurs enfans, et surtout que j'ai reconnu que ces doctrines erronées n'ont, à New-Lanark, aucune influence sur l'esprit des ouvriers; c'est que je parais en évidente contradiction en discutant ces mêmes doctrines comme d'importans objets liés au but de cet ouvrage. J'ai deux raisons pour en agir ainsi : la première, est que si M. Owen, persuadé par des

hommes qui réunissent des talens supérieurs à ceux que je possède, s'explique lui-même d'une manière satisfaisante sur ces points essentiels, je serai alors en état, comme je le prouverai bientôt, de présenter de nouveaux motifs de la plus grande force pour déterminer plusieurs personnes à concourir à l'établissement proposé. L'autre raison est que, pourvu que M. Owen se persuade de la convenance d'écarter les objections qu'on lui oppose, il est plus que probable que le Gouvernement Britannique se croira autorisé alors à mettre les vues de M. Owen à l'épreuve. Ayant ainsi franchement donné les raisons qui me portent à discuter, quelque pressé que je sois par le temps, deux doctrines favorites d'un homme pour qui je professe le plus haut respect, j'espère pouvoir avec candeur, et avec les égards qui lui sont dus, parvenir, par mon zèle ardent, à le conduire avec moi à *l'autel de la vérité*.

Le principe social est exclusivement l'axe sur lequel M. Owen fait mouvoir toutes les actions des hommes. Le principe rationnel en est formellement rejeté, comme règle de la vie; par conséquent le souverain principe du devoir ne forme, en théorie, aucune partie du code politique et moral des Nouvelles Vues.

L'homme est créé pour la société; la société est fondée sur des relations, des dépendances et des

fonctions mutuelles. L'ordre est la première expression de la société dans son enfance. L'ordre ne peut exister sans lois ; — point de lois sans législateurs ; — point de législateurs sans autorité , — point d'autorité sans obéissance , — et point d'obéissance vertueuse sans un sentiment de devoir. C'est là le principe universel en politique , en morale et en religion , qui , ainsi que la gravitation dans le monde matériel , maintient un ordre et une harmonie invariables. Ce grand pouvoir qui dirige tous les mouvemens vertueux du cœur humain , est fondé sur les principes universels de l'unité , de la permanence constante et de la dignité de la vérité. Un écrivain célèbre a remarqué , avec autant de simplicité que de force , « que rien n'est capable de nous mettre dans l'obligation de faire ce qui paraît mal à notre jugement. On peut supposer qu'il est de notre intérêt , mais on ne peut pas supposer qu'il est de notre devoir de malfaire : la force peut contraindre , l'intérêt peut séduire , le plaisir peut persuader , mais la raison seule peut obliger. C'est la seule autorité que les êtres raisonnables puissent connaître , et la seule à laquelle ils doivent obéir (19). »

Les affections bien développées et affermiées par leur accord avec le jugement , la raison et la conscience , sont les expressions parfaites des pouvoirs de l'homme , comme être raisonnable et

social. Il faut que la relation entre l'affection et le jugement soit toujours maintenue.

Lorsque les affections dominent exclusivement, l'homme est gouverné par l'instinct et par les principes animaux de sa constitution. Lorsque le raisonnement, qui n'est pas fondé sur des vérités évidentes par elles-mêmes, vient à prévaloir, excepté dans les vérités spéculatives, purement abstraites, la faiblesse et l'erreur sont inévitables.

Quant aux enfans, qui ne sont que des animaux avant de devenir des êtres raisonnables, les affections sont les grands instrumens d'instruction : elles sont les organes de l'homme devenu raisonnable, et alors elles doivent être gouvernées par le jugement, par la raison et par la conscience. Le jugement et la raison des parens et des instituteurs tiennent lieu du de ces facultés chez les enfans,

L'homme a des devoirs plus élevés que ceux que les affections peuvent accomplir. Souvent, en effet, pour remplir un rôle honorable et plein de dignité, les affections et les passions doivent être soumises et vaincues. J'attribue presque tous les vices politiques et moraux, actuellement existans dans la société, au défaut du sens moral du devoir.

Le grand pacte d'union qui lie les communautés sociales et les nations, ne dépend pas de l'intérêt particulier ni du plaisir, mais du devoir.

Le devoir est l'essence de l'esprit public ; la soumission au devoir est la perfection la plus distinctive d'une âme noble et supérieure.

Donner à l'homme les qualités nécessaires pour faire le voyage de la vie , en l'instruisant seulement à la pratique et à l'exercice de ses pouvoirs et de ses facultés actives , c'est adopter en grande partie le système d'Épicure. Il est aussi impraticable de donner aux hommes les qualités nécessaires pour suivre d'un pas ferme le sentier de l'honneur et de la vertu par un système d'intérêt personnel , par le développement des affections bienveillantes , qu'il l'est de faire un voyage heureux sur l'Océan , quelle que soit l'excellente construction du vaisseau qui vous porte , quelle que soit la perfection de son grément , de ses voiles , s'il est sans gouvernail , sans compas et sans pilote.

Dans le jugement , si respectable par jury , sur les droits et les privilèges des hommes , ce n'est pas seulement par les suggestions des affections bienfaisantes que les déclarations des honnêtes jurés sont dictées. Ce n'est pas exclusivement sur les affections bienveillantes que les communautés et les nations placent la base de l'action de leurs relations et de leurs obligations mutuelles. Ici l'intérêt personnel doit céder au bien public , et le devoir doit être à l'ordre du jour.

Le sens moral ou le devoir diffère essentielle-

ment de l'intérêt individuel ou du bonheur. Il est peut-être de mon intérêt personnel de faire un acte de bonté envers un homme qui en est indigne, acte qui le mettra en état de nuire à d'autres; mais très-certainement cet acte est alors contraire à mon devoir. Mépriser l'intérêt lorsqu'il est d'accord avec le devoir, c'est le comble de la folie; mais agir en opposition à ce que dictent la raison et la conscience, est indigne de l'homme comme agent moral, responsable, envers Dieu et envers la société, de ses actions. Dans tous les cas où les intérêts des hommes sont d'accord avec leur devoir, ils ont des motifs raisonnables d'agir; et ils n'en ont pas lorsque leurs intérêts et leurs devoirs sont en opposition. C'est enfin sur l'autel sacré du devoir seul qu'on peut jouir des sentimens purs de la vertu et des bénédictions les plus précieuses de la religion.

J'admets que M. Owen, en plaçant le principe ou le motif général des actions des hommes dans le plaisir et l'intérêt personnel, peut en appeler à l'autorité de quelques moralistes, de quelques théologiens, en faveur de son opinion.

L'intérêt personnel et les plaisirs raisonnables, bien entendus, sont les conséquences de toutes les actions dictées par les motifs du devoir. Substituer l'effet à la cause, ou la cause à l'effet, et regarder l'intérêt personnel ou le bonheur comme un prin-

cipe d'action indépendant du devoir , c'est déroger à la nature raisonnable de l'homme , c'est lui ravir toute sa dignité. Des motifs aussi bas et aussi avilissans chez les hommes , comme êtres raisonnables , placent les maîtres de la terre au niveau des animaux des champs. Ce n'est pas sur les circonstances du lieu , de la naissance , de la beauté ou de la richesse d'un pays , ni sur les succès qu'on peut obtenir , ou sur les lauriers de la victoire , que peut être fondée la base sur laquelle l'esprit public et le devoir social élèvent leurs formes pures et majestueuses. Ce ne sont pas non plus les attraits du plaisir , les jouissances de nos désirs et de nos passions , ou l'acquisition des richesses , qui peuvent étendre et assurer les intérêts de la vertu et de la religion. L'espoir d'un bonheur éternel , comme motif d'action , est même trop impuissant pour préserver les hommes de tourner tantôt à droite , tantôt à gauche , dans leur carrière religieuse , sur le globe que nous habitons.

L'observation et l'expérience prouvent qu'il est plus absurde de fonder la conduite des hommes sur leur intérêt ou leur bonheur , sans les diriger par les préceptes de la raison et de la conscience , qu'il ne le serait de vouloir faire le tour de l'Europe sur des béquilles , plutôt que d'obéir aux mouvemens instinctifs de la nature en marchant. Ce serait se livrer à un jeu de hasard avec le bonheur.

Le sublime langage de Job aux défenseurs du système d'intérêt et de bonheur individuel, système qui, au lieu de produire l'huile et le vin des mâles vertus, ne produit, comme un jardin abandonné, que des fleurs et des orties, lui paraissait triste, décoloré et sans utilité, et il disait :

« Je tiendrai ferme à ma droiture, et je ne m'en départirai pas ; mon cœur ne me fera point de reproche tant que je vivrai. » C'est une incontestable vérité, que le principe universel du devoir paraît avoir été gravé, par la main de Dieu même, dans la nature raisonnable et sociale de l'homme. C'est sur ce rocher inébranlable que la Providence a fondé la religion naturelle et la religion révélée. Depuis les engagements les plus ordinaires de l'honneur jusqu'à ces engagements solennels qui constituent par les liens de l'union les corps politiques, et jusqu'à ces engagements bien plus élevés encore, ces liens sacrés de la reconnaissance et de l'amour envers Dieu, tout dépend du principe du devoir. Supposer que des citoyens puissent avoir véritablement un esprit public, ou que des hommes se disant membres de sectes ou d'établissemens religieux, remplissent les obligations qui leur sont imposées par la Providence et par la société, en agissant par le seul motif de l'espoir des avantages à recueillir et des plaisirs dont ils jouiront ; c'est nous tromper nous-mêmes, c'est insulter à la Divinité. Mettre sa confiance dans une conduite aussi

peu légitime, c'est faire un commerce politique ; *c'est faire sa cour*, comme l'immortel Reid l'a dit, *à la vertu pour sa fortune* ; c'est servir le Roi des Rois, non pas par loyauté et par devoir, mais par la passion vile et basse d'obtenir l'objet de nos désirs.

D'après la connaissance que j'ai du caractère bienfaisant de M. Owen, qui m'a plusieurs fois pressé d'examiner les Nouvelles Vues avec toute liberté et toute franchise, je me repose sur sa droiture pour méditer les observations que je me suis permis de faire sur cette partie essentielle de son plan de réforme. Si, sous quelques rapports, elles donnent une fausse idée de ses opinions et de ses sentimens ; ou si, dans cette circonstance, je me suis trompé, on devra me pardonner ; car je puis dire qu'il me connaît trop bien pour croire que j'aie eu jamais l'intention de lui nuire.

Quant à l'opinion que la formation du caractère humain ne dépend aucunement de nous-mêmes, on ne peut s'y méprendre ; elle est la base fondamentale du système des Nouvelles Vues. Pour éviter cependant tout malentendu, je citerai ici mot, à mot, deux passages tirés de l'Essai de M. Owen sur le caractère humain. « Dès les temps les plus reculés, le monde a été dans l'habitude d'agir d'après la supposition que chacun individuellement forme son propre caractère, et que par conséquent

il est responsable de tous ses sentimens et de toutes ses habitudes, méritant la récompense due aux uns et la punition due aux autres. Tous les systèmes qui ont été établis parmi les hommes, ont été basés sur ces faux principes ; mais lorsqu'on les mettra à l'épreuve d'un examen impartial, on les trouvera non-seulement mal fondés, mais encore en opposition directe à toute expérience et à l'évidence même de nos sens. »

« Ce n'est pas là une légère erreur, qui n'entraîne que des conséquences peu importantes ; c'est, au contraire, une erreur fondamentale de la plus haute influence ; elle agit sur tout ce qui nous concerne, et on la reconnaîtra peut-être pour la véritable et l'unique origine du mal : elle enfante et perpétue l'ignorance, la haine et la vengeance, là où, sans cette erreur, la bonne intelligence, la confiance et la bonté devraient régner. Tel a été jusqu'à présent le mauvais génie du monde. Il écarte l'homme de l'homme dans toutes les régions de la terre, et rend ennemis ceux qui, sans cette erreur grossière, auraient joui des bons offices et de l'amitié sincère des autres ; c'est une erreur enfin qui entraîne la misère et toutes ses conséquences. »

« Cette erreur » ajoute-t-il, « ne peut plus exister ; car chaque jour rendra de plus en plus évident que le caractère de l'homme est, sans une seule ex-

ception, toujours formé pour lui; qu'il peut être et qu'il est principalement créé par ses prédécesseurs; qu'ils lui donnent ou peuvent lui donner ses idées et ses habitudes, lesquelles sont les agens qui gouvernent et qui dirigent sa conduite. L'homme par conséquent n'a jamais formé, ni même il n'est pas possible qu'il puisse former son propre caractère (20). »

Il n'est pas dans mon intention d'entrer dans une discussion métaphysique sur les importantes opinions renfermées dans ces deux paragraphes. D'après la logique perfectionnée de l'école moderne, pour laquelle nous avons de si grandes obligations à lord Bacon, à Newton, à Reid, et au professeur Stewart d'Édimbourg, je suis obligé de renoncer à essayer de prouver, par des actes de raisonnement, que la formation du caractère humain dépend à la fois de nos pouvoirs individuels, dont la Providence nous a tous pourvus, et de la bonne ou mauvaise éducation que nous avons reçue, ainsi que de la position dans laquelle nous sommes placés.

L'évidence du pouvoir donné à l'homme d'acquiescer l'habitude de la réflexion, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, de porter l'œil de son esprit intérieurement en lui-même, se manifeste par les opérations évidentes de ce pouvoir qui produit la croyance fondée sur la conscience.

Les actes du raisonnement sont donc exclus ci car on n'a aucun point fixe de départ pour la discussion, excepté deux opinions opposées, dont l'une doit être vraie et l'autre faussé.

Que les êtres raisonnables possèdent le pouvoir de faire le bien ou de faire le mal; que la Providence ait avec bonté accordé à l'homme le pouvoir de distinguer le bien du mal; que la raison et la conscience aient été données à l'homme, afin de lui indiquer ses relations avec Dieu, avec ses semblables, et avec les ouvrages de la création et de la Providence; ce sont là des vérités évidentes, aussi indépendantes de la faculté de la raison, que le soleil au firmament est indépendant de la terre que nous habitons.

Tout ce qu'on peut faire dans de pareils sujets, à moins qu'on ne se refuse au jugement commun, ou, ce qui est la même chose, au sens commun des hommes, c'est de suivre la maxime de M. Hume: «Ceux, dit-il, qui ont nié la réalité des distinctions morales, peuvent être rangés parmi les disputans de mauvaise foi, qui ne croient pas réellement aux opinions qu'ils défendent, mais qui s'engagent dans la dispute par affectation, par un esprit d'opposition, ou par le désir de faire preuve d'un esprit et d'un génie supérieurs au reste des hommes; il n'est pas non plus concevable qu'aucune créature humaine ait jamais pu croire

sérieusement que tous les caractères et toutes les actions eussent le même titre au respect et à l'amour de ses semblables. »

« Quelque grande que puisse être l'insensibilité d'un homme, il est impossible qu'il ne soit souvent touché à la vue du bien ou du mal; et malgré l'opiniâtreté de ses sentimens, il ne peut s'empêcher de remarquer que les autres sont susceptibles des mêmes impressions. Le seul moyen donc qui reste pour convaincre un antagoniste de cette espèce, est de le laisser à ses propres réflexions : car enfin, lorsqu'il verra que personne ne s'avise de le contrarier, il est très-probable que de lui-même, et par pure lassitude, il viendra se ranger du côté du sens commun et de la raison. »

Ce serait une chose impardonnable et extrêmement injuste, de ma part, d'appliquer à M. Owen les dispositions dont il est question dans cette citation. Mon motif personnel, en la préférant à d'autres, tirées des ouvrages d'autres écrivains aussi célèbres, est simplement et uniquement parce que M. Hume était, de tous les hommes, le moins sujet à adopter des erreurs vulgaires. Je suis convaincu que M. Owen, en fixant ses idées sur ses sources favorites et importantes de bonheur, les affections bienveillantes, aura été de bonne foi, et sans s'en apercevoir, entraîné insensiblement dans une erreur directement opposée au jugement com-

mun des hommes. Qu'il ait découvert l'universelle erreur par laquelle le genre humain a été trompé jusqu'à présent, en plaçant le perfectionnement et le bonheur de la masse de l'espèce humaine *exclusivement* dans les connaissances spéculatives ou dans l'individualité de l'homme, on doit l'accorder : mais, par contre, qu'il se soit jeté dans l'extrême opposé, et qu'il ait exclu l'individualité de toute part dans la formation du caractère d'un individu, quel qu'il soit, est, je crois, tout aussi vrai. L'homme, dans sa composition, a été regardé, par les philosophes anciens et par les modernes, comme un abrégé de l'univers. Son instinct animal et ses passions, ainsi que ses pouvoirs et ses facultés intellectuelles, sont éminemment caractérisés dans ses actions et dans sa conduite. Tous les systèmes relatifs à des objets ou à des sujets qui ont des qualités ou des propriétés de différentes espèces, et qui forment un tout consistant, doivent être erronnés lorsqu'ils sont d'une nature exclusive.

S'il n'en était pas ainsi, il serait tout aussi sensé d'appliquer le Code des lois politiques et morales aux chevaux, qu'aux hommes. Que le caractère de la généralité de la race humaine dépende principalement des raisons assignées par M. Owen, je le crois fermement ; mais qu'il ait existé et qu'il existe actuellement des milliers d'individus qui

ont formé leur propre caractère, concurremment avec des circonstances qui ne sont nullement rares, ni dans les sociétés civilisées, ni chez les tribus des sauvages, je n'en doute pas plus que de ma propre existence. L'auteur des Nouvelles Vues offre une preuve frappante de la vérité de cette opinion dans son propre caractère. Sans maître et sans entrer dans les écoles de philosophie, il a, par plus de vingt années d'études, pénétré, à force de méditations, jusqu'au temple sacré de la vérité et de la bienveillance.

Je ne puis m'empêcher de comparer l'exemple du digne évêque Berkley, sous plusieurs rapports, à celui de l'auteur des Nouvelles Vues. Le savant et pieux évêque possédait un esprit élevé par ses vues sublimes sur la spiritualité de l'homme. Ardemment occupé à contempler les beautés du monde spirituel, son imagination prit un empire despotique, non-seulement sur son entendement, mais encore sur ses sens; il niait l'existence du soleil, de la lune, et même de notre globe, et de toutes les riches productions du monde matériel. Rejetant ainsi le témoignage de ses sens, il devint un parfait sceptique, quant à l'existence du monde matériel. Il publia en conséquence un système de philosophie, qui ne put être réfuté par ses adversaires, à cause d'une inattention bien frappante de leur part.

Ils lui permirent de prendre une erreur pour une vérité évidente. Partant ainsi d'un premier point imaginaire, il n'y avait plus de possibilité de réfuter son système, qu'il défendait avec toute l'adresse de l'école d'Aristote. La conduite de M. Owen est la même à plusieurs égards. En contemplant les beautés des signes sensibles des affections sociales, qui ont fait son étude favorite pendant la plus grande partie de sa vie, son imagination a pris une autorité illimitée sur son jugement, et l'a induit à rejeter cette conscience intime, dont la croyance de l'individualité, pour me servir de ses propres expressions, dépend entièrement. Dans cet état de choses, tenter de le convaincre du contraire par les moyens ordinaires de la raison, serait le comble de l'absurdité. Tout ce qu'on peut faire, est de l'engager à diriger son attention sur les opérations de son esprit, et de ceux de ses semblables, avec l'intention expresse de lui donner des notions claires des différentes espèces d'évidence de toute croyance humaine.

Cette tâche, nécessaire et d'un si haut intérêt, accomplie sur un esprit aussi pur, aussi bienfaisant que celui que possède, à un degré extraordinaire, le philanthrope du Nord, je suis convaincu qu'il apercevra aussitôt la cause de son erreur.

Favorisé au plus haut degré de talens supérieurs,

il découvrira bientôt l'égarément extrême qui affecte l'ensemble du système général de sa philosophie. Des vues élevées se présenteront d'elles-mêmes à son esprit contemplatif, d'un côté sur la justice divine, et de l'autre sur les droits et les devoirs moraux des hommes entre eux. Le bien-faisant Auteur de la Nature, qui a créé l'homme agent raisonnable et moral, le laisse agir comme individu libre. Il l'a doué du pouvoir de connaître et de distinguer le bien ou le mal, et d'obéir à ce que lui dicte sa conscience.

Ce sont là des vérités évidentes ; car rien ne peut être plus absurde et plus injuste que de supposer que l'Être suprême ait imposé à ses enfans des devoirs à remplir, sans leur avoir, avec bonté, accordé le pouvoir d'y obéir. Un tyran même, insensé et ambitieux, ne pourrait regarder un ordre donné à ses esclaves, exigeant l'exécution d'actions hors de leur pouvoir, que comme extravagant et absurde.

D'après ces simples observations, on peut déduire les corollaires suivans. D'abord, que ce n'est ni le savoir ni les hautes découvertes dans les sciences qui mettent les hommes en état de découvrir les vérités évidentes par elles-mêmes. En second lieu, que toutes les vérités évidentes sont reconnues, sur la simple exposition de leur sujet ou de leur objet, par tous les hommes, par

les savans comme par les ignorans, par la simple action d'un pouvoir commun à toute l'espèce humaine, et inhérent à leur constitution. Troisièmement, parce que les esprits dégagés de la fatale influence des passions et des préjugés, conçoivent à l'instant, et sans aucun effort de raison, toute vérité évidente par elle-même. Quatrièmement, parce que tout système en physique, dans les beaux arts, dans la philosophie morale et dans la religion, doit être nécessairement établi sur des vérités évidentes par elles-mêmes; et finalement parce que ces vérités ne peuvent être découvertes ni réfutées par des actes de raisonnement, mais qu'elles dépendent du simple jugement intuitif des hommes dégagés de préjugés et de passions. Je me fais fort de croire que mon très-digne ami, M. Owen, ne fera pas d'objection à une seule de ces simples assertions. Je suis également convaincu, connaissant son ardent amour pour la vérité, qu'il pesera leur influence contre l'opinion exclusive qu'il a adoptée, faute d'y réfléchir assez, relativement à l'individualité.

Je ferai encore un pas de plus que je n'ai fait jusqu'à présent, pour m'assurer le plaisir dont je désire de jouir, en me réunissant à mon ami, à l'autel de la vérité. Je déclare donc franchement, et sans détour, que si je me trouvais dans la nécessité d'embrasser l'un ou l'autre des deux systèmes,

celui sur l'individualité, ou celui sur le pouvoir irrésistible des causes indépendantes de nous-mêmes, que j'adopterais, sans hésiter, et de préférence, celui que M. Owen soutient. Ma raison, pour en agir ainsi, serait que je suis de la même opinion que l'aimable docteur Price, et de mon ancien et vénérable professeur et ami l'immortel Reid, qu'il y a une très-grande relation réciproque entre la faculté de distinguer le bien d'avec le mal, et l'exercice des affections bienfaisantes : aussi suis-je disposé à croire que l'influence des affections bienfaisantes est naturellement plus puissante pour porter l'esprit à la réflexion, que ne le sont les connaissances spéculatives.

En émettant cette opinion, je présente à l'auteur des Nouvelles Vues le seul argument plausible qu'on puisse trouver en faveur de sa maxime universelle.

Ayant, de bonne foi, tâché de porter la conviction dans l'esprit de M. Owen, sur l'erreur palpable d'adopter un système exclusif pour règle de la vie, pour les Juifs comme pour les Gentils, pour les Grecs et pour les Barbares, et particulièrement pour les peuples civilisés, je n'ai plus qu'à en appeler à sa bienveillance pour lui montrer les motifs impérieux qui le pressent d'examiner la validité des sentimens et des opinions que j'ai exprimés sur ce sujet.

Pour abrégé, j'établirai, comme une vérité évidente, qu'il n'y a pas de gouvernement qui veuille ni qui puisse admettre les Nouvelles Vues, surtout dans l'état immoral de la société actuelle, si elles établissent une erreur comme une vérité évidente par elle-même, sur un point des plus importans dans l'administration de la justice. Le jugement par jury, ce boulevard des droits des hommes, serait évidemment détruit en adoptant ce système, comme le chêne antique renversé par la tempête.

La jurisprudence serait regardée comme un ouvrage surrogatoire. On perdrait de vue les liens les plus sacrés et les dépendances les plus délicates de la société; la vie ressemblerait au vaisseau abandonné sur l'Océan à la merci des vents et des orages. C'est assurément le suprême devoir du jugement, pour nous diriger au port à la fin du voyage de la vie, que de savoir prendre avantage des vents favorables, et de supporter les tempêtes imprévues qui viennent nous assaillir.

Quoique la doctrine des Nouvelles Vues me paraisse de peu de conséquence dans l'établissement du plan proposé comme une expérience, cependant je regarde cette doctrine comme un obstacle insurmontable à l'adoption du nouveau plan par aucun gouvernement. Ainsi, j'espère qu'en revoquant avec soin et sévérité le système proposé dans

les Nouvelles Vues, M. Owen, convaincu lui-même des conséquences, ne tardera pas à souscrire à l'opinion suivante ; savoir, que nonobstant que le gouvernement de nous-mêmes dépende en grande partie de l'exercice des pouvoirs et des facultés dont la Providence a doué les hommes individuellement, cependant les caractères de la généralité des hommes qui n'ont pas acquis l'habitude de la réflexion et du raisonnement, dépendent principalement des autres plus que de nous-mêmes. J'abandonne avec plaisir la décision de la vérité de cette maxime au jugement commun des savans et des ignorans, et je me promets, sans vouloir lui demander grâce, d'avoir même un jour l'assentiment de mon très-digne ami à l'éclat de cette vérité. Ce point important gagné, et pourvu que M. Owen donne au principe universel du devoir la place essentielle qu'il doit avoir dans son système, je serais fortement disposé à croire que le gouvernement de l'empire uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande lui accordera la considération à laquelle, dans toute la force de l'expression, il a vraiment droit.

En plaçant ainsi les actions et la conduite des hommes sur le principe du devoir, et en même temps reconnaissant la vérité et toute la force de l'opinion qui porte à croire que la conduite parti-

culière des individus dépend principalement d'eux-mêmes ; en adoptant d'ailleurs , dans tous leurs détails , les divers plans excellens , renfermés dans les Nouvelles Vues , la formation de pareils établissemens doit être extrêmement avantageuse aux classes ouvrières , aux pauvres et à leurs enfans.

Si les observations que je viens de faire sont insuffisantes pour convaincre M. Owen des erreurs de son système, il est possible qu'en dirigeant son attention particulièrement sur la conduite des hommes, il voudra du moins les relire une seconde fois. L'opinion est un élément essentiel et un des plus importants dans tout plan raisonnable de conduite. L'estime, l'amour et l'amitié, les obligations morales, les devoirs civils et l'admirable système de la religion divine, pour être des bienfaits pour l'espèce humaine, doivent s'unir aux sentimens inséparables de cette foi qui est produite par l'amour et qui purifie le cœur. L'opinion ou la croyance que nos actions ne dépendent aucunement de nous-mêmes individuellement, est évidemment une erreur dangereuse sous tous les points de vue politiques, moraux et religieux ; et elle doit être regardée comme telle par tout ce qu'il y a de partisans de l'ordre et de l'harmonie qui constituent la santé et la force tant des individus que des nations. Si M. Owen veut renoncer aux deux erreurs principales que j'ai indiquées, il n'aura

plus, dans mon humble opinion, de difficulté pour obtenir les suffrages des hommes d'un esprit sage, à l'appui de son plan pratique de réformation, supérieur d'ailleurs à tous ceux qu'on propose. Les avantages qui en résulteront seront incalculables. Je tâcherai, avant de terminer cette partie de mon ouvrage, d'indiquer seulement ceux de ces avantages que je regarde comme les plus importants.

1°. En prenant l'agriculture comme base principale, ainsi que je l'ai déjà observé, on obtiendra, dans des circonstances nouvelles et favorables, tous les résultats qu'on peut attendre d'une ferme expérimentale placée sous la direction de M. Owen.

2°. On fera des améliorations importantes dans l'art du jardinage.

3°. Les Vues philanthropiques de M. Owen seront mises en pratique relativement à la santé des ouvriers, et surtout de ceux au-dessous de l'âge de vingt ans; et on donnera des leçons d'économie dans l'intérêt des manufactures.

4°. Des Vues raisonnées et importantes seront mises à l'épreuve relativement aux doctrines sur la consommation intérieure et extérieure des articles de commerce.

5°. La population dont on se propose de composer la communauté en question, servira comme

l'école la plus utile, et telle qu'excepté celle de New-Lanark, il n'en existe pas, dans laquelle on puisse acquérir des notions exactes sur la science de l'esprit ou des facultés intellectuelles.

6°. L'instrument universel pour rendre les enfans, les adolescents et les hommes plus sages et meilleurs, je veux dire l'éducation, sera perfectionné.

7°. Les précieux bienfaits de l'hospitalité et de la charité, si divinement recommandées dans les livres saints, seront manifestés et bénis.

8°. La philosophie, qui jusqu'à présent n'a fait qu'égarer les esprits des hommes en politique, en morale et en religion, reprendra son rang et ses fonctions comme règle de la vie.

9°. L'art de guérir, dans une pareille réunion, composée des deux sexes, de jeunes et de vieux, retirera les avantages les plus précieux. On découvrira des faits sur lesquels on pourra compter, qui se lieront aux plus importantes considérations qui doivent définitivement donner à la médecine pratique (21) le caractère d'un art fondé sur la vraie science.

10°. Les talens naturels et le génie des enfans élevés d'après le système de M. Owen, seront développés dans toute leur simplicité naturelle, d'une manière bien supérieure à ce qui se pratique dans nos écoles modernes.

11°. Cette belle vérité, *la probité est la meilleure politique*, sera démontrée dans toute son excellence, et servira non-seulement de précepte spéculatif, mais encore comme la maxime la plus utile au genre humain.

Et finalement, suivant moi, un avantage, qui n'est pas le moindre de tous ceux détaillés par M. Owen, c'est que les vérités proclamées dans l'Écriture Sainte avec toute la majesté de l'autorité divine, sur les devoirs relatifs de la créature envers son créateur, et de l'homme envers l'homme, seront rendues aussi familières aux savans qu'aux ignorans, et à ces sceptiques pratiques, faibles esprits, qui se perdent au milieu des causes secondes, comme le navigateur sans instrument ni boussole sur une mer agitée par les tempêtes, qui cesseront enfin leurs absurdes bavardages en suivant les anneaux de cette chaîne universelle, qui lie les êtres raisonnables au créateur, au conservateur et au sauveur des hommes; c'est ainsi qu'ils entreront humblement dans les sanctuaires de la religion, où ils jouiront des joies sublimes qui découlent de l'éclat divin de la sainteté. Alors, au lieu de vouloir tenter, par des moyens imaginaires ou profanes, de prouver que celui qui a fait les organes admirables de la parole, dont il a doué des créatures qui dépendent de lui, et qui leur a accordé la faculté d'inventer des lan-

gages , n'ait pas lui-même le pouvoir , par des signes sensibles , de parler aux enfans de l'homme , ils se convaincront , en visitant les établissemens auxquels M. Owen propose de donner naissance , qu'un langage universel a existé depuis le commencement du monde , ou depuis les plus anciennes périodes de la création. Ils se convaincront que celui qui a créé l'oreille peut entendre , que celui qui a créé l'œil peut voir , et que celui qui a créé la langue peut parler d'une manière miraculeuse à l'homme toujours faible , dépendant et misérable lorsqu'il n'est pas soutenu par le Créateur de l'Univers (22).

La table qui m'a été envoyée par M. Owen , et que je ne crois pas exagérée , montrera l'état de la population dans tous les rangs , professions et emplois des habitans de l'Empire uni de la Grande-Bretagne , etc. (23).

QUATRIÈME PARTIE.

DES SYSTÈMES D'ÉDUCATION.

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales sur l'Éducation.

CHEZ toutes les nations civilisées, on a reconnu l'importance de l'éducation. Les théologiens, les philosophes, les savans et les ignorans, ont été unanimes sur ce sujet. Nonobstant cet accord d'opinion sur les avantages incalculables qu'on en peut retirer, nous voyons, en suivant son histoire, deux faits remarquables, qui n'ont pas eu lieu dans aucun autre art, ni dans aucune autre science. La société est remarquable par un principe progressif d'amélioration, dans tous les arts ordinaires de la vie; elle a ses mouvemens rétrogrades en politique et en morale, qui servent comme de leçons instructives aux générations qui se succèdent. En bornant ces observations à l'histoire de l'éducation, pendant plusieurs siècles passés, jusqu'au milieu du dernier, ce grand et important art de perfec-

tionnement est resté stationnaire, au lieu de faire des progrès. On peut assigner bien des causes de ce fait déplorable. Je me hasarderai d'indiquer celles que je regarde comme étant les plus remarquables ; ce sont particulièrement les opinions ou vues fauses, relativement aux deux parties principales ou constitutives de l'éducation.

Avant de tenter de rendre justice au système d'éducation de M. Owen, à celui du docteur Bell, ainsi qu'au nouveau système britannique et étranger, il sera nécessaire, pour avoir des points positifs de départ dans la discussion de ce sujet, d'en indiquer les deux élémens principaux ou les deux parties constitutives. L'unité et la consistance sont les traits distinctifs de la vérité et de la perfection. L'art de rendre les hommes plus sages et meilleurs, pour être efficace et pour mériter l'approbation générale, doit avoir unité dans le principe et relation parfaite dans ses lois, dans ses moyens et dans ses résultats.

Les mouvemens physiques, la santé et la force du corps, enfin la bonne direction du pouvoir instinctif chez les enfans, sont le premier objet de l'éducation. La bonne direction des appétits, des passions, et des dispositions des enfans, ainsi que des affections de l'esprit, est le second objet principal, en les élevant *dans la voie qu'ils doivent suivre* (24).

L'exercice qui convient à leur âge sur des objets et sur des sujets qui, lorsqu'ils sont simplement présentés, se conçoivent à l'instant sans aucun effort de raison, constitue la troisième et très-importante branche de l'éducation générale.

Dans la seconde branche de la première partie principale, les moyens à employer doivent être d'une nature mécanique, évidemment indiquée par la Providence, dans la constitution des enfans et dans leur croissance progressive. C'est ici que le jugement, la raison et l'adresse des instituteurs doivent être mis en usage pour suppléer au défaut de ces moyens chez les enfans. Le pouvoir instinctif et imitatif de l'enfant qu'on élève, doit être dans cette classe le pouvoir principal qu'il faut exercer. Ce pouvoir est aussi parfait, et plus parfait peut-être, chez les enfans, qu'il ne l'est chez les hommes. La facilité avec laquelle ils apprennent, dès l'âge le plus tendre, les langues parlées, et avec laquelle ils contractent de bonnes ou de mauvaises habitudes, indique évidemment la grande importance de diriger avec soin et avec assiduité l'adresse et les talens de l'instituteur, pour affermir la santé et la force physique, et pour donner la direction la plus salutaire aux passions et aux appétits animaux des enfans.

Mais c'est dans la troisième partie que le grand objet de l'éducation universelle doit être embrassé ;

c'est ici que les simples élémens, ou les rudimens de la science, doivent être enseignés. Les ouvrages de la création forment le premier et le plus utile des livres où les enfans doivent lire. Le langage de la nature est le langage de Dieu, à l'esprit et à l'innocence des enfans : ils ont un désir naturel de l'apprendre dans la forme des différens êtres de la nature. En leur présentant simplement divers objets des trois règnes de la nature, et en leur indiquant en même temps les différentes qualités, les propriétés, les usages, les fins de ces objets, ils concevront aisément l'existence incontestable du dessein de la sagesse et de l'ordre, qui se manifestent dans la nature.

Par ces moyens, l'instituteur, sans avoir recours aux argumens abstraits, les instruira en même temps des relations réciproques des ouvrages de la création ; et par ce moyen il posera la base sur laquelle il faut élever les sciences de la botanique, de la minéralogie, de l'astronomie, etc., etc. ; et, ce qui est de la première importance, l'élève prendra les idées les plus simples et les plus frappantes de la bonté et de la perfection de Dieu, ou, pour mieux dire, de la religion naturelle. Les élèves ayant acquis de bonne heure et insensiblement la connaissance du langage parlé, et quoique ignorant encore la langue écrite, ou imprimée, posséderont déjà un moyen de communication avec leurs instituteurs, qui suffira à l'acquisition de toutes les

connaissances nécessaires pour les mettre en état de remplir les devoirs essentiels qui seront exigés d'eux par la Providence et par la société, dans un âge plus avancé, comme êtres raisonnables et sociaux. C'est ainsi qu'ils acquerront la connaissance de leurs relations envers leur Créateur et leur conservateur, avec leurs compagnons et leurs supérieurs, et qu'ils seront préparés, suivant leur position, à entrer dans *la partie artificielle de l'éducation*, pour s'instruire à remplir les devoirs des diverses classes de l'ordre social; et, ce qui est bien plus important encore, les dispositions, les habitudes, et les simples jugemens qu'ils se seront formés pendant leur éducation, de la sagesse, du pouvoir et de la bonté de Dieu, les disposeront à entrer dans les temples sacrés de la religion révélée, sans ces passions et ces préjugés, qu'on a opposés jusqu'ici à cette divine source du bonheur de la race humaine.

Ainsi disciplinés, et ainsi instruits dans le langage de la nature, écrit par le doigt de Dieu sur les œuvres de la création, les ouvrages imparfaits des hommes pourront leur être enseignés suivant le rang et la condition des élèves. Les langues savantes, les divers arts et les sciences pourront alors leur être appris systématiquement. Le système d'enseignement mutuel, borné jusqu'à pré-

sent, et mal à propos restreint aux opérations mécaniques de la lecture, de l'arithmétique, etc., reprendra, convenablement mis en action, toute l'utilité, tous les avantages qui le distinguent. En adoptant les signes sensibles comme principe de l'instruction mutuelle, et en employant comme moyen de communication le langage artificiel perfectionné, on parviendra à faire des découvertes sur les qualités secondaires des corps dans les sciences physiques, comme dans celle des pouvoirs et des facultés de l'esprit sur l'influence des corps sur l'esprit, et de l'esprit sur les corps : découvertes d'une importance incalculable pour l'homme, comme être social et comme être raisonnable.

D'après cette esquisse rapide, il y a deux branches distinctes d'éducation civile : l'une est nécessaire à tous les membres de la société; l'autre n'est utile et nécessaire qu'à une certaine partie du genre humain.

Je nommerai la première, l'*Éducation universelle*; la dernière, faute de termes plus précis, pourra être désignée par la dénomination d'*Instruction intellectuelle*, ou d'*Éducation artificielle*. Il y a une analogie frappante dans tous les ouvrages de la création. Pour être concis, je tâcherai de donner un simple tableau comparatif de ce que j'entends par l'éducation universelle. La santé corporelle d'un prince dépend des mêmes

lois et des mêmes conditions que celle d'un paysan. La Providence a, dans sa bonté, accordé à l'un et à l'autre des organes et des membres, et a adapté, d'une manière admirable et merveilleuse, certaines fonctions à chacun de ces membres, qui forment, lorsqu'ils sont convenablement exercés, un ensemble plus merveilleux encore.

Les membres d'un corps politique sont, sous le rapport de l'utilité et des fins, analogues à ceux du corps humain : chaque membre a ses devoirs, et ses relations dans le corps politique ; l'accomplissement exact et l'obéissance aux lois de ces relations constituent et maintiennent le bien-être de l'ensemble.

Dans le premier cas, la bonne santé naturelle est aussi indépendante de la science médicale, quant à ses causes efficientes, que le mouvement de l'eau sur la surface de la terre est indépendant des connaissances et des pouvoirs de l'homme.

C'est seulement dans des cas particuliers, lorsque les fonctions sont dérangées, ou lorsqu'un organe ou un membre non nécessaire à la vie est blessé, affecté ou déplacé, que la science médicale, employée conformément aux lois de la nature, peut contribuer à rétablir la santé.

Dans le dernier cas, en fait d'éducation, le bien-être général des membres du corps politique dépend des principes constitutifs de la nature de

l'homme, qui, semblables aux membres du corps, exigent d'être convenablement exercés pour pouvoir jouir de leur santé et de leurs forces naturelles : de là, suit la nécessité d'une éducation universelle. Ces deux principales parties de la constitution de l'homme, étant ainsi bien exercées, conformément aux lois de la nature, et en obéissant toujours à ces lois, produiront ce que les anciens exprimaient dans ces termes très-expressifs, *un esprit sain dans un corps sain.*

D'après ces vues, la santé du corps et la force de l'esprit dépendent de l'exercice convenable des pouvoirs et des facultés constitutifs de l'homme. C'est là une loi universelle de la nature. Pour lui obéir avec le plus d'avantage possible, il est aussi une condition universelle à observer, lorsqu'on applique cette loi à l'éducation, sous un point de vue civil, moral ou religieux ; c'est que les objets, ou les sujets présentant des vérités évidentes par elles-mêmes, doivent être exactement représentés aux élèves.

Cette loi observée, et cette condition remplie, comme je l'ai déjà indiqué, les vérités utiles qui constituent la base de toute science se présenteront à l'instant à l'esprit. Enfin le travail de l'éducation universelle consiste à exercer, suivant l'âge et la force des élèves, leur mémoire et leur jugement, en leur représentant des objets ou sujets

qui n'exigent aucun acte de raison pour être conçus comme des vérités.

Les objets de la nature, ou leurs représentations, ayant une relation exacte de ressemblance, sont les instrumens ou les moyens dont il faut se servir dans cette école de la nature. C'est ainsi que la forte indication, si évidente chez les enfans, d'une curiosité sans bornes, pour étendre leur connaissance des ouvrages de la création, devient une règle utile et indispensable dans l'éducation. On obtient un avantage évident, et il est bien précieux; c'est que l'enfant, dès le moment qu'il commence à parler, ne cesse plus d'amasser un trésor de connaissances utiles, et que pour peu que les préjugés des hommes leur permettent d'adopter systématiquement ces moyens de perfectionnement, le grand objet de l'éducation universelle serait plein de charmes pour les enfans; et il serait complet avant de leur donner des livres, qui sont hors de la nature.

Rien, assurément, n'est plus absurde que l'usage général d'envoyer les enfans à l'école pour y apprendre les langues écrites, imparfaites et variables des hommes, avant que d'avoir satisfait à leur curiosité en leur faisant connaître le langage de la nature, ou, ce qui est la même chose, les qualités, les propriétés, les usages communs, et les applications des objets dans les ouvrages de la création.

Dans le premier cas, la curiosité des enfans n'ayant point de relation avec les langues artificielles, s'affaiblit, s'altère, se détruit, et un dégoût pour l'étude devient le sentiment dominant : d'ailleurs, il faut plusieurs années pour mettre les enfans en état d'employer les langues artificielles, écrites, comme moyen d'acquérir la connaissance de leurs relations dans la vie ; tandis que, dès le moment qu'ils commencent à parler, ils sont disposés par la Providence à prendre connaissance de tous les objets qu'on leur présente : disposition admirable, qui exige l'exercice du jugement et de la mémoire, qui sont les deux facultés qui doivent être le plus exercées d'unisson entre elles, pour avoir la force nécessaire de préparer l'enfant à employer avec avantage, lorsqu'il en sera temps, la faculté de raisonner. Voilà, dans mon opinion, des vérités indiquées par le développement graduel des enfans, et par les lois suivant lesquelles l'Être-Suprême accomplit d'une manière si admirable le perfectionnement et le bonheur de ses créatures. Des doutes pourront s'élever chez ceux de mes lecteurs qui sont imbus des systèmes actuels d'éducation relativement au pouvoir des enfans, de connaître des vérités évidentes par elles-mêmes. Je crois donc devoir terminer ce chapitre par un passage de M. Locke sur ce sujet. Je pourrais en produire de semblables, depuis Aris-

tote inclusivement jusqu'à nos jours. « Il y a, observe M. Locke, une partie de nos connaissances qu'on appelle *intuitive* ; dans cette partie, l'esprit ne fait aucun effort pour examiner, ni pour prouver ; mais il perçoit la vérité comme l'œil perçoit la lumière, seulement parce qu'il est dirigé vers elle, et ce genre de connaissances est irrésistible : ainsi qu'un rayon de soleil, brillant de toute sa clarté, vous force de l'apercevoir à l'instant même, aussitôt que vous tournez vos regards du côté d'où ce rayon part » (25).

Présenter de pareilles vérités dans l'histoire naturelle, dans la morale et dans la religion, ayant toujours soin de prendre scrupuleusement pour règle pratique, ou pour indication, le plaisir que les enfans éprouvent par l'exercice de leurs forces ou de leurs facultés, c'est rendre l'éducation un devoir plein de charmes pour les élèves et pour les instituteurs. Admirable et divin pouvoir de l'éternelle sagesse ! d'après les lois de Dieu, et de la Nature qu'il a créée, le bonheur et le perfectionnement de l'espèce humaine sont inséparables de l'éducation.

Ayant présenté rapidement ces observations préliminaires, je vais les appliquer comme moyen de juger les systèmes que je dois examiner dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Du Système d'Éducation de M. Owen, et de celui de l'Enseignement mutuel, etc.

LES préjugés qui ont existé pendant des siècles, ont été tels, jusqu'à l'époque de la découverte du système d'enseignement mutuel, sur tous les sujets qui ont rapport directement ou indirectement à une réforme dans l'éducation, que si un Bell ou un Lancaster eussent présenté leurs excellens systèmes d'enseignement mutuel au public, il y a un siècle, ils auraient été regardés l'un et l'autre comme des visionnaires, ou des ennemis de l'ordre et de la paix de la société, et comme des hommes qui méditaient un coup mortel contre l'Église et contre l'État. Les lois par lesquelles l'Être-Suprême gouverne les vrais intérêts du genre humain, ne peuvent être détruites, ni pour toujours écartées par la main faible et égarée de l'homme. C'est pour cela que le principe progressif de la société a repris son autorité légitime, et que les noms du révé-

rend docteur Bell et de Lancaster sont connus dans tous les pays civilisés du monde. Les générations présentes et futures perpétueront leur mémoire avec des sentimens plus élevés, et d'une nature bien différente de ceux qu'on doit aux talens d'un Watt ou d'un Arkwright.

Les chaînes qui ont tenu le genre humain dans l'esclavage, pendant les siècles de l'ignorance, sont rompues; et dans ce moment, lorsque les hommes civilisés jouissent de tous les avantages des connaissances spéculatives, d'institutions civiles et religieuses, et de plus grandes richesses, ils sont plus dégradés par les vices et la folie, qu'ils ne l'étaient lorsqu'ils étaient moins instruits. Dans cette période extraordinaire et redoutable, le bras invisible, mais puissant, de la Providence, se manifeste d'une manière spéciale, pour indiquer avec bonté, à l'homme ingrat, l'indispensable nécessité d'acquérir la sagesse et l'entendement.

Il y a un siècle que les amis des hommes se seraient exposés à la persécution, s'ils avaient voulu soutenir les droits qu'ont les pauvres à l'éducation universelle : mais à présent, en jugeant d'après les efforts faits pour l'éducation, tant par des particuliers que par des gouvernemens, dans ce commencement du dix neuvième siècle, une disposition diamétralement opposée se manifeste, comme l'expression de la *raison* et de la *vérité*.

De tous les moyens de perfectionnement de l'espèce humaine , un des plus essentiels , est d'avoir des idées simples , claires et justes , sur l'importance de ce sujet , que j'ai tâché de représenter rapidement à mes lecteurs. A moins que la distinction entre l'éducation universelle et l'instruction artificielle ne soit toujours observée , l'unanimité d'opinion , sur ces droits des classes ouvrières et de leurs enfans , sera toujours impossible ; tandis qu'au contraire , en tirant une ligne distincte entre ces deux grandes bases de civilisation , aussi évidente que les principes de l'ordre , de l'harmonie et de l'existence de la société civile , qui ont obligé les hommes à établir une gradation de rangs , la nature , la simplicité et l'efficacité de la distinction entre l'éducation universelle et l'éducation artificielle paraîtront incontestables à tout esprit sans préjugés.

C'est surtout dans la partie universelle de l'éducation , que M. Owen a prouvé qu'il est un homme extraordinaire. Sans instruction et sans études préliminaires , il a présenté au monde civilisé un système d'éducation pour les enfans en bas âge , tant en théorie qu'en pratique , neuf , juste , supérieur à tout autre. Les enfans sont gouvernés par des principes communs aux animaux , long-temps avant que de devenir des êtres raisonnables. Le mouvement et la curiosité sont les deux objets

que les parens et les instituteurs devraient avoir toujours en vue ; car en faisant attention aux mouvemens des enfans , même à la mamelle , les esprits non prévenus trouveront ces deux moyens d'éducation presque toujours indiqués. L'instinct même des nourrices ignorantes et des mères les guide, dans toutes les contrées de la terre , à employer ces moyens pour calmer les plaintes des enfans ; cependant , et c'est un fait déplorable , du moment qu'un enfant entre à l'école jusqu'à celui où il quitte nos collèges et nos universités , les principes de sa constitution sont toujours et régulièrement affaiblis ; et au lieu de suivre l'étendard de la nature , en développant les vertus mâles et la science comme règle de conduite , le jeune homme devient la victime des passions animales , en commençant le voyage périlleux de la vie. M. Owen a principalement placé le perfectionnement des enfans dans leur première éducation ; il paraît avoir découvert la nécessité indispensable d'exercer les dispositions actives des enfans , et de satisfaire leur curiosité d'une manière conforme aux lois de la nature. Le corps humain , guidé par l'instinct , n'évite pas la douleur avec plus de force que les esprits des enfans ne se révoltent d'eux-mêmes contre un traitement dur , repoussant et sévère. Convaincu de cette vérité , le philanthrope de New-Lanark , sans instruction , est

parvenu à découvrir le pouvoir immense de la bonté, de l'affection et de l'amour, sur les esprits innocens des enfans. Il a vu que, tenter d'obtenir quelque avantage en donnant précepte sur précepte et règle sur règle à des êtres qui n'ont pas atteint l'âge de raison, était, à la fois, également absurde et dangereux. En contemplant les sources fécondes des affections bienfaisantes, il a vu les résultats multipliés et avantageux qu'on en pouvait recueillir.

Les actes de bonté et de bienveillance mutuelles sont les deux bases fondamentales sur lesquelles il a établi son excellent système d'éducation universelle. La douceur et la bonne volonté, dans les instituteurs et dans les élèves, produisant et établissant l'ordre en harmonie avec les dispositions actives, et la curiosité naturelle des enfans, constituent la machine simple et puissante qu'il a inventée, pour poser solidement la formation du caractère des hommes. En jugeant du mérite des systèmes, comme l'a prescrit lord Bacon, par leurs effets, et en comparant la découverte de l'enseignement mutuel avec le système de M. Owen, on peut comparer le premier, à tous égards, dans son état actuel, à une serre chaude bien disposée par un jardinier habile. Le premier système bien entendu, perfectionné et appliqué, doit être mis en action sur les principes *du dernier*, pour devenir un

bienfait pour l'humanité ; tandis que le système de M. Owen , bien dirigé , sera toujours trouvé en parfait rapport avec l'important objet de former le caractère des individus et des corporations collectives , et , dans ses résultats ultérieurs , de mieux garantir les intérêts civils , moraux et religieux des nations et des empires. En exerçant avec discrétion les pouvoirs actifs des enfans , et particulièrement en satisfaisant leur curiosité , M. Owen fait un pas de plus ; il place la victoire à remporter sur les passions antisociales , dans la puissance merveilleuse de *l'habitude*. Par une judicieuse et constante discipline des affections bienfaisantes , il domine *la volonté* ; il rend les habitudes fortes et inébranlables , par leur répétition même ; ce qui devient , suivant l'expression commune , une seconde nature chez ses élèves : voilà ce qu'il appelle , je crois , dans ses écrits , *une seconde naissance*.

Les habitudes , regardées comme principe d'action lorsqu'elles sont fortes , donnent non - seulement plus de facilité à être répétées , mais , ce qui est bien plus important encore , elles sont accompagnées alors par une inclination , ou une impulsion qui porte à les répéter , et même assez fortes souvent pour exiger un effort considérable pour dompter la disposition immédiate à obéir à cette impulsion. « Je conçois , » a dit le docteur

Reid, « que c'est une partie de notre constitution que d'acquiescer par ce que nous sommes accoutumés à faire, non-seulement plus de facilité, mais même une inclination prompte à le faire dans de semblables occasions. » De sorte qu'il faut une volonté et un effort tout particulier pour nous en empêcher; tandis que pour le faire, nous n'avons besoin souvent d'aucune volonté; nous sommes entraînés par l'habitude comme nous le sommes, en nageant par le courant, si nous ne lui opposons aucune résistance (26).

Telle est la loi constitutionnelle que M. Owen a découverte, sans maître qui l'ait guidé, mais par l'expérience la plus attentive, en étudiant le principe social chez les enfans et chez ses ouvriers. Il n'est donc d'aucune manière étrange, qu'ayant journellement devant lui des preuves de l'influence de la discipline établie par le pouvoir de l'habitude, et voyant pendant plusieurs années, dans la société, l'insuffisance d'enseigner précepte sur précepte, et ligne sur ligne, il ait exprimé ses opinions sur les modes antisociaux d'éducation, avec une chaleur et une indignation en quelque sorte opposées à la douceur de son caractère. La preuve la plus convaincante des profonds talens et de la sagacité de notre réformateur, paraît être la découverte qu'il a faite, par ses profondes recherches, dans sa petite colonie, sur l'in-

fluence des affections bienfaisantes et de la vérité. Le docteur Price et le docteur Reid sont, si je ne me trompe, les seuls de nos philosophes modernes qui aient parlé de ces principes dans la constitution de l'homme. « Je suis très-disposé à croire avec le docteur Price, » dit le docteur Reid, « que, chez les êtres intelligens, l'amour de ce qui est juste et l'aversion pour ce qui est mal, sont nécessairement attachés à leur nature intelligente, et que c'est une contradiction que de supposer qu'un être doué de cette intelligence puisse avoir la notion du bien sans le désirer, ou la notion du mal sans l'avoir en aversion » (27). L'examen entier du système de M. Owen, tel qu'il est établi dans son collège à New-Lanark, fournirait un sujet très-important pour un ouvrage séparé. Tout ce que je tenterai de faire dans celui-ci, se bornera à exprimer mon approbation sans réserve pour ce système d'éducation, et la surprise et l'admiration que j'ai éprouvées en l'examinant froidement et avec impartialité. C'est ici qu'on reconnaît la vérité de l'opinion du major Torrens, « que M. Owen est un homme étonnant. »

Je quitte ce sujet avec regret, et je terminerai cet ouvrage par un extrait remarquable du quatrième essai de M. Owen sur la formation du caractère de l'homme, et par une courte description de l'éducation donnée dans son collège d'instruction et de discipline.

« Il doit paraître évident aux observateurs ordinaires, » dit M. Owen, « qu'on peut enseigner aux enfans, d'après le système du docteur Bell, ou d'après celui de M. Lancaster, à lire, écrire, calculer, et coudre, pendant qu'en même temps ils peuvent acquérir les habitudes les plus vicieuses, et que leurs esprits peuvent être détournés du sentier de la raison pour leur vie entière. »

« La lecture et l'écriture sont simplement des instrumens avec lesquels on peut communiquer des connaissances bonnes ou mauvaises, qui, quand on les donne aux enfans, sont pour eux de peu de valeur, à moins qu'on ne leur enseigne à en faire un usage convenable. »

« Lorsqu'un enfant aura reçu une description claire et exacte des objets et des caractères qui l'entourent, et quand on lui aura appris à raisonner ou à juger correctement, de manière qu'il puisse distinguer les vérités générales des assertions fausses, il sera bien mieux instruit, quoiqu'il ne connaisse pas encore une seule lettre de l'alphabet, ni un seul chiffre, que ceux qui ont été forcés à croire, et dont les facultés de la raison ont été troublées ou détruites par ce qu'on appelle, avec une extrême erreur, l'enseignement. »

« On convient généralement que la manière d'instruire les enfans est de quelque conséquence, et qu'elle mérite toute l'attention qu'on lui a

donnée depuis quelque temps ; on convient aussi que les personnes qui inventent , ou qui introduisent des améliorations , et qui facilitent l'acquisition des connaissances , sont les bienfaiteurs de leurs semblables ; et cependant la manière de communiquer l'instruction est une chose , et l'instruction elle-même en est une autre , et il n'est certainement pas d'objets plus distincts. On peut se servir de la plus *mauvaise* méthode pour donner la meilleure instruction , et de la meilleure méthode pour donner la plus mauvaise instruction. »

« S'il était question d'estimer l'importance réelle entre le mode et l'objet réel de l'instruction , par des nombres , on pourrait évaluer la *manière* d'instruire , à *un* , et la *matière* de l'instruction à *des millions* : la première n'est seulement que le *moyen* , et la dernière est l'*objet* que ce moyen doit remplir. »

« Si donc », ajoute M. Owen , « dans un système d'éducation pour les pauvres , il est à désirer d'adopter la *meilleure méthode* , il est bien plus désirable encore d'adopter la *meilleure matière* d'instruction. »

De deux choses l'une , ou donnez aux pauvres une éducation raisonnable et utile , ou ne vous moquez pas de leur ignorance , de leur pauvreté , de leur misère (28).

La description suivante , de l'ordre journalier du

collège d'instruction et de discipline de New-Lanark, m'a été communiquée par le premier instituteur qui y est employé. Je préfère de l'insérer ici mot à mot, telle que je l'ai reçue, m'étant convaincu depuis, moi-même, sur les lieux, de sa parfaite exactitude.

*Pratique journalière dans l'Institution de
New-Lanark.*

25 septembre 1819.

« Le centre du rez de chaussée est approprié aux exercices et aux amusemens des enfans de deux à quatre ans. Dans le beau temps, ils préfèrent généralement le grand enclos, en face de la maison, qui est entouré d'une muraille, et fermé pendant les heures de l'étude. Les enfans de cette classe, aussitôt qu'ils ont acquis l'habitude de parler, sont conduits, à tour de rôle, par troupes de dix ou de douze, dans la salle à gauche, où on leur enseigne les lettres de l'alphabet, les monosyllabes, etc. Ils y ont leur instituteur et trois femmes qui y assistent pour les élever dans les voies de la vertu, et pour veiller au développement régulier de leur enfance. »

« La salle à gauche est occupée par les enfans de quatre à six ans. On leur enseigne à lire des leçons courtes et faciles, adaptées à leur capacité; il leur est permis de s'amuser et de prendre alternativement des leçons pendant la journée. »

« La salle à droite est destinée aux enfans de six à huit ans. Ceux-ci commencent leur journée par l'arithmétique. On y occupe les filles à tracer des chiffres sur leurs ardoises, ou à faire de simples additions ; en même temps les garçons, classés séparément, apprennent l'arithmétique sous la direction de leur maître. Lorsque les garçons ont été employés ainsi pendant trois quarts d'heure, on appelle les filles à leur tour ; et les garçons vont s'asseoir, et s'occuper comme les filles s'occupaient auparavant. Tous sont exercés, le matin, dans la lecture, l'écriture et l'orthographe, et de la même manière l'après-midi. Ils se rendent successivement chez les maîtres de danse et de chant. Ils forment la seconde classe. »

« La grande salle ou chapelle sert, à la fois, pour les exercices religieux, pour lieu principal d'instruction, et pour salle de concert. C'est là qu'on enseigne aux enfans de huit à dix ans, la géométrie élémentaire, la grammaire anglaise, l'arithmétique, la danse, le chant, la musique instrumentale et vocale, en variant leurs études plusieurs fois dans la journée ; ils sont censés avoir acquis ici les rudimens de l'éducation à l'âge de dix ans, et ils vont alors travailler dans la manufacture de coton. Ceux d'entre eux qui témoignent l'envie de poursuivre leur éducation dans les branches d'instruction plus élevées, et qui sont employés

dans les filatures pendant la journée, ont des maîtres qui ouvrent la classe à sept heures du soir, pour compléter l'éducation de cette heureuse jeunesse. Le temps de l'instruction et de la discipline est de six heures par jour, dont une petite portion est employée aux exercices militaires; tels qu'à se placer en ligne, tourner à droite, à gauche, etc., à la marche, au son du fifre pour les enfans mâles de l'école. Tous les vendredis sont destinés aux exercices religieux, et à l'enseignement du catéchisme, suivant les doctrines de la religion révélée. — On donne ordinairement un concert par semaine, auquel les parens des ouvriers et les habitans voisins du Vieux-Lanark sont admis. »

« La chapelle est ouverte les dimanches, pour l'instruction religieuse des enfans. La musique sacrée, la lecture, l'explication de l'Écriture Sainte, et la prière, sont les devoirs importans qu'on y remplit régulièrement. »

Il serait inutile d'entrer dans des détails plus minutieux sur le système pratique d'instruction et de discipline établi par M. Owen, étant convaincu, comme je le suis, que plusieurs perfectionnemens essentiels sont suspendus encore à cause des préjugés des parens de ces enfans; mais, tel qu'il est maintenant, je regarde cet établissement comme étant, sans contredit, le mieux orga-

nisé, soit dans ce pays-ci, soit dans toute autre contrée. Quand M. Owen n'aurait fait que fonder ce collège, cette fondation seule aurait rendu son nom immortel ; car il a donné à l'éducation le digne caractère d'après lequel la maxime sacrée de l'Écriture sera un jour regardée, par les sceptiques et les antisceptiques, comme une vérité divine, confirmée par l'expérience : « Elevez l'enfant dans la voie qu'il doit suivre, et lorsqu'il sera vieux, il ne s'en départira pas. »

APPENDICE

Relatif à une communication reçue de M. Owen.

~~~~~

EN composant la dernière partie de cet ouvrage, écrite à la hâte, ayant indiqué dans l'établissement proposé plusieurs avantages considérables, dont la plupart avaient échappé à l'attention de M. Owen, j'ai éprouvé un profond regret en m'apercevant que deux opinions systématiques, qu'il a professées, empêcheraient, suivant toute apparence, son plan, d'être pris en considération par le Gouvernement, et à ce sujet, j'ai cru qu'il était de mon devoir de lui écrire. Je lui adressai ma lettre le 2 novembre 1819, en le priant de vouloir bien me favoriser d'une réponse, sans perte de temps, relativement à ses opinions. Le 11 du même mois j'ai reçu une réponse, datée du 6, de New-Lanark, parfaitement digne de l'esprit bienfaisant de notre réformateur.

Je m'étais efforcé, dans ma lettre, d'appeler toute l'attention de M. Owen, d'après les sentimens et les opinions que j'ai développés dans la

troisième partie de cet ouvrage, sur les doctrines essentiellement fondamentales du Code civil et du Code moral d'un corps collectif d'hommes : j'ai la plus grande satisfaction de pouvoir affirmer que M. Owen a reconnu de la manière la plus formelle, et autant qu'il est nécessaire, la justesse de mes observations.

Sur la première de ces doctrines, celle sur le principe du devoir, je trouve, en examinant de nouveau ses essais, que, par le terme intérêt, il entend le bien-être des hommes agissant d'après un principe de devoir. Qu'il me soit permis de faire remarquer que la manière dont M. Owen s'est exprimé lui-même sur ce sujet, excepté dans un seul passage qui, après beaucoup de réflexion, fixa heureusement mon attention, devait naturellement tromper ses lecteurs. Mais ayant saisi son idée qui est très-juste, d'après ce passage, je ne vois aucune difficulté d'affirmer que son opinion est que le véritable intérêt de l'homme est inséparablement lié à son devoir, et que dans tous les cas où le devoir n'est pas le motif, et l'intérêt bien entendu la conséquence, l'intérêt personnel ne peut pas et ne doit pas être regardé comme un principe de conduite civile ou morale. Le passage dont je parle, se trouve dans un rapport que M. Owen fit au comité de l'Association pour le soulage-

ment des pauvres, qui fut ensuite présenté au comité de la Chambre des Communes, sur les lois concernant les pauvres, page 10, et dans cet ouvrage p. 151. Je crois devoir citer encore ici la partie la plus importante de ce paragraphe : « Ce serait » dit M. Owen « un perfectionnement essentiel dans le gouvernement des pauvres, que de les placer dans des circonstances telles que leurs véritables intérêts et leurs devoirs se trouvassent réunis, et les éloignassent ainsi de toutes tentations inutiles. »

Quant à ce que M. Owen a nommé *individualité*, il a embrassé les opinions que j'ai énoncées dans la troisième partie de cet ouvrage, au moins jusqu'à un certain degré. Il m'autorise donc à faire la déclaration suivante : que dans l'état actuel de la société, il sera convenable et suffisant pour les gouvernemens existans, d'admettre comme une vérité, que les caractères de la généralité des hommes sont principalement formés par la bonne ou mauvaise éducation qu'ils reçoivent, et par les circonstances dans lesquelles ils sont placés.

En admettant la vérité de cette opinion, M. Owen a détruit, d'une manière digne de son âme bienveillante, les fortes barrières élevées par l'hydre des préjugés, et ce qui est d'une importance infinie, il a, par ce moyen, écarté tout obstacle raisonnable, de la part des gouvernemens, à l'a-

doption de son système de réforme, qui est supérieur à tous ceux qu'on a proposés.

J'ai trop de respect pour M. Owen, trop de sollicitude pour la grande cause qu'il plaide avec tant de zèle ; j'ai un amour trop ardent pour la vérité , pour me permettre, directement ou indirectement, de prendre une liberté que je ne pourrai pas entièrement justifier dans l'exposition de ses sentimens et de ses opinions. D'après cela , je dois , en honneur et en justice , ajouter que M. Owen croit que si toute l'espèce humaine était parfaitement disciplinée et instruite, la beauté de la vérité et le plaisir inséparable de l'exercice des affections bienfaisantes fondées sur le devoir, acquerraient la force irrésistible des habitudes les plus profondément fixées , et qu'alors il serait impossible d'affaiblir l'inclination de bonté et de vertu qui naît avec elles, et que c'est ainsi que les individus et les réunions sociales deviendraient *parfaits*.

La vérité de son opinion dépend principalement d'une proposition dont la partie principale est conditionnelle. Par conséquent, il n'y a pas moyen de lui donner l'évidence d'un syllogisme. Le lecteur se rappellera que l'opinion de M. Owen repose sur la supposition que les hommes doivent être parfaitement élevés et instruits ; ou en d'autres termes, que la société, cette grande école

de l'homme , doit être parfaite avant que cette doctrine puisse prendre le caractère de la vérité. S'il en est ainsi , la grande question pour le bien-être de la génération actuelle sera d'une nature pratique , et non pas d'une nature spéculative : il s'agira de savoir si , dans l'état actuel de la société , il y a des moyens pratiques assez parfaits pour atteindre le haut degré de perfectionnement et de bonheur conçu par l'esprit bienfaisant de M. Owen. Mon intention n'est pas de proposer ici cette question. Rien n'est plus éloigné de moi , que de traiter aucune des opinions de M. Owen avec indifférence ou légèreté.

Je vais donc , dans cet appendice , quoique pressé par le temps et les circonstances , accueillir son invitation de me réunir avec lui à l'autel de la vérité. Ayant approuvé mon opinion sur la formation du caractère de la généralité des hommes , tout ce que je désirais est accompli. La question que j'ai l'intention de discuter ici , est donc évidemment étrangère aux intérêts essentiels des plans de M. Owen ; et cependant je conçois que , lorsque cette question sera attentivement examinée , on verra qu'appliquée à l'état actuel de la société , elle est aussi superflue et inutile qu'aucune des subtilités les plus raffinées de l'école d'Aristote. Si M. Owen entend dire que si les hommes étaient élevés , instruits et placés d'une manière à être

capables de résister aux vices et à la folie , et d'obéir , de la manière la plus scrupuleuse et la plus invariable , aux pouvoirs instinctifs et intuitifs dont la Providence les a doués ; alors je suis obligé , ou de souscrire à la vérité de la doctrine de M. Owen , ce que je fais avec plaisir , ou bien de regarder le pouvoir divin comme faillible ; mais , persuadé de la perfection de tous les dons divins accordés aux hommes , ayant , avec des passions animales , le pouvoir de marcher dans le sentier de la vertu , ou bien de s'égarer dans les sentiers fangeux qui aboutissent au chemin de la perdition , j'attribue l'inefficacité des principes puissans de l'instinct et de l'intuition , à l'homme lui-même , comme agent libre. Les nids des oiseaux , la manière dont les animaux élèvent leurs petits , et enfin tous les moyens qui dépendent essentiellement de l'instinct pour la conservation des espèces , sont parfaits chez les animaux que la raison ne guide pas. Ce sont les êtres raisonnables seuls , qui abusent des dons du ciel. Voyant ainsi , que les bêtes brutes , privées de raison , sont , sous ce rapport , parfaites , je suis prêt à convenir que si M. Owen , par l'éducation , l'instruction et la force des circonstances pouvait détruire l'influence des motifs qui écartent la direction de l'âme , et qui donnent aux sens la force de se révolter contre l'esprit , que dans ce cas-là , le bonheur du genre humain

serait assuré par les pouvoirs divins accordés avec tant de bonté aux êtres raisonnables : car tout pouvoir spirituel vient de Dieu. M. Owen en appelle aux faits. Quels sont-ils ? Dès l'époque mémorable de la chute de nos premiers parens dans le paradis, et dans tous les siècles successifs, jusqu'à l'époque actuelle, les faits déposent évidemment contre l'idée de la perfection de l'homme. L'histoire de chaque individu, de chaque tribu, de chaque nation, présente des faits en contradiction directe avec sa doctrine. Les Rois, les Princes et les sujets ; l'esclave courbé sous la chaîne de fer du tyran ; le citoyen sobre, qui respire l'air paisible d'une liberté raisonnable ; et même le chrétien religieux dont le zèle est tempéré par la science ; chaque individu, dans ces divers rangs, sans exception, s'il est guidé par un sentiment repentant et sincère, confessera ses erreurs, ses faiblesses, ses fragilités aux pieds de l'autel sacré de la vérité. M. Owen en convient ; mais il indique l'origine du vice chez les hommes, et il l'attribue aux erreurs dans les institutions morales, civiles et religieuses de la société. Que toutes les institutions, dont le principe antisocial forme la base principale, aient une tendance à affaiblir plutôt qu'à fortifier les relations de l'homme avec Dieu et avec ses semblables, est une vérité déplorable, prouvée par l'expérience

de tous les siècles. Que le principe social doive être la grande base sur laquelle seule on peut élever le perfectionnement et le bonheur de l'homme, est une vérité non-seulement confirmée par l'expérience et l'observation, mais même proclamée dans les livres sacrés de la révélation, de la manière la plus admirable et la plus conforme à l'esprit divin. Chez les infidèles mal instruits et raisonneurs, qui se perdent dans des causes secondaires, les vérités profondes et admirables de l'Écriture Sainte ne sont, pour leur esprit, que ce que la clarté du soleil est à des yeux troublés ou enflammés par l'excès des boissons. Les hommes corrompus par les passions, esclaves de leur imagination, sont hors d'état d'apercevoir la sublime beauté d'une vie vertueuse, sainte et utile. S'ils voulaient de bonne foi en appeler au tribunal de leur raison et de leur conscience, s'ils prenaient le code divin pour guide, ils seraient forcés de reconnaître que les principes fondamentaux sur lesquels toutes les sociétés morales et religieuses sont constituées, se trouvent dans la parole de Dieu, qui est admirablement adaptée à toutes les conditions de l'homme, comme être social. J'ajouterai seulement que les parties principales des règles pratiques de la vie, dans le plan de M. Owen, se trouvent toutes, sans exception, dans les livres divins de la révélation.

En regardant la question sous ce point de vue, la discussion porte uniquement sur le degré de perfection auquel l'homme peut atteindre, dans l'état actuel de la société, en étant convenablement élevé et instruit. D'après la manière de raisonner de M. Owen, toutes les conclusions, quant au résultat, n'ont dû être encore que conjecturales; car les hommes, jusqu'à présent, ont été mal élevés. J'en appelle à sa franchise, pour déclarer si ce n'est pas un fait incontestable, que certains individus qu'on a vus dévoués à la bienveillance, sans être entachés de l'esprit de persécution, et qui ont cette foi et cette charité qui agissent par amour et qui purifient le cœur, n'ont pas tous été intérieurement convaincus, et n'ont pas franchement avoué que *Humanum est errare*, qu'il est dans la nature humaine d'errer.

Les analogies qui existent dans la nature sont fortes et instructives, lorsqu'on les trace d'une manière convenable. Faisons attention, pour un moment, à l'expérience des hommes qui, dans la majeure partie de leur vie, se sont occupés assidûment de l'acquisition de connaissances utiles. Plus s'est étendu le champ de leurs travaux dans le cercle de la vérité, et plus ils ont vu clairement les limites de l'entendement humain. Ce sont ces hommes-là qui ont tracé, avec autant de modestie que de dignité, les grands rapports qui existent entre les hommes, comme êtres rai-

sonnables et sociaux ; « leur esprit s'élançant de la terre jusqu'au ciel , et du ciel jusqu'à la terre , » — qui sont le moins disposés à accorder à l'espèce humaine des connaissances positives et parfaites. Ils ont, au contraire, tâché de prouver que toute connaissance est relative.

Quant au haut degré de perfection soutenu par M. Owen , je suis intimement persuadé que l'évidence de tout homme de bien , dégagé de l'influence des passions et des préjugés , a toujours été , est maintenant , et sera à jamais en faveur de la vérité suivante : c'est que notre conduite n'est jamais absolument bonne , et qu'elle ne l'est que relativement.

D'après ces considérations , et en allant d'accord avec M. Owen , en fait de principes , mais préférant rester en arrière de lui , quant au degré de l'échelle d'excellence qu'il croit possible , j'accueille avec le plus vif intérêt toute mesure ou plan praticable , qui tendra à rendre les hommes *plus sages et meilleurs*. Voilà la cause que j'ai plaidée , la cause sacrée de la bienveillance , en m'adressant au public en faveur des Nouvelles Vues de l'un des meilleurs hommes qui existent. Les *passions* pourront s'y opposer , les *préjugés* pourront les entraver , et une opiniâtre et une aveugle confiance , dans des mesures palliatives , pourront suspendre encore l'exécution du

plan proposé; mais je suis convaincu que tels sont les dangers qui menacent la paix et l'ordre de la société, que les gouvernemens s'apercevront enfin de la nécessité de recourir au principe social, comme au seul moyen d'empêcher les peuples de tomber dans un état d'anarchie et de barbarie. M. Owen présente au monde civilisé un système de réformation pratique supérieur à tous ceux qui ont été proposés. Les gouvernemens n'ont pas d'alternative: il faut qu'ils ouvrent les livres divins de la révélation; qu'ils obéissent aux lois divines, données aux enfans des hommes; qu'ils s'attachent au principe social; qu'ils fortifient les relations des hommes avec leur Dieu, avec leurs supérieurs, avec leurs égaux et leurs inférieurs, et qu'ils établissent ainsi l'harmonie de la société, dont dépendent la force et le bonheur des individus, des familles et des empires (\*).

---

(\*) Je réclame l'indulgence du lecteur pour la précipitation avec laquelle j'ai été forcé d'écrire cet appendice.

FIN.

---

---

# NOTES

SUR

## LA PRÉFACE.

---

pag. nos.

4 1. C'est sous le titre modeste *d'essai sur les pouvoirs de l'esprit humain* que le docteur Thomas Reid, professeur de philosophie morale à Glasgow, a donné les élémens les plus simples et les plus clairs de la science de l'esprit. Il a suivi la marche tracée par Bacon. Il a fait pour la science intellectuelle ce que Newton a fait pour les sciences physiques.

L'histoire de la philosophie du dix-huitième siècle, m'écrivait le docteur Macnab, se distingue de celle de tous les siècles précédens, d'un côté par des systèmes imaginaires, absurdes et les plus faits pour dégrader le caractère de l'espèce humaine et de l'autre au contraire, par des progrès remarquables dans les connaissances fondées sur la vérité et la vraie science. La doctrine de *l'idéologie* soutenue par *Hume*, *Priestley*, etc, etc., présente un étrange monument d'erreur et d'extrême folie. La philosophie de *Reid* et de *Beattie* était en opposition directe à celle de la presque généralité des philosophes modernes. Le père Buffier en France et le docteur Reid à Glasgow ont été les premiers

des philosophes modernes qui ont affermi les droits du jugement et du sens commun. Ils ont distingué les vérités évidentes par elles-mêmes de celles acquises par des actes de raisonnement et en assignant aux premières des caractères certains, ils leur ont donné leur vraie place, comme bases de tout système de vraie philosophie; mais c'est surtout aux écrits du profond et modeste Reid, que le genre humain doit le plus de reconnaissance. Dans son ouvrage sur le *Sens Commun* en un seul volume et dans celui sur les *Pouvoirs contemplatifs et actifs de l'Esprit* il a placé la philosophie morale au premier rang des sciences humaines. Son ami, le célèbre Steward a depuis la mort du docteur Reid perfectionné plusieurs parties du noble édifice élevé par les talens profonds de son prédécesseur et de son ami. Dans un ouvrage en deux volumes sur les pouvoirs et les facultés de l'esprit humain et dans un autre en un seul volume intitulé *Essais philosophiques*, Steward s'est assuré les suffrages de la généralité des philosophes les plus éclairés. Son objet le plus important a été d'établir une logique raisonnable. Ces ouvrages ne sont point assez connus dans nos écoles de France. Ceux de Reid n'ont pas même, je crois, été traduits.

- 13 2. *Qui tenet vultum solii sui et expandit super illud nebulam suam.* Job, cap. 26, v. 9. vulg<sup>o</sup>.  
Il affermit les fondemens de son trône et les enveloppe de nuages. Traduction de M. Genoude.  
L'impossibilité de percer ce nuage, de franchir

## SUR LA PRÉFACE.

les limites de notre intelligence, doit elle plonger l'homme dans un scepticisme insensé? L'ignorance où je suis de l'essence des êtres qui m'entourent et de moi-même ne peut affaiblir la conscience que j'ai de ces êtres et de ma propre existence; cette ignorance ne peut affaiblir la conscience que j'ai de l'existence du Créateur de l'Univers. Cette conscience intime est l'évidence pour moi. L'opinion générale déposerait en vain contre cette évidence, elle ne l'ébranlerait pas.

25 3. Les individus que la nature a privés de quelques-uns de leurs sens ne peuvent être instruits que par l'usage des signes sensibles aux sens qui leur restent.

Mon ancien et vénérable ami l'abbé Sicard que j'ai engagé à suivre la carrière qu'il a parcourue avec tant de succès pour l'instruction des sourds et muets, n'a donné à sa méthode la perfection où elle est portée aujourd'hui que par l'usage des signes sensibles à la *vue* et au *toucher*; le docteur Guillié n'a obtenu de pareils succès pour l'instruction des jeunes aveugles que par l'usage des signes sensibles à l'*ouïe* et au *toucher*.

27 4. La société des méthodes établie à Paris, s'occupe de faire le choix du meilleur plan d'enseignement et d'en faire l'essai.

28 5. *C'est ici mon commandement que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. A cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Évangile selon Saint Jean, chap. XIII, v. 34 et 35.

## NOTES

Voilà un des derniers discours du Sauveur à ses apôtres. Adoration et amour du Créateur, amour de nos semblables ; telle est la loi divine et la doctrine de l'Évangile. Cette loi et cette doctrine doivent être les bases simples et sacrées de l'éducation générale des peuples.

- 31 6. L'influence des femmes sur le caractère, le perfectionnement et le bonheur de l'espèce humaine, ne peut être calculée avec trop de soin dans tous les plans d'éducation générale. Leur éducation physique est de la plus haute importance pour la santé et la force de leurs enfans. Des modes absurdes et ridicules qui altèrent les belles formes de la nature ou qui gênent l'action des organes les plus essentiels à la vie devraient être entièrement proscrites. Dans les classes aisées, la faiblesse du tempérament et la mauvaise santé des femmes nuisent à leur bonheur et à celui de leurs familles. Dans les classes laborieuses, les mauvaises habitudes, les imprudences, le vice, la misère leur causent mille accidens. C'est ainsi que les races s'abâtardissent et que les forces physiques décroissent. Il faudrait prévenir tous ces maux par des instructions simples qui puissent devenir populaires et nationales, par une sage administration des secours de bienfaisance et de charité, et par des institutions qui aient une influence salutaire sur les coutumes et sur les mœurs.

Les principes de l'éducation générale s'appliquent aux femmes comme aux hommes ; elles doivent être formées à la pratique de tous les travaux,

## SUR LA PRÉFACE.

de tous les soins domestiques que l'ordre et le bien-être des familles exigent.

L'éducation des trois ou quatre premières années de la vie leur appartient spécialement. Il faut leur rendre familières à cet égard les instructions les plus simples et les plus élémentaires.

Il faut développer et diriger en elles vers le bonheur de leurs familles ces sentimens d'affection, de sensibilité, de délicatesse, d'amour, de pureté morale qui leur donnent tant d'influence sur tout ce qui les entoure.

Bénies soient à jamais dans leurs familles ces mères tendres et vertueuses qui ont inspiré à leurs enfans dès leurs premières années l'amour de leur Créateur, de la bienfaisance et de la vertu.

33 7. Ce sont les exceptions qui multiplient les lois et qui en affaiblissent la puissance.

33 8. On peut dans ce moment distinguer les principales doctrines qui divisent les opinions :

Irréligion, immoralité, et licence conduisant les hommes à l'anarchie et à la dissolution de tout ordre social.

Foi aveugle, obéissance servile, maintien des peuples dans la plus profonde ignorance comme moyens d'enchaîner les Nations et les Rois.

Affermissement de nos relations avec le Créateur et nos semblables, des principes sacrés de l'ordre social et des lois éternelles de la raison et de la justice.

Les Gouvernemens pourront-ils hésiter entre de pareilles doctrines ?

## NOTES

- Je l'ai dit, les bases de l'ordre social sont ébranlées.  
Il faut les raffermir ou se précipiter dans l'abîme  
que cet ébranlement entr'ouvre.
- 35 9. Il était réservé au moment actuel de voir établir en système que rien n'est évident, pas même *l'existence de Dieu, dans la nature, sans l'autorité de l'Église.*
- 38 10. L'institution de la société biblique de Londres honorera toujours ses fondateurs et le commencement du 19<sup>e</sup>. siècle. Jamais depuis les temps apostoliques, la main de Dieu ne s'est manifestée avec plus d'éclat et de puissance pour la propagation de la foi chrétienne sur la surface du globe. L'histoire de cette société, dont le troisième volume vient de paraître, en offre à chaque page de nouvelles preuves. Le premier rapport de la société biblique de Paris a fait connaître à la France les immenses bienfaits de ces institutions religieuses. M. Stapfer dans ses excellentes *considérations historiques* insérées dans ce rapport, a prouvé jusqu'à l'évidence la manifestation des vues de la Providence dans les travaux des sociétés bibliques. *Partez, dit-il avec l'accent de sa belle âme, partez feuilles saintes, partez feuilles salutaires, animées du même souffle qui jadis fit éclore cette magnifique nature, et qui souleva les flots de l'Océan que vous traversez; hâtez-vous; portez aux nations déshéritées qui peuplent ces rives et qui sont assises dans les ombres de la mort, portez leur à travers les mers la connaissance de celui qui creusa leurs abîmes pour servir de lien aux habitans de la terre, etc.*

## SUR LA PRÉFACE.

Le 16<sup>e</sup> rapport que la société biblique britannique et étrangère a fait le 3 mai 1820 à Londres sous la présidence du vénérable lord Teignmouth, est du plus haut intérêt. Cette société a distribué de 1819 à 1820, 115,755 Bibles et 141,108 Nouveaux Testamens. Elle a dépensé cette année pour cette œuvre sacrée 125,847 liv. st. ou 3,096,175 francs.

Depuis sa fondation, elle a distribué 2,550,000 Bibles et Nouveaux Testamens en 118 langues ou dialectes différentes. Ses dépenses s'élèvent depuis 1804 date de cette fondation jusqu'au 31 mai dernier à 828,696,17 liv. st. au change actuel 20,717,421 francs 25 centimes.

Le Duc de Gloucester disait dans cette dernière assemblée : *Quand nous portons notre pensée sur l'époque où cette institution a été fondée sur les difficultés qu'elle a eues à surmonter, nous voyons que, comme une semence confiée à la terre, elle est maintenant devenue un arbre magnifique qui non-seulement ombrage notre patrie, mais qui étend ses branches sur presque toutes les parties de la terre.*

L'influence de la lecture des livres sacrés sur les mœurs du peuple et sur la tolérance mutuelle des sectes religieuses, devient tous les jours plus manifeste ; cette lecture ranime le feu sacré de la bienfaisance et de la charité.

Quels que soient les efforts de la société, elle ne peut atteindre et satisfaire à l'immensité des demandes qui lui sont adressées. Le désir de se procurer les livres sacrés va toujours croissant.

39 11. Il faut le lire pour le croire. Un chef d'accusation dans un projet d'acte d'accusation publié en 1820 contre un ancien ministre est d'avoir introduit en France le système d'éducation mutuelle de Lancaster.

39 12. M. Brougham évalue à un dixième de la population le nombre des enfans qui devraient être reçus dans les écoles d'Angleterre. D'après cette évaluation que je crois forcée, il porte à 2,000,000 le nombre d'individus qui ne reçoivent pas d'éducation primaire.

Dans le Comté de Middlesex qui renferme la nombreuse population de Londres, la proportion du nombre des enfans admis dans les écoles, à la masse de la population, n'est que d'un 24<sup>e</sup>.

39 13. M. Brougham a été mal informé sur l'accroissement du nombre des enfans dans nos écoles de France depuis que le système de l'enseignement mutuel y a été introduit. Il porte cet accroissement à 2,000,000 dans l'espace de deux ans, ce qui est à-la-fois exagéré et impossible.

On voit dans le dernier bulletin de la société d'éducation que le nombre actuel des enfans qui reçoivent l'instruction primaire est de 1,070,500. Avant 1817 on n'en comptait qu'environ 800,000. 28,000 maîtres donnent cette éducation. Dans le système d'éducation mutuelle, 4,000 maîtres pourront instruire le même nombre d'enfans.

L'instruction littéraire et collégiale est actuellement donnée à 40,400 élèves.

La proportion du nombre des enfans élevés dans

## SUR LA PRÉFACE.

les écoles primaires est plus forte à Paris qu'à Londres.

Dans le 1<sup>er</sup>. arrondissement de Paris en 1817, le nombre des enfans mâles élevés dans les écoles primaires n'était que de 799 et au mois de Juillet dernier il s'est élevé à 1347. La population de cet arrondissement était en 1817 de 51,089. D'après les tables de M. Duvillard, le nombre des enfans de tout sexe de 5 à 13 ans sur une population donnée est de 15,582 sur 100 individus. Ainsi le nombre des enfans mâles dans l'arrondissement doit être de 3,979. Il est difficile de fixer le nombre de ceux qui reçoivent l'éducation primaire chez leurs parens. En le supposant du tiers du nombre total, on en aurait :

|                 |                                                 |
|-----------------|-------------------------------------------------|
| 1326            | élevés chez leurs parens,                       |
| 1347            | dans les écoles primaires,                      |
| Et environ 1306 | qui ne reçoivent pas d'édu-<br>cation primaire. |

Nombre total. 3979.

Le nombre des filles admises dans les écoles primaires étant à peu près égal à celui des garçons, le nombre total des enfans des deux sexes admis aux écoles primaires dans le 1<sup>er</sup>. arrondissement est de 2694 ou d'un dix-neuvième de la population. Les autres arrondissement de Paris doivent présenter des résultats à peu près proportionnellement semblables. On peut en conclure que le nombre des enfans élevés à Paris dans les écoles primaires est d'un dix-neuvième ; tandis qu'à Londres, suivant M. Brougham il n'est que d'un vingt-

## NOTES

quatrième de la population. Je crois devoir présenter ces calculs, parce que j'en ai exactement constaté les données.

Sur la population totale de la France, évaluée au Ministère de l'Intérieur par la direction statistique à 29,217,463, il y a dans la proportion indiquée ci-dessus, 4,552,081 enfans de 5 à 13 ans, de tout sexe.

Il y en a 1,070,500 dans les écoles primaires.

C'est moins que le quart du nombre total.

En supposant, ce qui est très-exagéré je crois, qu'un autre quart de ce nombre d'enfans reçoive une éducation primaire chez leurs parens, il en résulte que plus de 2,276,000 enfans ou la moitié de la population restent sans éducation. Ces observations appellent toute l'attention du Gouvernement et de la commission de l'instruction publique.

- 40 14. M. de Montvéran, dans l'Histoire Critique et Raisonnée de la situation de l'Angleterre, qu'il publie porte au 1<sup>er</sup>. janvier 1816, à 4,000,000 le nombre des pauvres. Cette évaluation est très-exagérée.

Don Llorente évalue à 16,350 le nombre des écoles établies en Espagne, et à 388,000 le nombre des élèves. En Suède, l'éducation primaire est générale dans toutes les parties du royaume.

- 43 15. Cet ouvrage a été publié sous le titre de:

*Analysis and Analogy recommended as the means of rendering experience and observation useful in education, dedicated by permission to his Royal Highness the Duke of Kent and Strathearn, etc., etc., by H. G. Macnab, M. D.*

Paris 1818.

## SUR LA PRÉFACE.

C'est-à-dire , l'Analyse et l'Analogie recommandées comme le moyen de rendre l'expérience et l'observation utiles à l'éducation ; etc.

Cet ouvrage renferme des Vues très-importantes sur l'éducation.

45 16. Le plan de M. Owen n'a été combattu dans la séance de la Chambre des Communes du 13 décembre 1819, que parce qu'on n'a pas assez distingué quelques erreurs de système des bases essentielles sur lesquelles il est fondé, et des avantages pratiques constatés par une expérience existante, soumise à l'examen de tous les hommes que les préventions ou les préjugés n'égarerent pas. La Chambre des Communes renferme un trop grand nombre d'hommes éclairés, amis de l'humanité, pour ne pas espérer qu'ils réuniront tous leurs efforts dans la discussion du bill, présenté par M. Brougham, pour faire prévaloir les vrais principes d'Éducation générale, applicable à toutes les classes de l'ordre social. C'est après l'institution de la Société Biblique, le meilleur moyen que l'Angleterre puisse employer aujourd'hui pour l'affermissement de sa puissance et sa prospérité, contre les doctrines insensées et criminelles par lesquelles on cherche à les ébranler : c'est le plus important service qu'elle puisse rendre à la civilisation.

50 17. Voyez ce tableau, à la fin de l'ouvrage.

53 18. *Lettres de Saint-James* : Genève, J. J. Parchoud, imprimeur-libraire ; à Paris, même maison de commerce, rue Mazarine, n°. 22. Cette brochure renferme des lettres écrites ou supposées écrites de

## NOTES SUR LA PRÉFACE.

Saint-James du 15 octobre au 31 décembre 1819. Elles sont d'un très-grand intérêt, à peine en a-t-on parlé.

- 56 19. On vient de fonder à Paris une manufacture pour employer et instruire de jeunes orphelins. Les premiers progrès de ces enfans donnent les plus grandes espérances.

Une autre association va fonder à Versailles une école qui sera destinée à recevoir 800 élèves de toutes les parties de la France, pour les instruire dans la théorie et la pratique des arts et métiers les plus utiles.

- 57 20. Rapports présentés en 1817 et 1818 à la Chambre des communes d'Angleterre, etc. ; traduit de l'anglais, Paris, chez Delaunay, 1818.

- 59 21. Les circonstances et les troubles de ma vie, depuis mon retour de la Guiane, ne m'ont pas permis de publier encore les nombreuses observations que j'y ai recueillies sur l'état de cette colonie, sur son commerce, sur ses productions et sur l'histoire des Victimes de la déportation du 18 fructidor.

---

*Nota.* J'ai évalué à 2,371.77 hectares les 5,500 acres dont il est question page 62. J'ai fait ce calcul d'après celui de M. Delalande et de M. Mascleyne, (\*) qui ont évalué l'acre d'Angleterre à 1,135 toises carrées, qui dans nos nouvelles mesures sont égales à 43.1231 ares.

(\*) Voyez le supplément de l'Encyclopédie, édition de Paris, art. ACRE.

---

---

---

# NOTES

SUR

## L'INTRODUCTION.

---

pag. n<sup>os</sup>.

- 1 1. L'abus qu'on a fait de la Religion ne peut être  
expliqué qu'en l'attribuant aux passions et aux pré-  
jugés des hommes.
- 10 2. *Colquhoun* sur l'indigence, p. 184.
-

---

# NOTES

sur

## LE TEXTE.

---

pag. nos.

- 9 1. Quelques mois après avoir écrit ce chapitre, j'ai fait une visite à New-Lanark ; pleinement convaincu des erreurs que présentent les plans de M. Owen ; mais j'ai trouvé , à mon très-grand étonnement , que dans tous les arrangemens pratiques , il avait une *prudence et une tolérance* admirables. Je n'avais encore rien vu de semblable à lui, sous une forme humaine , à la tête d'ouvriers de toutes les descriptions. J'aurai occasion de le prouver dans une autre partie de cet ouvrage.
- 23 2. S'il était possible que les Vues de M. Owen fussent anti-chrétiennes , ce que je ne puis me permettre de croire , la bienveillance unique de son esprit et de son cœur , en persistant seul dans sa colonie à se priver du privilège de professer ses sentimens , se montrerait encore de la manière la plus évidente.
- 28 3. Voyez la description que je donne des différentes sectes religieuses dont on suit le culte à New-Lanark.

NOTES SUR LE TEXTE.

- 41 4. Extrait des nouvelles vues de société, tiré des gazettes anglaises du 30 juillet, des 9 et 10 août 1817.
- 42 5. Extrait des Nouvelles Vues de société n<sup>o</sup>. 2, adresse de M. Owen, lue à la taverne de Londres 14 août 1817.
- 43 6. Extrait des Nouvelles Vues insérées dans les papiers anglais des 30 juillet, 9 et 11 août 1817.
- 44 7. Extrait de deux mémoires en faveur des classes ouvrières, le premier adressé aux Gouvernemens de l'Europe et de l'Amérique; le second adressé aux puissances alliées assemblées à Aix-la-Chapelle, en 1818.
- 44 8. Extrait du nouvel état de société n<sup>o</sup>. 3., deuxième adresse de M. Owen, prononcée à la taverne de Londres, samedi 21 août 1817, à l'ajournement de la séance.
- 45 9. « C'est avec quelque doute que j'avais d'abord » traduit *Gaelic* par *Gallique*; j'ai préféré de con- » server l'expression anglaise *gaelic*: c'est la langue » parlée dans quelques parties du nord de l'Ecosse » dans les montagnes, et dans les îles voisines. » La société biblique a fait imprimer 28,500 » Bibles dans cette langue et 22,500 Nouveaux » Testamens. » (*Note du traducteur.*)
- 52 10. M. Owen a publié plusieurs brochures sur l'économie intérieure des manufactures, sur l'inconvenance et l'immoralité d'employer les enfans trop jeunes dans les fabriques, etc. Il a mis dans ses diverses publications des extraits d'un ouvrage

## NOTES

de John Bellers qu'il a fait réimprimer. Et il a attribué à cet auteur avec une candeur et une libéralité bien honorables, le mérite de ses Nouvelles Vues. Notre philanthrope a publié aussi quatre essais sur la formation du caractère de l'homme ; le premier a été écrit en 1812 et publié en 1813 ; le second à la fin de la même année ; le troisième et le quatrième essais ont été imprimés et distribués peu de temps après aux hommes les plus influens en politique, en littérature, ou en matières religieuses en Angleterre, et dans le continent de l'Europe et aux Gouvernemens de l'Europe et de l'Amérique, et dans les Indes Britanniques. Ils furent imprimés pour être mis en vente en juillet 1816.

- 83 11. Les deux tableaux indiqués ici sont placés à la suite de ces notes.
- 88 12. L'église de *Secours* (Relief) est une secte d'Ecosse qui se forma en 1752. Elle est Calviniste comme Presbytérienne : mais libérale dans ses Vues et admettant à sa communion tous les chrétiens qui se distinguent par leur piété.

Les *Burghers* forment une secte de *dissidens*, austères dans leurs manières et sévères dans leur discipline, faisant serment de croire à la religion établie, malgré les abus qui s'y sont introduits. C'est vers 1730 que les diverses sectes de *dissidens* prirent naissance en Ecosse et en Amérique.

La secte des *Méthodistes* prit naissance à Oxford en 1729. M. Morgan en fut le fondateur, il mourut peu de jours après, et Jean Wesley et

## SUR LE TEXTE.

Charles Wesley lui succédèrent dans le développement et les prédications de cette nouvelle croyance. Cette secte s'est ensuite divisée. Elle a fait les plus grands progrès en Angleterre et en Amérique, et les chapelles de cette secte se multiplient tous les jours. Les principes distinctifs du Méthodisme sont le *Salut opéré pour la foi en Jésus-Christ* ; un *conversion visible* et quelquefois *instantanée*, une assurance de réconciliation avec Dieu, qui, disent ces sectaires, opère nécessairement une *nouvelle naissance* ou une *renaissance*. Les *nouveaux méthodistes* se distinguent par des principes plus populaires encore que les *anciens méthodistes*.

(Note du traducteur.)

- 101 13. Le comité désire ici de s'appuyer de l'autorité de ce philosophe éclairé, moraliste profond, le professeur Steward, et d'accord avec lui, il s'est ainsi exprimé :

« Ces Vues relativement au perfectionnement probable de l'espèce humaine sont tellement propres à conduire au but de ceux qui s'en occupent qu'alors même qu'elles ne seraient qu'imaginaires un homme sage y applaudirait encore. Qu'est-ce donc qui a pu induire quelques écrivains respectables à les combattre avec des expressions aussi dures ? Il est difficile de le concevoir : car quoi qu'on puisse penser de la vérité de ce système, son influence pratique ne peut qu'être favorable au bonheur de l'espèce humaine. C'est une chose certaine que le plus grand de tous les obstacles au perfectionnement de l'espèce humaine est l'idée

## NOTES

dominante que ce perfectionnement lui-même est improbable. C'est cette idée qui arrête les efforts de tant d'individus, et qui, à proportion que l'opinion contraire devient plus générale, nous presse de hâter davantage l'événement que nous voudrions anticiper. Certainement si quelque chose peut appeler les efforts des individus au service public, c'est bien l'idée de la grandeur de l'ouvrage auquel ils veulent concourir, et la certitude de la permanence du bien qu'ils feront à l'espèce humaine par chaque tentative, pour l'instruire et l'éclairer. On sait que dans l'ancienne Rome, on regardait comme le trait essentiel du caractère d'un bon citoyen de ne jamais désespérer de la fortune de la république : ainsi le vrai citoyen du monde, l'ami de l'homme, quel que soit l'horizon politique de son siècle, ne désespérera jamais du sort de la race humaine, et il agira avec la ferme conviction que les préjugés, l'esclavage et la corruption céderont graduellement à la vérité, à la liberté, à la vertu, et que dans le monde moral comme dans le monde matériel, plus nos observations s'étendront, plus long-tems nous les continuerons et plus nous découvrirons l'ordre et la bienfaisance admirables des destinées de l'Univers. » *Éléments de philosophie de l'esprit humain*. vol 1., p. 27., 2<sup>e</sup> édition.

- 112 14. Le directeur actuel des moulins à coton était un jeune montagnard d'Ecosse, qui ne gagnait que quelques schellings par semaine, pendant la première année de son séjour à New-Lanark. Son salaire est actuellement de 350 liv. sterling par an ou 8,750 francs.

SUR LE TEXTE.

- 132 15. Pour donner une idée de cette puissance , je dirai seulement que des machines en activité dans un seul établissement de cette contrée , à l'aide d'une population qui n'excède pas 2,500 individus , produisent autant que toute la population existante en Ecosse pouvait manufacturer par l'ancien mode de travail , il y a 50 ans. Et la Grande-Bretagne contient aujourd'hui plusieurs établissemens semblables.
- 133 16. Le travail manuel de l'homme , qui avait été jusqu'à présent la grande source de la richesse des nations , diminue de valeur à un tel degré qu'on peut évaluer cette diminution à deux ou trois millions sterling par semaine dans la Grande-Bretagne seule. Cette somme à plus ou moins qu'on puisse la calculer , ayant été ainsi retirée de la circulation du pays , a été la cause de l'appauvrissement du fermier , du commerce du manufacturier et du marchand.
- 139 17. Les descriptions étant parfaitement claires , il n'a pas paru nécessaire de joindre les dessins.
- 150 18. Les fonds peuvent être fournis , soit par des capitalistes qui ont actuellement des capitaux sans emploi ; soit par le fonds d'amortissement ; soit enfin par tout autre arrangement de finances qui paraîtrait préférable. L'établissement devant s'accroître rapidement en valeur par le travail des individus qui y seront réunis , offrira bientôt lui-même une sûreté suffisante pour la somme employée à le fonder.
- 165 19. Discours du docteur Adams *sur la nature et les obligations de la vertu.*

NOTES SUR LE TEXTE.

- 173 20. Troisième *essai sur la formation du caractère de l'homme*, p. 82 et 83.
- 186 21. Dans peu de jours, si même l'ouvrage n'est pas déjà publié, le professeur Thompson d'Edimbourg donnera au public un ouvrage très-important sur la vaccination, la petite vérole, la petite vérole volante; plusieurs des faits les plus importants qui y seront décrits, ont été observés par M. Gibson, Chirurgien de l'établissement de New-Lanark.
- 188 22. Pendant les discussions absurdes et extravagantes et les bavardages insensés de l'école prétendue philosophique, il a été plus que ridicule d'entendre l'ingénuité des motifs dont ils se servaient *pour prouver que l'Auteur tout-puissant de tout bien et de tout don parfait était à-la-fois aveugle, sourd et muet.*
- 188 23. *Voyez* ce tableau à la fin.
- 190 24. Le lecteur pardonnera, j'espère, la manière imparfaite et rapide avec laquelle je suis forcé de traiter ici un sujet aussi important, aux limites assignées à cet ouvrage et à la célérité avec laquelle j'ai été obligé de le composer. Dans un ouvrage actuellement sous presse sur *l'éducation universelle*, j'ai traité ce sujet avec plus de développement.
- 199 25. Livre IV chap. 3.
- 206 26. Essai vol. II, p. 145.
- 207 27. Essai vol. III, p. 258.
- 209 28. Essai vol. IV, p. 441.

FIN DES NOTES.

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                                                 | Pag.   |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| DÉDICACE A S. A R. LE DUC DE<br>KENT.....                                                                                                       |        |
| <i>Préface du Traducteur.....</i>                                                                                                               | 1 à 76 |
| <i>Danger de l'accroissement du<br/>nombre des pauvres.....</i>                                                                                 | 1 »    |
| <i>Motifs de cet ouvrage et de sa<br/>publication.....</i>                                                                                      | 3 »    |
| <i>Dangereux effets de l'ignorance et<br/>des préjugés.....</i>                                                                                 | 6 »    |
| <i>Nécessité de rappeler les hommes<br/>aux principes simples et évidens<br/>par eux-mêmes et aux lois éter-<br/>nelles de la création.....</i> | 7 »    |
| <i>Des relations des êtres créés.....</i>                                                                                                       | 13 »   |
| <i>C'est sur ce système des relations<br/>que l'éducation doit être fondée.</i>                                                                 | 24 »   |
| <i>C'est d'après ce système que M. Owen<br/>a fondé ses établissemens pour<br/>l'amélioration du sort des pauvres.</i>                          | 40 »   |
| <i>Observations sur cet important objet</i>                                                                                                     | 48 »   |
| <i>Extrait d'une lettre de M. Owen.</i>                                                                                                         | 60 »   |
| <i>Extrait du rapport de M. Brougham<br/>du 28 janvier dernier sur l'édu-<br/>cation du peuple.....</i>                                         | 65 »   |

TABLE

|                                                                                                                                | Pag. |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| <i>Appel à tous les hommes qui s'intéressent au sort de l'humanité et à tous les gouvernemens sur cet important objet.....</i> | 73 » |
| INTRODUCTION.....                                                                                                              | 5 à  |

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I<sup>er</sup>.

|                                                                                                                             |        |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <i>Vues bienfaisantes de M. Owen, et Motifs qui doivent écarter les préjugés qui se sont élevés contre son système.....</i> | 1 à 19 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|

CHAPITRE II.

|                                                                                                                                            |         |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Observations additionnelles relatives aux circonstances qui ont eu lieu dans diverses assemblées publiques à Londres, en 1819, etc.</i> | 10 à 47 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|

DEUXIEME PARTIE.

CHAPITRE I<sup>er</sup>. ( unique. )

|                                                                    |         |
|--------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Courte notice sur M. Owen et description de New-Lanark.....</i> | 48      |
| <i>Histoire des établissemens de New-Lanark par M. Owen.....</i>   | 48 à 82 |

DES MATIÈRES.

Pag.

|                                                                                          |          |
|------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Tables de la population de New-Lanark, à la fin de l'ouvrage.</i>                     |          |
| <i>Rapport d'un député de la ville de Léeds sur les établissemens de New-Lanark.....</i> | 82 à 92  |
| <i>Adresse du comité de Londres, août 1819.....</i>                                      | 97 à 110 |

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I<sup>er</sup>.

|                                                                                                                                                                              |           |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <i>De la discipline établie par M. Owen et des avantages à recueillir d'un établissement fondé sur l'agriculture et les manufactures, vus dans l'intérêt du commerce....</i> | 111 à 124 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|

CHAPITRE II.

|                                                                                                                                                                                                           |           |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <i>Opinion de M. Owen sur la condition actuelle et malheureuse des classes ouvrières, et raisons qu'il donne pour prouver la nécessité de fonder des établissemens semblables à celui de New-Lanark..</i> | 125 à 156 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|

CHAPITRE III.

|                                                                                           |           |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <i>Examen impartial du plan pratique et des opinions spéculatives de M. Owen etc.....</i> | 157 à 183 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|

TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE I<sup>er</sup>.

*Observations générales sur l'éducation* ..... 189 à 199

CHAPITRE II.

*Du système d'éducation de M. Owen  
et du système d'enseignement  
mutuel* ..... 200 à 213

APPENDIX.

*Par suite d'une communication  
reçue de M. Owen* ..... 214 à 224

NOTES.

*Sur la Préface* .....  
*Sur l'Introduction* .....  
*Sur le texte* .....

TABLEAUX.

*De la population de New-Lanark.*  
*De la division des classes de la Po-  
pulation en Angleterre* .....

GRAVURES.

*Portrait du Duc de KENT* .....  
*Deux vues de New-Lanark* .....

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

*Les deux Tables suivantes indiquent  
la Population de NEW-LANARK, le 30 Juin 1819.*

| Mâles. | Femelles. | Age. | TOTAL.   | | | | | | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 25     | 32        | 1    | 27     | 36        | 15   | 12     | 50        | 30   | 10     | 28        | 45   | 11     | 19        | 60   | 1      | 3         | 75   |          |
| 20     | 26        | 1    | 35     | 36        | 16   | 4      | 11        | 31   | 10     | 10        | 46   | 4      | 3         | 61   | 1      | »         | 76   |          |
| 26     | 24        | 2    | 31     | 34        | 17   | 11     | 15        | 32   | 6      | 11        | 47   | 3      | 4         | 62   | »      | 1         | 77   |          |
| 23     | 18        | 3    | 26     | 41        | 18   | 5      | 14        | 33   | 8      | 14        | 48   | 3      | 3         | 63   | »      | »         | 78   |          |
| 24     | 14        | 4    | 20     | 45        | 19   | 8      | 10        | 34   | 6      | 7         | 49   | »      | 1         | 64   | 1      | »         | 79   |          |
| 24     | 22        | 5    | 19     | 48        | 20   | 7      | 19        | 35   | 4      | 11        | 50   | 3      | 4         | 65   | 1      | »         | 80   |          |
| 20     | 22        | 6    | 13     | 34        | 21   | 14     | 22        | 36   | 5      | 4         | 51   | 5      | 2         | 66   | »      | 1         | 82   |          |
| 22     | 25        | 7    | 7      | 30        | 22   | 7      | 12        | 37   | 2      | 7         | 52   | 1      | 2         | 67   | 1      | »         | 83   |          |
| 26     | 26        | 8    | 12     | 33        | 23   | 8      | 15        | 38   | 4      | 5         | 53   | 1      | 2         | 68   | 1      | »         | 88   |          |
| 29     | 25        | 9    | 13     | 36        | 24   | 8      | 11        | 39   | 6      | 7         | 54   | »      | »         | 69   | »      | 1         | 92   |          |
| 28     | 32        | 10   | 12     | 35        | 25   | 17     | 39        | 40   | 8      | 15        | 55   | 4      | 6         | 70   |        |           |      |          |
| 28     | 26        | 11   | 8      | 31        | 26   | 7      | 8         | 41   | 7      | 7         | 56   | »      | 1         | 71   |        |           |      |          |
| 42     | 30        | 12   | 6      | 24        | 27   | 7      | 7         | 42   | 3      | 4         | 57   | 3      | 1         | 72   |        |           |      |          |
| 31     | 34        | 13   | 6      | 33        | 28   | 7      | 9         | 43   | 8      | 9         | 58   | 1      | 2         | 73   |        |           |      | Hs. 913  |
| 37     | 52        | 14   | 8      | 17        | 29   | 2      | 14        | 44   | 8      | 4         | 59   | 1      | 4         | 74   |        |           |      | Fs. 1380 |
| 405    | 408       |      | 243    | 513       |      | 124    | 256       |      | 95     | 143       |      | 40     | 54        |      | 6      | 6         |      | 2293     |

|                                                                                        | Hommes. | Femmes. |       |
|----------------------------------------------------------------------------------------|---------|---------|-------|
| Nombre de personnes employées dans l'établissement, qui vivent à Vieux-Lanark. . . . . | 29      | 159     | 188   |
| TOTAL.....                                                                             |         |         | 2481. |

2. *Nombre et âge des Personnes vivantes actuellement dans le village, et qui y sont nées.*

| Hommes | Femmes | Age.       | Hommes | Femmes | Age. | TOTAL.                                       |
|--------|--------|------------|--------|--------|------|----------------------------------------------|
|        |        | au-dessus. |        |        |      |                                              |
| 24     | 31     | 1          | 4      | 7      | 18   |                                              |
| 19     | 26     | 1          | 6      | 6      | 19   |                                              |
| 22     | 22     | 2          | 6      | 10     | 20   |                                              |
| 23     | 18     | 3          | 4      | 7      | 21   |                                              |
| 17     | 13     | 4          | 3      | 6      | 22   |                                              |
| 21     | 21     | 5          | 1      | 4      | 23   |                                              |
| 15     | 17     | 6          | 1      | 4      | 24   |                                              |
| 13     | 18     | 7          | 2      | 1      | 25   |                                              |
| 16     | 17     | 8          | 3      | 3      | 26   |                                              |
| 22     | 15     | 9          | 1      | »      | 27   |                                              |
| 15     | 19     | 10         | 2      | 2      | 29   |                                              |
| 14     | 12     | 11         | »      | 2      | 30   |                                              |
| 17     | 16     | 12         | 1      | »      | 32   |                                              |
| 18     | 14     | 13         | »      | 1      | 33   |                                              |
| 11     | 17     | 14         |        |        |      |                                              |
| 11     | 15     | 15         |        |        |      |                                              |
| 14     | 6      | 16         |        |        |      |                                              |
| 11     | 10     | 17         |        |        |      |                                              |
| 303    | 307    |            | 34     | 53     |      | H <sup>s</sup> . 337<br>F <sup>s</sup> . 360 |
|        |        |            |        |        |      | 697                                          |

*Temps de la résidence des Personnes vivantes  
dans le village, et qui n'y sont pas nées.*

| Hommes | Femmes | Temps<br>de la<br>résiden. | Hommes | Femmes | Temps<br>de la<br>résiden. | TOTAL.                                        |
|--------|--------|----------------------------|--------|--------|----------------------------|-----------------------------------------------|
| 31     | 44     | au-dessus<br>de 1 an.      | 19     | 35     | 18                         |                                               |
| 8      | 19     | 1                          | 11     | 21     | 19                         |                                               |
| 8      | 15     | 2                          | 19     | 49     | 20                         |                                               |
| 34     | 40     | 3                          | 1      | 9      | 21                         |                                               |
| 34     | 61     | 4                          | 3      | 14     | 22                         |                                               |
| 52     | 72     | 5                          | 5      | 10     | 23                         |                                               |
| 15     | 21     | 6                          | 7      | 23     | 24                         |                                               |
| 21     | 33     | 7                          | 15     | 22     | 25                         |                                               |
| 13     | 29     | 8                          | 9      | 20     | 26                         |                                               |
| 20     | 37     | 9                          | 8      | 20     | 27                         |                                               |
| 32     | 50     | 10                         | 8      | 14     | 28                         |                                               |
| 28     | 51     | 11                         | 7      | 12     | 29                         |                                               |
| 16     | 34     | 12                         | 19     | 14     | 30                         |                                               |
| 19     | 33     | 13                         | 9      | 15     | 31                         |                                               |
| 20     | 45     | 14                         | »      | 5      | 32                         |                                               |
| 20     | 51     | 15                         | 1      | 5      | 33                         |                                               |
| 29     | 55     | 16                         | 5      | 1      | 34                         |                                               |
| 25     | 43     | 17                         |        |        |                            | H <sup>s</sup> . 571<br>F <sup>s</sup> . 1022 |
| 425    | 733    |                            | 146    | 289    |                            | 1593                                          |

## TABLEAU

*par Classes de la Population d'Angleterre.*

| Cubes.<br>Z <sup>os</sup> | DESCRIPTION<br>des<br>CLASSES REPRÉSENTÉES.                                                                       | Familles. | Individus. |
|---------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|------------|
| 1                         | La famille Royale, les Lords spirituels et temporels, etc.....                                                    | 576       | 2,880      |
| 2                         | Baronets, Gentilshommes, etc, et autres ayant un grand revenu.....                                                | 46,861    | 234,305    |
| 3                         | Membres du Clergé, Légistes, Médecins, Marchands, Manufacturiers, Banquiers, etc., du premier ordre.....          | 12,200    | 61,000     |
| 4                         | Autres membres du Clergé, propriétaires, Légistes, Marchands, etc., du second ordre, ayant un revenu modique..... | 233,650   | 1,168,250  |
| 5                         | Moindres propriétaires, Boutiquiers, etc.....                                                                     | 564,799   | 2,798,475  |
| 6                         | Officiers, Armée, Marine.....                                                                                     | 130,500   | 931,000    |
| 7                         | Ouvriers, Artistes, Agriculteurs, Laboureurs, Domestiques.....                                                    | 2,126,095 | 10,072,723 |
| 8                         | Pauvres, Vagabonds, Gens vivans dans le désordre et la débauche, criminels, etc.....                              | 387,100   | 1,828,170  |
| 9                         | TOTAL.....                                                                                                        | 3,501,781 | 17,096,803 |

















